

LE CANADA FRANÇAIS

ET LE FRANCO-CANADIEN

FONDE LE 1er JUIN 1899

VOL. XLVII NO 14

PUBLIE A ST JEAN D'IBERVILLE, CANADA.

VENDREDI, 31 AOUT 1906

LE CANADA-FRANCAIS

Journal Libéral Hebdomadaire du District d'Iberville.

ABONNEMENT . . . \$1.00 par année.

Strictement payable d'avance

PLACE DU MARCHE, ST. JEAN.

GABRIEL MARCHANT, Rédacteur-Propriétaire

Telephone Bell 103

ON pourra se procurer "Le Canada Français" à Montréal, à la Librairie Renaud & Barrois, No. 1738, rue Ste-Catherine et de la librairie Saint-Louis, No 288 Est, même rue.

L'hon Juge Demers

Au moment d'aller sous presse on nous apprend la nouvelle que M. Philippe Demers, député de St-Jean-Iberville, vient d'être nommé juge de la cour supérieure à Sherbrooke, en remplacement de l'hon. juge Lemieux.

A cause de l'heure tardive nous ne pouvons aujourd'hui qu'offrir nos bien sincères félicitations au nouveau juge.

ALBERTA SUD

La province d'Alberta dont la superficie est de 253,281 milles carrés, se divise en deux parties sous le rapport des distributions topographiques et des conditions climatiques : le nord et le sud. Le sud est une contrée fortement ondulée et dépourvue de bois excepté le long des rivières et au pied des montagnes Rocheuses où il y en a en quantité.

Le sud d'Alberta est d'alluvion et d'argile, et par conséquent très riche. De temps en temps on rencontre de petites collines de sable et de gravier, mais les vallées possèdent un sol fécond qui peut produire toutes les céréales de l'est : fruits, etc.

Le climat du sud de l'Alberta est très avantageux. Les hivers sont peu rigoureux : il n'y tombe que quelques pouces de neige. Les étés sont secs et chauds. Il tombe dans cette partie de la nouvelle province à peu près un pied d'eau, le printemps et l'automne. L'absence de pluie dans les derniers mois d'été est la cause que l'herbe possible des qualités nutritives si précieuses que les troupeaux d'animaux en pâturage, pendant les mois d'hiver, ne perdent nullement de leur poids.

Le sud de l'Alberta se compose de hautes plaines entrecoupées de nombreuses vallées, dans lesquelles coulent continuellement de petites rivières qui prennent leurs sources dans les montagnes rocheuses.

Si une grande portion du sud de l'Alberta n'est pas forestière, il y a en compensation des mines de charbon de meilleures qualités. Cette partie du pays est traversée de l'est à l'ouest par la ligne du chemin de fer Canadien Pacifique et du nord au sud par la ligne Calgary & Edmonton Railway. Plusieurs centres commerciaux sont situés au sud : les principaux sont la ville de Calgary, placée à la jonction de la ligne de C.P.R. et Calgary & Edmonton Railway et au sud de cette ville est Meekfield et Lethbridge qui possèdent plusieurs manufactures.

Les autres villes et villages du sud de l'Alberta sont Akotoks, High River, Gardston, Stirling, Mognath, Raymond, qui possède aujourd'hui une manufacture de sucre de betterave, Claresholm et Pinehear Creek. Ce district comprend déjà beaucoup de fermiers possédant des "ranches" et d'autres s'appliquant à la production du lait. Ces localités sont très favorables aux immigrants qui désirent s'établir sur un homestead.

Dans une autre correspondance je vous parlerai du nord de cette province.

A. M. Dupuis

L'Exposition de St-Alexandre

La société d'agriculture du comté d'Iberville fera son exposition annuelle mardi et mercredi quatre et cinq septembre, au village de la paroisse de St-Alexandre.

Il y aura de grandes courses au trot et à l'amble les deux jours. Premier jour, classe 2.40, bourse de \$60.00; classe 2.22, bourse de \$70.00. Second jour, classe 2.50, bourse de \$50.00; classe 2.35, bourse de \$60.00, classe ouverte, bourse de \$90.00.

Prix réduits sur le Vermont Central. Le train partant de Montréal à 9 hrs. a.m., arrivera à St-Alexandre, les deux jours.

Officiers : Albert E. McCarthy, Henryville, président; Damase Phénix, St-Alexandre, vice-président; J. E. Boivin, notaire, St-Alexandre, secrétaire.

L'Exposition du comté d'Iberville

A ST-ALEXANDRE

LES 4 ET 5 SEPT. 1906.

A cette occasion la compagnie de chemin de fer Vermont Central vendra des billets aller et retour pour St-Alexandre aux taux suivants : de St-Jean, 35c; d'Iberville, 25c; de Des Rivières, 30c; de Stanbridge, 40c; de St-Armand, 60c. Ces billets seront bons pour partir les 4 et 5 septembre, et pour revenir le 5 septembre 1906.

Paris, ce 10 août 1906.

Dans Paris envahi par les Anglais, par les provinciaux, rien à signaler de... canadien. Au commissariat de la rue de Rome tout est calme; l'hon. M. Fabre, M. Wallard et sa famille sont hors la ville Lumière; au Crédit Lyonnais, à l'American Express, aux bureaux de la "Western Union", à l'office du "New-York Herald", aucun canadien n'est venu "s'enregistrer". Hier j'étais sur le quai de la gare Saint-Lazare, à l'arrivée du train transatlantique amenant les passagers de "La Lorraine", aucun Canadien ne m'est apparu; la liste des passagers que m'a remise un employé de la Compagnie générale transatlantique vient me confirmer cette... nouvelle.

Régulièrement, vers l'heure du "lunch", je croise et "jase" avec l'ami Dumais, absorbé par ses cours et pensant déjà au retour vers les états de l'est de la république américaine et combinant... son prochain voyage; il sera très prochain, paraît-il—en France.

Suzor-Côté va laisser quelque temps son grand tableau : Cartier débarquant au Canada, pour aller, en Bretagne prendre quelques croquis et nous en revenir avec quelques belles études.

Puis... il me faudrait forger des nouvelles canadiennes pour arriver à en livrer à votre curiosité; par ces temps de canicule cela me paraît dangereux, donc, je m'abstiens.

Dans un volume paru tout récemment—résultat d'un travail d'observation très laborieux—M. Henri Massis nous explique "comment Emile Zola composait ses romans. C'est en compulsant et en étudiant les manuscrits, les notes, le système et les plans de l'auteur de la "faute de l'abbé Mouret" que M. Henri Massis est arrivé à mettre sur pied ce remarquable ouvrage de critique et d'analyse.

Sans m'étendre très longuement ici—il me faudrait plusieurs colonnes du "Canada-Français" pour faire des citations et présenter des preuves—je puis avec M. Massis dire combien Emile Zola parlait toujours d'une idée générale admise d'avance, bâtissait son système sans s'occuper des observations que peut donner, avec bonheur, la nature ou l'expérience autrement que pour assoir sa thèse.

Ainsi, sans remonter à la jeunesse de Zola, où déjà il se montrait partisan de la théorie de l'école qui veut que l'avenir soit au roman scientifique, l'on peut affirmer qu'en décidant d'écrire son "Histoire naturelle d'une famille sous le second empire", Zola, qui se flattait et qui passe pour avoir fait passer la vie naturelle et normale dans ses romans, fixa, dès l'origine, les idées, son style et son mode de travail pour plus de vingt années." De parti pris au point de vue littéraire comme il le fut au point de vue politique—son "J'accuse" ne fut en somme qu'une question de politique... financière pour lui—il n'a jamais été étonnant car souvent très souvent même il oubliait que pour faire vivre une œuvre il faut qu'elle soit sincère.

Il me sera permis, vu l'intérêt que cette statistique présente, de parler dans ce "Courrier de Paris", de Londres. Voici, pris dans la "Westminster Gazette", publiée dans la grande métropole britannique, quelques détails curieux.

Les statistiques du conseil du comté de Londres ont un intérêt tout particulier. Dans le dernier recensement, on voit que les chemins de fer métropolitains ont transporté, en 1904, 298 millions de voyageurs et les tramways 434 millions!

Quant aux omnibus, ils amenèrent à la cité, chaque matin, 19,477 personnes entre 8 et 9 heures, et 17,444 entre 9 et 10 heures.

Le trafic des rues est énorme et c'est au carrefour qui est devant Mansion-House qu'il est le plus considérable. En douze heures, de 8 heures du matin à 8 heures du soir, il passe devant Mansion-House 23,481 véhicules de toute espèce; au Marble Arch, 22,471; à l'entrée de Hyde-Park (Piccadilly), 15,362; au port de Westminster, 15,700. C'est effrayant!

D'après un rapport de la corporation de la Cité, il entrerait chaque jour à la Cité (en 24 heures, de 5 heures du matin à 5 heures du soir), 1,186,000 personnes et 92,000 véhicules. S'il en était ainsi, il y a quinze ans, que doit-ce être aujourd'hui?

Pour en revenir aux statistiques du conseil de comté, il y a, à Londres, en comptant les théâtres, les musées, les salles de concert et d'exposition, place chaque soir pour 312,000 personnes.

Les théâtres proprement dits sont au nombre de 57, dont 2 autorisés par lettres patentes de la Couronne (Covent-Garden et Drury-Lane), 44 sous la juridiction du lord-chambellan et 14 sous celle du Conseil de comté; ils peuvent contenir environ 71,000 personnes. Les 46 music-halls peuvent contenir 54,000 personnes, et

COURRIER DE PARIS.

SOMMAIRE

NOUVELLES CANADIENNES ?—QUELQUES STATISTIQUES CURI-EUSES SUR LONDRES.—LE ROI EDOUARD ET LES CHAUS-SURES DITES "BAIN DE MER".—LE SYSTEME DE TRAVAIL DE ZOLA.—AU BOIS DE BOULOGNE : IL PLEUT. L'ON RE-VE !—LES CANADIENS ARRIVÉS RECENTMENT.—UNE CARTE POSTALE DES PRINCESSES ET DANSEUSES CAMBODGI-ENNES SALUE LES CANADIENNES.—UNE LETTRE D'UN LECTEUR DU "JOURNAL DES DEBATS" INTERESSANT LE CANADA.—UN REMARQUABLE DISCOURS DE M. ERNEST LA-VISSE, DE L'ACADEMIE FRANCAISE : ECOLES DE FILLES ET INTERIEURS DE FAMILLE : "LE BIEN C'EST CE QUI COUTE UN EFFORT; CET EFFORT EST NOBLE, L'ECOLE EN-ENVISAGE LA BEAUTE".

Le reste des 312,000 ont à leur disposition 248 autres salles et expositions diverses.

Sous le titre "Un roi révolutionnaire", je trouve dans le "Figaro" d'aujourd'hui, l'écho suivant qui mérite de passer à la postérité.

"Ce n'est pas seulement le chapeau blanc à ruban noir et le veston à deux rangées de boutons (sans gilet) que le roi Edouard d'Angleterre a lancés aux courses ultra-élégantes de Woodwood. Il a fait plus et mieux. Il a donné des lettres patentes d'élegance et de bon ton à la chaussure dite de bain de mer.

"Oui, Edouard VII, roi de Grande-Bretagne et d'Irlande, empereur des Indes, a osé aller à une réunion de courses en souliers de toile blanche à bout de cuir et semelle de caoutchouc; il a estimé qu'il était aussi absurde de se chauffer d'une façon inconmode que de se couvrir de manière à favoriser les insulations, et bravement, sans hésitation, il a risqué cette nouvelle révolution."

Nous allons donc maintenant pouvoir nous vêtir, nous couvrir et nous chauffer confortablement en été, même à Paris, puisque le roi de la mode nous en donne l'exemple.

Paris, 17 août 1906.

Sept heures du soir ici; là-bas, chez vous il est deux heures de l'après-midi et la chaleur exceptionnelle dont vous êtes gratifié vous gêne, me voici au bois de Boulogne, au "chalet du cycle" coquettement perdu dans la feuillée, je vais réunir mes notes pour mon courrier.

Le Bois, sous la pluie, dans une brume opaque et laiteuse, fait songer aux limbes. Il y a quelques jours seulement, cette belle avenue qui mène au Bois était sillonnée par les automobiles, les victorias et les promeneurs; et c'était l'heure exquise des fins de chaudes journées estivales.

De ma place je n'aperçois pas même l'inévitable fiacre qui va cahin-caha, quelque soit le temps, et s'enfonce dans les profondeurs ténébreuses de la verdure.

Aucun lieu au monde ne semblerait plus abandonné que celui-ci; nulle part on n'est plus à l'aise pour rêver au peu que valent les choses de ce monde, à quoi tiennent les projets et ce qui reste des plaisirs attendus!

Dans les rues de Paris, cette pluie froide, ce ciel plombé sont sinistres, ici, elles calment autant que la sérénité du couchant le plus pur.

Pour quelques heures la nature est redevenue maîtresse, seule maîtresse des taillis et des routes; le lac prend des aspects norvégiens; les ruisseaux ont des airs de Savoie; et l'on a pour soi seul dans cet instant de beauté incomprise que la pluie répand sur les sites, les plus insignifiants, l'un des plus agréables jardins du monde, sur lequel le crépuscule et ce que sotte ment l'on appelle le "mauvais temps", ont jeté un manteau plus blême que l'aube et plus doux que la soie... Mais, au fait... mon "courrier" doit partir... tout à l'heure de Paris... et rêver ne me le fait pas rédiger!

L' "Empress of Britain" de la C.P. R. line, arrivé à Liverpool la semaine dernière avait à son bord les passagers suivants qui se sont enregistrés à Londres : Mgr J. A. Archambault, de Joliette; M. l'abbé Eustache Dugas, de Joliette; M. J. W. Holden, de Montréal; M. et Mme Hayter, de Montréal; M. et Mme Humphry, de Montréal; M. H. H. A. Lister, de Montréal; M. Harold Valchell Koelle, de Montréal; M. A. Moore, de Montréal; le Dr S. R. Slaymashier, de Montréal; M. Alex. Stewart, de Montréal; Madame R. W. Slaymashier, de Montréal; M. et Mme Walker, de Montréal; Mlle Marion Thompson, de Montréal, pour ne citer que les "gens" de la province de Québec.

Une carte postale illustrée m'arrive... du golfe d'Aden; à côté du timbre placé "côté vue", je lis ces mots : "Amities et souvenance à nos "cousines" qui sont les vôtres, à vous fils

Puis M. Lavisse développe, d'un ton paternel qui sait tout faire admettre, cette idée que "le gouvernement d'une maison c'est aussi l'ordre dans les finances modestes. C'est penser au lendemain, prévoir toujours". La mère consciencieuse, appliquée à tous ses devoirs peut, en pays démocratique, mener loin des enfants. L'école ne se contente pas comme jadis—c'est heureusement loin, bien loin—d'enseigner à lire, à écrire, à compter, elle veut que soit compris et raisonné ce que l'on écrit et lit. Elle croit qu'il y a un bien et un mal. "Le bien c'est ce qui coûte un effort. Cet effort est noble, l'école en envisage la beauté."

"L'école, continue l'académicien, sait que vous êtes de petites Françaises. Vous y apprenez l'histoire de notre pays, et même, par l'enseignement civique, nos institutions et nos lois. L'idée de donner cet enseignement à des petites filles a paru d'abord à des gens d'esprit. Mais, si l'on s'arrêtait aux sourires des gens d'esprit, on ne marcherait plus. Il arrive d'ailleurs, que les gens d'esprit soient de simples imbéciles. Quelle sottise, en effet, de vouloir que la moitié de la population française ignore la France, et que les femmes et les mères, par cette ignorance, soient exclues de la patrie! Nous ne sommes pas trop nombreux en France pour aimer la France et la servir."

Alors M. Lavisse nous livre des détails historiques sur la création de lycées de jeunes filles, fait un poétique et pittoresque tableau de l'enseignement dans ces établissements, charme ses jeunes auditeurs et reconforte les parents et les amis par les paroles bien françaises parce que profondément sincères.

A. LEO LEYMARIE
3 rue Nicolas Châtel,
Paris, 15e
France.

Au "Journal des Débats", de Paris, j'ai reçu une lettre à laquelle je vais donner suite, mais que je dois citer car elle est bien dans la note d'ignorance des Français sur les choses canadiennes. "Monsieur A.L.L. 'Veuillez permettre'... (ici des éloges dont je laisse la propriété au signataire) 'de vous demander quelques renseignements sur le Canada 'que vous avez tant de compétence pour nous faire connaître. Dans les 'lettres et notes sur cette ancienne 'colonie que vous publiez souvent, 'après les villes figurent des lettres 'comme P.Q., B.C., Ont., etc.; vous 'semblez attacher beaucoup d'importance à ces divisions fédérales et 'provinciales; vous nous parlez, en 'somme, avec compétence et avec 'clarté d'un pays que nous apprê-' 'nons à cruellement regretter grâce 'à vous, mais dont nous ne connais-' 'sons pas les rouages administratifs 'et pour la division géographique du-' 'quel, lorsque nous voulons avoir de 'certitude, nous sommes obligés d'a-' 'voir recours à des cartes, hélas ré-' 'digées en anglais quoique éditées en 'Canada français... Faites donc un 'article ou une série d'articles' (mon correspondant est diablement bien aimable) 'et donnez-nous sur ce pays 'dont vous nous faites comprendre 'l'affolant progrès, des détails, des 'renseignements que nous conserve-' 'rons et qui nous serviront de gui-' 'de... Le signataire, professeur d'histoire et de géographie signale et 'reçoit ma réponse... je promets un 'ou des articles et j'ai offert une confé-' 'rence pour cet hiver... Qu'en pensez-' 'vous? "

GRAND HOTEL

Canadien et Colonial

Hotel à installation moderne.

A proximité de la Gare Saint-Lazare, des Stations de Métropolitains et des principaux tramways à Paris.

Chambres à partir de 50 cents par jour. Pension à partir de \$200. Arrangements spéciaux pour séjour et famille.

26 RUE ST-PETERSBOURG.

La Ville de Saint-Jean

PROCLAMATION

En conformité d'une demande faite au Conseil de Ville par le comité de l'Union Ouvrière, je, maire de la Ville de Saint-Jean, proclame, par les présentes, le lundi, TROISIEME JOUR DE SEPTEMBRE prochain, (1906) jour de FETE CIVIQUE, et j'invite les marchands et les manufacturiers de cette ville à bien vouloir observer le dit jour comme tel.

Saint Jean 28 août 1906.
CHAS. R. COUSINS.
Maire.

AVIS

A MES CLIENTS

Je donne avis à mes nombreux clients dans tous les Cantons de l'Est, que M. R. C. Stewart n'est plus à mon emploi.

Je profite de l'occasion pour les remercier de leur patronage dans le passé tout en les assurant que je serai tout aussi heureux d'avoir leur clientèle dans l'avenir. Je ferai tout en mon pouvoir pour leur procurer les meilleures marchandises aux plus bas prix. Commandes par la maille promptement expédiées et cotations fournies avec soin.

CHARLES R. COUSINS,
marchand en gros de farines, grains, etc., St-Jean, P.Q.
Tel. 17.

Excursion au Parc Missisquoi

La compagnie de chemin de fer du Vermont Central, fera une excursion au parc Missisquoi (Highgate Springs), dimanche le 2 septembre 1906. Des billets, aller et retour, à des prix réduits, seront vendus des endroits suivants : Waterloo, 75c; West Sheffield, 75c; Granby, 65c; Angeline, 65c; Farnham, 50c; Ste-Brigide, 50c; Versailles, 50c; St-Jean, 50c; Iberville, 50c; St-Alexandre, 40c; Des Rivières, 30c; Stanbridge, 25c; St-Armand, 15c. Les enfants, entre 5 et 12 ans, paieront

The John Murphy Co. Ltd

Vente d'Aout dans les Bas

Un des événements les plus importants de notre système de ventes annuelles est celui de notre grande vente d'aout dans les bas.

Cette année les valeurs que nous offrons sont supérieures à tout ce qui s'est vu jusqu'ici à Montréal.

Voyez nos annonces dans les journaux quotidiens de Montréal.

Nous vous annonçons ici la vente de

Magnifiques Bas brodés

valant 50 c. pour 29 c.

Bas valant 65 et 75 cents pour 39 cents.

Bas valant de 65 c. à \$1.35 pour 49 cents.

Comme vous le voyez ce sont des avantages exceptionnels.

The John Murphy Co. Ltd

2341 et 2343 rue Ste-Catherine, angle de la rue Metcalfe, Montréal.

ARGENT COMPTANT. Téléphone. Up 933

MALADES ET INVALIDES

Guerissez-vous et Fortifiez-vous

— PAR LE —

Vin St-Martin

Le plus puissant tonique du jour.

En vente chez tous les bons Epiciers et Licenciers.

PETITES ANNONCES

ON DEMANDE une cuisinière et une fille de chambre. Bons gages. S'adresser "Pension Champlain", 176 rue Richelieu, St-Jean, P.Q.

AUX CULTIVATEURS : — Avis aux cultivateurs qui ont du foin à vendre de s'adresser à M. Jacob Simard, rue Richelieu, qui paiera le plus haut prix du marché.

ON DEMANDE.—Une bonne servante, pour se rendre généralement utile. S'adresser chez M. Louis A. Gosselin, rue St-Charles.

ON DEMANDE DES OPERATRI-CEES dans les chemises d'hommes, salopettes (overalls) pantalons et blouses pour Dames. Elles travailleront dans la manufacture la plus propre la plus éclairée, la plus hygiénique et la mieux organisée au Canada. Emploi permanent et de très bons gages. Samedi après-midi congé. La "Standard Shirt Manfg. Co Limited" Av. Delorimier, Montréal.

A VENDRE.—Un stock d'épicerie, bonbons, cigares, cigarettes, etc., coin des rues St-Charles et Jacques Cartier. L'acquéreur aura l'avantage d'occuper le logement attenant au magasin. Excellente place d'affaires pour commencement. S'adresser sur les lieux, à M. Jean Baptiste Thibodeau, fils.

A VENDRE.—Propriété à vendre à Ste-Sabine, rang de Campbell, appartenant à M. John Maurice. Cent arpents de bonne terre avec maison, grange etc., le tout en parfait ordre. Cette propriété possède une sucrerie et un beau verger. Conditions avantageuses. M. John Maurice désirant aller retrouver le plus tôt possible ses parents dans l'Ouest. j-a-o.

Compagnie Générale Transatlantique

De New-York au Havre-Paris, (France)

* "LA SAVOIE" Août 30
* "LA PROVENCE" Sept. 6
* "LA LORRAINE" Sept. 13
* "LA TOURAINE" Sept. 20
* "LA SAVOIE" Septembre 27.
* "LA PROVENCE" Septembre 27.
* Paquebots à deux hélices.

GENIN, TRUDEAU & CIE,
agents généraux pour le Canada,
1870 rue Notre-Dame, Montréal.
Nouveau No. : 22 Notre Dame Ouest.

Un rayon de soleil

De grands nuages gris montent de l'horizon ;
Le soleil jette à peine un regard à la terre ;
Les feuilles et les fleurs rouissent sur le gazon
Et le torrent gonflé gronde comme un tonnerre.

Adieu le soir serein ! adieu le matin clair !
Sous les bosquets ombreux adieu les folles courses !
Adieu les voix d'oiseaux qui se croisent dans l'air !
Adieu le gazouillis des buissons et des sources !

Plus de gais moissonneurs attroupés dans les blés !
Plus d'amoureux rêveurs assis sous les tonnelles !
Plus de concerts la nuit sur les flots étoilés !
Dans près et les bois plus de parfums, plus d'ailes !

Mais parfois le soleil, déchirant les brouillards,
Verse des lueurs d'or sur les flots et les chaumes ;
Et l'on entend au loin les oiseaux babillards,
On respire partout de sauvages arômes.

L'arbre semble bientôt se rhabiller de vert ;
Le vent folâtre joue avec ses rameaux souples ;
Et dans le creux du val, de feuilles tout couvert,
L'on croit voir par moments errer de joyeux couples.

Ainsi que la saison des fleurs et des amours
Se sont évanouis mes rêves de jeunesse ;
Un usage a passé tout à coup sur mes jours,
Dérobant un soleil qui me versait l'ivresse.

Cependant quelquefois à travers mon ciel noir
Un reflet radieux à mon front morose...
Alors dans le passé lumineux je crois voir
De mes bonheurs éternels flotter l'image rose.

Et puis devant mes yeux rayonne l'avenir ;
L'espérance renaît dans mon âme ravie...
Et le rayon qui brille un instant sur ma vie,
C'est celui que le cœur nomme le souvenir.

1883.

W. CHAPMAN

MODERNITÉS

MODERN STYLE

Un "heureux couple" vient d'être
arrêté dans une ville des Etats-Unis,
pour s'être embrassé dans la rue.

A cause du grand nombre de
jeunes mariés canadiens qui, au sortir
de l'église, se hâtent de prendre le
train pour aller faire leur voyage de
noce dans la république voisine, la
nouvelle ne manque pas d'intérêt.

A ces compatriotes nous recom-
mandons de s'abstenir de toute ma-
nifestation tendre en public, s'ils ne
desirent pas absolument être moles-
tés par la police.

Le fait-divers étranger qui nous
renseigne sur cette lamentable aven-
ture dit que le couple en question,
au moment du délit, se trouvait à
l'angle d'une rue et qu'il se rendait
chez des amis à l'angle d'une autre
rue. Cela fait deux angles. Nous a-
vons de bonnes raisons de supposer
que la jeune femme dont la beauté fit
perdre tout sentiment de prudence à
son mari, n'avait aucun rapport
avec ces angles.

Nos jeunes mariés étaient des ma-
lins. Devant le juge ils prétendirent
que, comme question de fait, ils ne
s'étaient pas embrassés, mais plutôt
parlé à l'oreille. Le policeman avait
pu se tromper. Il y avait une nuance.

Le tribunal fut frappé de cette nu-
ance. Il interrogea le vengeur de la
morale... à boutons jaunes, qui ne
put jurer qu'il avait "vu" le baiser.
C'est ce qui sauva les inculpés qui
furent remis en liberté.

Peut-être que le juge se rappela
aussi qu'il avait été jeune, et qu'en
ce temps-là il eut bravé le cachot
pour les lèvres d'une femme. Les ju-
ges, comme le plus humble pêcheur,
sont des hommes, ou, du moins, le
sont.

Mais c'est à la "nuance" tout de
même, que ce couple dut sa liberté.
La nuance joue un grand rôle dans
le monde en changeant le nom ou
transforme la chose aux yeux de la
plupart des gens.

Qu'un respectable jeune homme et
une honnête jeune fille avouent, par
exemple, qu'ils "se parlent à l'oreille",
il n'y a pas de mal à cela, mais
s'ils conviennent qu'ils s'embrassent,
c'est scandaleux.

Et, pourtant, personne n'ignore ce
que se parler à l'oreille veut dire en
amour.

D'où vient cette manie que nous
avons, en ce pays, de donner à nos
enfants au minimum une demi douzaine
de noms plus ou moins baroques ?
Ce serait bien intéressant de le sa-
voir.

Consultez les registres des bap-
têmes, et vous serez tout abasourdi
d'apprendre que la fillette de Pierre
se nomme Aurelia-Euphrasie-Ludvi-
ne-Almaida - Sophie-Florida-Alberti-
ne-Josette, tandis que le fils de Jac-
ques s'appelle Blaise-Arjuns-Romeo-
Azarias-Artchey - Alcidas - Petrus-Si-
gismond.

C'est surtout intéressant pour les
parrain et marraine.

Le ciel jusqu'ici m'a préservé de
l'avantage d'être parrain, mais mon
ami François a été victime de cet
accident.

La femme du voisin ayant accou-
ché d'un bébé du sexe masculin,
François fut prié d'accompagner la
sœur de la voisine pour tenir l'en-
fant sur les fonts baptismaux.

Mon ami n'est pas curieux, aussi
négligea-t-il de s'informer avant
d'accepter cet honneur, des noms
qu'on donnerait au nouveau-né.

Ce n'est qu'en arrivant à l'église
que la marraine lui en divulga le
secret. Il était trop tard. Il n'eut
pas le temps de protester, monsieur
le curé attendait.

Les parents avaient décidé que
leur enfant se nommerait Châteaubri-
and-Hugo-Conan-France - Laurier-La-
martine - Chapleau - Gaspé-Bourassa -
Pérland-Monet.

C'étaient "des politiques" et "des
littéraires".
François, qui a le grand tort d'igno-
rer les politiciens autant que les
écrivains célèbres, en voyant tous ces
noms s'aligner sur le registre des
baptêmes, fit cette rengaine irrévé-
rencieuse :

— On dirait un chapelet de saucis-
ses.

J'entendais l'autre jour, une jeune
fille énumérer à une jeune femme ses
précieuses qualités.

Elle savait faire la cuisine et le
ménage.
Elle était économe.
Elle était active.
Elle était douce.

Elle faisait toutes ses robes elle-
même.

Ce sont là, évidemment, de belles
qualités, qui lui serviraient plus tard,
après le mariage, mais, avant, absolu-
ment inutiles pour être aimée.

L'amour ne va pas se mettre le nez
dans les casseroles ni examiner le
plumeau ou la corbeille à ouvrage. Ce
n'est pas là sa fonction. Ce sont les
beaux yeux qui le séduisent, les lev-
res roses qui l'attirent, les bras
blancs qui l'emprisonnent.

L'homme qui aime ne fait jamais
entrer dans son amour des considéra-
tions d'économie domestique. Il ne
pense même pas à ces choses.

Après le mariage, les premières
ivresses passées, on organise sa vie
et c'est à ce moment qu'on apprécie
le côté pratique de l'éducation de sa
compagne.

Pas avant.
C'est pour leur bonheur futur que
les jeunes filles apprennent à tra-
vailler, acquiescent de l'habitude en
tout ce qui incombe à la femme dans
la création d'un foyer, et on doit les
en convaincre.

Mais pourquoi les tromper, en leur
disant que l'homme qui aime épouse
une femme parce qu'elle possède de
telles qualités ?

Si elles sont jolies, séduisantes, el-
les seront aimées pour elles-mêmes
et croiront que les hommages que
l'on adresse à leurs charmes sont
dûs à leurs vertus domestiques. Cela
peut leur faire commettre de regret-
tables erreurs. D'un autre côté, si
elles sont laides, elles s'apercevront
bien vite de la duperie, et cela les
rendra imitoyables pour le monde et
pour ses idoles.

Il ne faut jamais oublier que l'être
humain, instinctivement, va vers la
lumière, vers ce qui brille, et qu'il
ne soupçonne jamais les trésors dis-
simulés dans l'ombre avec trop de
soin.

Jeunes filles, sachez faire la cui-
sine, confectionner vos robes, soyez
douces et soyez économes, c'est très
bien. Mais ce n'est pas tout, ne l'ou-
bliez pas. Sachez aussi soigner votre
beauté, être gracieuses pour char-
mer, pour séduire, et surtout sachez
aimer pour qu'on vous aime.

ARSENE BESSETTE

LA REFORME DE L'ORTHOGRAPHE

La réforme de l'orthographe. On
écrit comme on prononce :

Ainsi : le D à coudre ; le G par
des plumes du paon.

Cl-J ; marbre de K rare.

L de pigeon ; M ton prochain.

N au tyran !
O de fleurs d'orange.

DE LA HAUTEUR

Ce travers existe dans notre pays
d'égalité. On comprend, on excuse à
la rigueur l'excessive fierté d'un hom-
me parti de rien—comme on en voit
si souvent parmi nous—qui par lui-
même, à sa se faire une position in-
évitée.

Ce qui est moins admissible, c'est
l'exagération de ce sentiment chez des
membres de sa famille ayant moins
de raison de s'enorgueillir d'un mé-
rite qu'il n'est pas le leur et dont ils ne
reçoivent le prestige pour ainsi dire
que par ricochet.

On voit pourtant cela : l'épouse,
les fils les filles d'un homme en place
plus entichés de la grandeur de leur
nom que celui même qui l'a illustré.

Lui, le ministre, le magistrat, le
célèbre tribun, le capitaliste, quelque
vieux qu'il puisse être, sait ce
qu'il doit aux autres et quelle part de
ses succès est due à leur concours, à
leur appui ou à leur dévouement.

Dans la bataille de la vie dont il est
vainqueur, il a gardé, acquis peut-
être, le respect de ses semblables. La
sottise seule se croit supérieure au
poste qu'elle occupe ; les plus intelli-
gents s'avouent toujours—au moins à
eux-mêmes—inférieurs à leur tâche.

Mais une famille par-dessus des au-
tres par le talent ou le travail de
son chef ne se fait pas toujours une
juste idée du réel degré de cette éle-
vation. Elle s'en fait une bien fautive
lorsqu'elle se croit obligée de mépri-
ser sa condition primitive et ceux qui
y restent après elle.

Il se joue de telles comédies dans
notre société. Celui qui a vécu seule-
ment cinquante ans peut en dire
long sur les fortunes diverses des fa-
milles. Voici, par exemple, un hom-
me sans fortune, mais occupant une
haute situation politique. Il mène un
grand train de maison, robe carrossé,
dépense jusqu'au dernier sou de
son traitement tout avec sa fa-
mille, grâce à une telle prodigalité
de la faveur mondaine. Tant qu'il vit
ou qu'il a les moyens de soutenir ce
rôle brillant, il demeure un des rois
de la société. Mais qu'il vienne à
mourir ou à perdre son poste lucra-
tif, que ses fils ne sachent pas con-
tinuer sa réputation et que leurs sœurs
fassent d'insupportables mariages, de
nouveaux venus s'emparent alors de
la succession honneur, éclaboussent
avec les roues de leur voiture
cette famille décline dont les descen-
dants prendront rang peut-être par-
mi les plus humbles bourgeois, à
moins qu'ils ne se relèvent de leur
propre force.

Cette évolution constante est une
des caractéristiques de nos mœurs.
Le sentiment d'une telle instabilité
devrait tempérer d'un peu d'humilité
l'orgueil de certains gens ; il sem-
blerait plutôt redoubler l'orgueil de
nouveaux arrivés envoyant au ter-
me de leur gloire.

La suffisance des uns est en gé-
néral une manie assez inoffensive et
plutôt amusante quand elle ne s'aggrave
pas d'un mépris mérité pour le pro-
chain, d'injustice et d'ingratitude.

La hauteur et la fatuité au reste,
toutes manières qu'elles sont, ne de-
meurent pas étrangères à quelques
gens intelligents. C'est à eux que
notre critique s'adresse ; c'est eux
qu'elle voudrait convaincre.

Je ne suis pas de ceux qui rêvent
l'anarchie dans la société et se ré-
voltent contre ses classifications,
contre "cet ordre qui fait l'ornement
de Rome pendant la paix, et sa force
pendant la guerre", disait Tite-Live.

On n'efface jamais les distinctions
sociales. Il y aura toujours dans le
plus égalitaire des Etats des "pre-
miers citoyens" et des "chefs" à la
tête des plus farouches anarchistes.
Rien ne peut empêcher que parmi les
frères humains règne l'inégalité "mo-
rale" dont l'autre, plus apparente,
n'est que le corollaire. L'un ne sau-
rait faire que l'estime, l'admiration,
la vénération de la masse, en élan-
çant ses favoris et ses fétiches, ne ré-
tablit-elle pas ces différences de
condition derrière la charrie niveleuse
du socialisme.

Je ne prévois pas qu'on puisse, dans
le dictionnaire, supprimer les mots
"maître", "incapable", "non-
chalant", "imbécile", "badaud",
ni qu'on arrive jamais à corriger chez
les enfants d'Adam les défauts que
ces mots représentent et qui sont les
éternels facteurs de l'élévation des
uns au détriment des autres.

Cette antique tradition de la fami-
le humaine qui la divise en groupes
homogènes est donc naturelle et ra-
tionnelle. Le mieux est de l'accepter,
même quand on se trouve devant les
abus du système.

Si je rencontre un homme nul ou
inférieur, occupant un haut emploi,
je m'incline devant la divinité de sa charge
tout en regretant qu'elle soit si
mal remplie, et je ne lui conteste pas
la première place à laquelle son titre
lui donne droit.

Cependant dans notre pays, grâce au
mode gouvernemental, les opinions po-
litiques soient la seule considération
qui détermine l'accession aux charges,
il y a de grandes chances pour que le
mérite reçoive aussi quelque atten-
tion, car les partis récompensent d'a-
bord ceux qui se sont distingués dans
leurs rangs. Je ne pas que ce régle-
ment ne laisse encore une voie ouverte
à l'intrigue et à la brigue.

Les familles qui s'exagèrent leur
mérite personnel et tirent trop gran-
de vanité des honneurs toujours pas-
sagers, et précaires, qu'elles qu'elles
soient la cause et le raison, sont
donc ridicules.

Il en est que cet orgueil mal fondé
conduit à une conduite plus que ridicule
quand il leur fait oublier, dédaigner
peu-être, d'anciennes amitiés, des
devoirs de famille et des obligations
sacrées.

Quel pouvoir peut vous affranchir
des regards dus à certains membres de
votre famille, à des amis d'enfance ?
Qui peut vous acquiescer de la dette
de reconnaissance contractée jadis par
votre parents ou par vous-même envers
de généreux protecteurs ? Rien au
monde. Les pitiéres, qui relèvent
de la saine raison, de la rue ou de la
d'humiles mais honorables personnes
auxquelles elles sont allées ou dont
l'amitié fut autrefois précieuse à leur
mère, témoignent d'une nature vul-
gaire, elles commencent une lâcheté.

Il faut se sentir au fond bien peu de
chose pour craindre de se diminuer en
reconnaisant devant le monde de nos
devoirs mais légitimes relations. Le
véritable orgueil, si l'on se pique de
hauteur, serait de les faire accepter
au monde, bon gré mal gré. Les rois
qui forçaient leur cour à s'incliner
devant leur foi et leurs maîtresses
sous le rapport de parfaits mo-
dèles d'insolence.

Si l'on avait eu envers les familles
de certaines misères de la crainte
de se commettre à l'aurait jamais
franchi le premier degré de l'échelle
sociale. Aussi le mépris de ces bel-
les hauteurs quand il se retourne
contre d'honnêtes gens qui furent au-
trefois leurs bienfaiteurs, me semble-
t-il, non plus seulement risible, mais
méprisable à son tour.

Dans une démocratie comme la nô-
tre, nous avons tous besoin les uns
des autres ; nulle puissance n'est de

longue durée et les orgueilleux qui,
parlant-ils, sont abaissés de cette vie,
connaissent la rétribution plus tôt
qu'ils ne le croient. L'envie y est un trait ca-
ractéristique, et à l'égard des super-
bes, cette jalousie qui fleurit dans les
sociétés égalitaires s'accompagne d'u-
ne rancune féroce, d'une haine déni-
grante et calomnieuse que leur chu-
te même ne désarme pas.

Quand la grandeur décline est forcée
de recourir au travail pour vivre, on
lui rend avec usure le dédain qu'elle
a prodigué à d'autres. Ce en quoi
on a tort. Les privations doivent
suffire à expirer les fautes du passé.

Le courage qui accepte et accomplit
un labeur, d'autant plus pénible qu'on
n'y a pas été habitué, a droit au res-
pect sinon à la pitié.

L'absurde préjugé encore qui nous
fait mépriser le travail ou les fem-
mes s'y livrant par nécessité ; nous
qui ne valons, qui n'arrivons, qui ne
nous maintenons que par le travail !

Il est reconnu que les Canadiens-
Français n'ont pas comme leurs con-
patriotes anglais, le génie de la spé-
culation. Les brillantes qualités et
les talents propres à notre races suf-
fisent à nous "faire bien vivre pour
mourir gras". Pour ce qui est de
thésauriser ou d'amasser de gros hé-
ritages, nous n'avons pas le temps
d'y songer. Quand par accident un
homme d'affaire laisse à ses nom-
breux enfants une jolie fortune, l'in-
curie de ces derniers se hâte de dis-
perser cette accumulation insolite, à
moins que le papa extraordinairement
aveugle n'ait assuré, par un système
quelconque, l'inaliénabilité du avoir.

Ces circonstances produisent pour
les laïcs, peut-être, ces hauts et ces
bonds nous avons parlé, les alternan-
ces de misère et d'opulence si fré-
quentes dans l'histoire des familles.

D'où vient donc alors que les oisifs
et les fortunés d'aujourd'hui rofes-
sent un si grand mépris pour l'hono-
rable travail auquel leurs mères peù-
tre ont dû recourir pour leur subsistan-
ce ou pour celle de leur famille, et
auquel rien ne les assure que leurs
propres filles ne soient pas forcées de
retourner ?

La possibilité d'avoir à se pourvoir
un jour est l'épée de Damoclès suspen-
due sur la tête du plus grand nom-
bre. Il serait bon que, même et sur-
tout au sein de l'abandon, on réflé-
chit quelquefois à ce danger dont on
voit tant de victimes autour de soi.

Le sentiment de ce qui peut nous
arriver, en alarmant notre egoïsme,
nous inspirerait peut-être un peu plus
d'humanité envers les familles ruinées
qui en sont réduites, après avoir em-
ployé leurs jours, à "acquiescer à leur
vie". Et l'on ne craindrait pas d'ou-
blier quelquefois à ce danger dont on
voit tant de victimes autour de soi.

Le sentiment de ce qui peut nous
arriver, en alarmant notre egoïsme,
nous inspirerait peut-être un peu plus
d'humanité envers les familles ruinées
qui en sont réduites, après avoir em-
ployé leurs jours, à "acquiescer à leur
vie". Et l'on ne craindrait pas d'ou-
blier quelquefois à ce danger dont on
voit tant de victimes autour de soi.

Le sentiment de ce qui peut nous
arriver, en alarmant notre egoïsme,
nous inspirerait peut-être un peu plus
d'humanité envers les familles ruinées
qui en sont réduites, après avoir em-
ployé leurs jours, à "acquiescer à leur
vie". Et l'on ne craindrait pas d'ou-
blier quelquefois à ce danger dont on
voit tant de victimes autour de soi.

Le sentiment de ce qui peut nous
arriver, en alarmant notre egoïsme,
nous inspirerait peut-être un peu plus
d'humanité envers les familles ruinées
qui en sont réduites, après avoir em-
ployé leurs jours, à "acquiescer à leur
vie". Et l'on ne craindrait pas d'ou-
blier quelquefois à ce danger dont on
voit tant de victimes autour de soi.

Le sentiment de ce qui peut nous
arriver, en alarmant notre egoïsme,
nous inspirerait peut-être un peu plus
d'humanité envers les familles ruinées
qui en sont réduites, après avoir em-
ployé leurs jours, à "acquiescer à leur
vie". Et l'on ne craindrait pas d'ou-
blier quelquefois à ce danger dont on
voit tant de victimes autour de soi.

Le sentiment de ce qui peut nous
arriver, en alarmant notre egoïsme,
nous inspirerait peut-être un peu plus
d'humanité envers les familles ruinées
qui en sont réduites, après avoir em-
ployé leurs jours, à "acquiescer à leur
vie". Et l'on ne craindrait pas d'ou-
blier quelquefois à ce danger dont on
voit tant de victimes autour de soi.

Le sentiment de ce qui peut nous
arriver, en alarmant notre egoïsme,
nous inspirerait peut-être un peu plus
d'humanité envers les familles ruinées
qui en sont réduites, après avoir em-
ployé leurs jours, à "acquiescer à leur
vie". Et l'on ne craindrait pas d'ou-
blier quelquefois à ce danger dont on
voit tant de victimes autour de soi.

Le sentiment de ce qui peut nous
arriver, en alarmant notre egoïsme,
nous inspirerait peut-être un peu plus
d'humanité envers les familles ruinées
qui en sont réduites, après avoir em-
ployé leurs jours, à "acquiescer à leur
vie". Et l'on ne craindrait pas d'ou-
blier quelquefois à ce danger dont on
voit tant de victimes autour de soi.

Le sentiment de ce qui peut nous
arriver, en alarmant notre egoïsme,
nous inspirerait peut-être un peu plus
d'humanité envers les familles ruinées
qui en sont réduites, après avoir em-
ployé leurs jours, à "acquiescer à leur
vie". Et l'on ne craindrait pas d'ou-
blier quelquefois à ce danger dont on
voit tant de victimes autour de soi.

Le sentiment de ce qui peut nous
arriver, en alarmant notre egoïsme,
nous inspirerait peut-être un peu plus
d'humanité envers les familles ruinées
qui en sont réduites, après avoir em-
ployé leurs jours, à "acquiescer à leur
vie". Et l'on ne craindrait pas d'ou-
blier quelquefois à ce danger dont on
voit tant de victimes autour de soi.

Le sentiment de ce qui peut nous
arriver, en alarmant notre egoïsme,
nous inspirerait peut-être un peu plus
d'humanité envers les familles ruinées
qui en sont réduites, après avoir em-
ployé leurs jours, à "acquiescer à leur
vie". Et l'on ne craindrait pas d'ou-
blier quelquefois à ce danger dont on
voit tant de victimes autour de soi.

Le sentiment de ce qui peut nous
arriver, en alarmant notre egoïsme,
nous inspirerait peut-être un peu plus
d'humanité envers les familles ruinées
qui en sont réduites, après avoir em-
ployé leurs jours, à "acquiescer à leur
vie". Et l'on ne craindrait pas d'ou-
blier quelquefois à ce danger dont on
voit tant de victimes autour de soi.

Le sentiment de ce qui peut nous
arriver, en alarmant notre egoïsme,
nous inspirerait peut-être un peu plus
d'humanité envers les familles ruinées
qui en sont réduites, après avoir em-
ployé leurs jours, à "acquiescer à leur
vie". Et l'on ne craindrait pas d'ou-
blier quelquefois à ce danger dont on
voit tant de victimes autour de soi.

Le sentiment de ce qui peut nous
arriver, en alarmant notre egoïsme,
nous inspirerait peut-être un peu plus
d'humanité envers les familles ruinées
qui en sont réduites, après avoir em-
ployé leurs jours, à "acquiescer à leur
vie". Et l'on ne craindrait pas d'ou-
blier quelquefois à ce danger dont on
voit tant de victimes autour de soi.

Le sentiment de ce qui peut nous
arriver, en alarmant notre egoïsme,
nous inspirerait peut-être un peu plus
d'humanité envers les familles ruinées
qui en sont réduites, après avoir em-
ployé leurs jours, à "acquiescer à leur
vie". Et l'on ne craindrait pas d'ou-
blier quelquefois à ce danger dont on
voit tant de victimes autour de soi.

Le sentiment de ce qui peut nous
arriver, en alarmant notre egoïsme,
nous inspirerait peut-être un peu plus
d'humanité envers les familles ruinées
qui en sont réduites, après avoir em-
ployé leurs jours, à "acquiescer à leur
vie". Et l'on ne craindrait pas d'ou-
blier quelquefois à ce danger dont on
voit tant de victimes autour de soi.

Le sentiment de ce qui peut nous
arriver, en alarmant notre egoïsme,
nous inspirerait peut-être un peu plus
d'humanité envers les familles ruinées
qui en sont réduites, après avoir em-
ployé leurs jours, à "acquiescer à leur
vie". Et l'on ne craindrait pas d'ou-
blier quelquefois à ce danger dont on
voit tant de victimes autour de soi.

Le sentiment de ce qui peut nous
arriver, en alarmant notre egoïsme,
nous inspirerait peut-être un peu plus
d'humanité envers les familles ruinées
qui en sont réduites, après avoir em-
ployé leurs jours, à "acquiescer à leur
vie". Et l'on ne craindrait pas d'ou-
blier quelquefois à ce danger dont on
voit tant de victimes autour de soi.

Le sentiment de ce qui peut nous
arriver, en alarmant notre egoïsme,
nous inspirerait peut-être un peu plus
d'humanité envers les familles ruinées
qui en sont réduites, après avoir em-
ployé leurs jours, à "acquiescer à leur
vie". Et l'on ne craindrait pas d'ou-
blier quelquefois à ce danger dont on
voit tant de victimes autour de soi.

Le sentiment de ce qui peut nous
arriver, en alarmant notre egoïsme,
nous inspirerait peut-être un peu plus
d'humanité envers les familles ruinées
qui en sont réduites, après avoir em-
ployé leurs jours, à "acquiescer à leur
vie". Et l'on ne craindrait pas d'ou-
blier quelquefois à ce danger dont on
voit tant de victimes autour de soi.

Le sentiment de ce qui peut nous
arriver, en alarmant notre egoïsme,
nous inspirerait peut-être un peu plus
d'humanité envers les familles ruinées
qui en sont réduites, après avoir em-
ployé leurs jours, à "acquiescer à leur
vie". Et l'on ne craindrait pas d'ou-
blier quelquefois à ce danger dont on
voit tant de victimes autour de soi.

Album Universel

XXIII^e année No 1165—25 août 1906

SOMMAIRE

Planches hors texte : le Canada
pittoresque.
Nos gravures d'actualité.
Choses d'Europe.
Réveil d'opinion, par l'hon. G. A.
Nantel.
Propos de Montréalais.
Echos d'Amérique, par L. d'Orma-
no.

Le destin, nouvelle inédite, par Ma-
rie Le Franc.
La belle-mère, nouvelle, par H. Be-
zangon.

La femme de l'ouvrier.
L'exorde d'un discours original, par
le chanoine d'Aggrigne, V. G.
Poésies : Lise (pièce à dire), par
Victor Hugo ; Sieste, par André
Theuriot ; Le pêcheur à la ligne, par
François Coppée.

A travers la mode.
La vie au foyer.
Pour nos jeunes amis.
Peuplement du lac Ontario, par
F. Cooper ; Sans famille, par H. Ma-
lot.

Musique : Circulez, polka-marche,
par W. J. Paans.
Deux pages humoristiques.
A travers le Canada (suite).
Les grands musiciens.
Pour les agriculteurs.

Nouvelle : Un honneur un peu cher,
par M. Dujardin.
Textes postales illustrées.
Texte se rapportant à nos illustra-
tions.
L'âme de la maison, nouvelle, par
Jean du Rebiac.
Hygiène ménagère.
Variétés, etc., etc.

L'Album Universel, revue canadienne,
unique et son genre sur ce conti-
nent, est une sorte d'encyclopédie. Il
illustrations, feuilletons, texte agréa-
ble et instructif, sont les qualités
primordiales de l'Album Universel,
à nous recommandons à nos amis.

Les Annales Politiques et Littéraires
15, rue SAINT-GEORGES, PARIS

Directeur : ADOLPHE BRISSON.

Toujours choisis et merveilleusement
variés, le sommaire des "Annales Po-
litiques et Littéraires" du

A LA BRUNANTE

FAUCHER DE SAINT-MAURICE

—Vous riez, pauvre Cyprien ! mais savez-vous ce que vous faites ? vous riez des choses saintes. Dieu, qui de toute éternité sait ce que vous ferez et ce que vous deviendrez, se prend alors à considérer cette boue qu'il a tirée du néant et qui cherche maintenant à remonter vers lui pour l'éclaircir, et alors, cette boue qui profère en riant le blasphème, il la voit à travers les ans, tordue, violente, disjointe et rongée par la vermine du cimetière.

—Vous lisez, mademoiselle Marie, vous lisez trop, vos lectures vous montent à la tête, et quelquefois, ça finit par porter malheur.

—Ne craignez rien pour moi, Cyprien, et vos lectures ne m'empêcheront pas d'aller jusqu'au bout, car je veux vous sermonner tout à mon aise. Vous le méritez et vous m'écoutez, n'est-ce pas ?

Elle fit une moue toute enfantine et Cyprien, étonné de se trouver si soudainement empoigné par ces griffes roses, se prit à se balancer sur sa chaise, tout en se faisant courageusement.

Marie reprit doucement.

—Vous disiez tout à l'heure, Cyprien, que vous regrettiez de ne pouvoir pas demeurer à la ville, n'est-ce pas ?

—Aimable, non, franchement, oui. Regardez-moi bien en face, Cyprien, je ne suis qu'une pauvre fille, qui a fait un bout de chemin, mais qui, restée orpheline à mi-chemin, a su apprendre à comprendre bien des choses que la misère enseigne mieux que les livres. Livrée seule à moi-même, j'ai cru que le travail était la sauvegarde, de tout, et je ne me suis pas trompée. J'ai travaillé, et en travaillant, j'ai vu et j'ai retenu ce que le paresseux ne voit pas et le riche ne sent pas.

J'ai vu de pauvres compagnes d'atelier, faibles et confiantes, tomber et se relever les mains pleines de cet argent que le travail honnête ne peut réunir que par parcelles.

J'ai conduit des hommes respectables et réputés très-honnêtes, qui, la bonhomie sur le visage, le sourire de la vertu sur les lèvres, s'en allaient porter à l'orgie et au jeu le salaire que la famille réclamait pieusement.

J'ai vu monter chez moi des femmes couvertes de soie et de dentelles fines, pendant que leurs enfants, au bras d'une servante, croupaient dans l'ignorance.

J'ai vu déchirer à belles dents des réputations, par de saints marquis, roulaient dans le banc d'œuvre.

J'ai vu bien des beaux esprits se paralyser au contact de leur vermine.

J'ai vu des jeunes gens bien élevés, employer leur intelligence à faire franchir le seuil de la débauche à de pauvres enfants, qui jusque-là n'avaient eu d'autre chagrin que celui qu'apportait la rareté du pain quotidien.

J'ai vu... mais à quoi sert de vous parler de toutes ces choses, Cyprien ? Vous les savez mieux que moi, car si Québec regorge de ces horreurs, Sainte-Anne renferme bien aussi des horreurs, et ce que les autres font en plein soleil.

SUNLIGHT SAVON

est supérieur aux autres savons, mais c'est lorsqu'il est employé suivant la méthode Sunlight qu'il démontre sa plus grande supériorité. Suivez les directions.

MANIÈRE DE L'AVER D'APRÈS LA MÉTHODE SUNLIGHT

PREMIÈREMENT—Trempez le linge à laver dans une eau d'eau tiède. Retirez et placez sur une planche à l'air, savonnez complètement au savon Sunlight, puis rincez dans l'eau de la cuve, sous l'eau. Procédez ainsi jusqu'à ce que chaque article ait été savonné et rincé.

PUIS ABANDONNEZ LE TOUT PENDANT UNE HEURE ET LAISSEZ LE SAVON SUNLIGHT FAIRE SON OUVRAGE.

Après l'avoir laissé tremper, étendez le linge sur une planche à l'air et laissez sécher. Les pièces ainsi traitées au Sunlight sont plus blanches et plus saines.

Si une tâche résiste, savonnez de nouveau et rincez dans l'eau pour quelques minutes.

Après avoir rincé dans une eau tiède, et après avoir séché, mettez le linge dans le panier à linge.

LES LAINAGES ET FLANELLES—Épongez bien. Découpez un morceau de Sunlight Savon, faites dissoudre dans un demi-seuil d'eau bouillante et agitez vigoureusement. Quand l'eau est tiède ajoutez les objets, mais ne frottez pas.

Les couleurs des fleurs lavées sans danger par le Sunlight Savon.

UNE RÉCOMPENSE DE \$5,000 sera accordée à quiconque prouvera que le Sunlight Savon coûte moins cher qu'un autre savon d'adulteration.

5c. Achetez-le et suivez les directions. 5c.

LEWIS BROTHERS LIMITED, TORONTO

leil et sous des dehors de grand seigneur, vous le faites et sans façon et à sa dévotion. Au Cyprien, ce n'est pas pour vous faire de la peine que je suis ces choses-là, mais il est pénible de vous voir, vous, fils d'honnête homme, faire de la peine à la culture.

Dans quel siècle vivons-nous donc, grand Dieu, et où l'intelligence humaine s'en va-t-elle ?

Cyprien ne riait plus ; la tête baissée, ses yeux virent autour de lui, et il se sentait envahi par une tristesse immense.

—Avez-vous, mademoiselle Marie, une mauvaise cervelle, mais curieusement, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

—aurez-vous, mademoiselle Marie, une mauvaise cervelle, mais curieusement, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

—aurez-vous, mademoiselle Marie, une mauvaise cervelle, mais curieusement, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

—aurez-vous, mademoiselle Marie, une mauvaise cervelle, mais curieusement, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

—aurez-vous, mademoiselle Marie, une mauvaise cervelle, mais curieusement, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

—aurez-vous, mademoiselle Marie, une mauvaise cervelle, mais curieusement, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

—aurez-vous, mademoiselle Marie, une mauvaise cervelle, mais curieusement, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

—aurez-vous, mademoiselle Marie, une mauvaise cervelle, mais curieusement, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

—aurez-vous, mademoiselle Marie, une mauvaise cervelle, mais curieusement, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

—aurez-vous, mademoiselle Marie, une mauvaise cervelle, mais curieusement, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

—aurez-vous, mademoiselle Marie, une mauvaise cervelle, mais curieusement, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

—aurez-vous, mademoiselle Marie, une mauvaise cervelle, mais curieusement, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

—aurez-vous, mademoiselle Marie, une mauvaise cervelle, mais curieusement, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

—aurez-vous, mademoiselle Marie, une mauvaise cervelle, mais curieusement, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

—aurez-vous, mademoiselle Marie, une mauvaise cervelle, mais curieusement, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

—aurez-vous, mademoiselle Marie, une mauvaise cervelle, mais curieusement, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

—aurez-vous, mademoiselle Marie, une mauvaise cervelle, mais curieusement, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

—aurez-vous, mademoiselle Marie, une mauvaise cervelle, mais curieusement, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

—aurez-vous, mademoiselle Marie, une mauvaise cervelle, mais curieusement, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

—aurez-vous, mademoiselle Marie, une mauvaise cervelle, mais curieusement, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

—aurez-vous, mademoiselle Marie, une mauvaise cervelle, mais curieusement, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

—aurez-vous, mademoiselle Marie, une mauvaise cervelle, mais curieusement, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

—aurez-vous, mademoiselle Marie, une mauvaise cervelle, mais curieusement, il ne trouvait plus rien à dire et, comme l'oncle Couture venait de rentrer, après avoir fait le train des animaux et le tour de ses bâtiments, il dit tout simplement à voix basse :

faites à la maison occupée par les employés de M. Robit.

Que se passa-t-il pendant cette triste absence ? Personne ne put le dire. Seulement, lorsque Cyprien et son fils furent arrivés sur le seuil de leur demeure, ils entendirent des gémissements plaintifs. Ils se précipitèrent dans la cuisine et le pied de malheureux père heurta le corps de sa pauvre femme, qui gisait sur le plancher au milieu d'une mare d'eau bouillante. À ses côtés, une bouillotte ouverte, n'indiquait que trop comment ce malheur navrant était arrivé.

Pendant deux heures, Marie eut le triste courage de vivre ainsi ; elle offrit à Dieu ses indicibles souffrances, en échange de cette absolue qu'elle savait ne pouvait obtenir sur terre, car on était alors en 1801, et la côte était desservie par un pieux missionnaire qui restait à une trop grande distance de Pasbévac.

Agonisé par la douleur, Cyprien et Jean pleuraient à chaudes larmes. Déjà ce calme poignant qui se glisse sous les couvertures du moribond, était venu presser l'agonie, et Marie, les yeux fermés, semblait reposer. Lorsque elle baissait le bras pour se mesurer les doigts, Cyprien vit qu'elle baissait ; elle se leva pour se lever pour se pencher sur elle ; mais la main de la pauvre endolorie s'agitait faiblement sur le bord du lit, et l'entendit murmurer :

—Ta promesse, Cyprien, de ne plus boire.

—Je m'en souviens toujours, et je le tiendrai, sois tranquille, dors, mon enfant !

Alors Marie s'endormit.

Le silence de l'éternité avait envahi la maisonnette du pauvre Cyprien, ne laissant derrière lui que des larmes et de l'abandon.

Le coup fut rude à supporter ; aussi Cyprien prit-il du temps à s'en remettre. Ce départ avait tout dérangé et, comme bien d'autres projets, celui de mettre Jean au séminaire fut abandonné. En ces temps de douleurs, son père avait vieilli de dix longues années ; cette vieillesse prématurée affaiblissait ses forces ainsi que son courage, et Jean lui-même avait demandé à rester pour voir venir en aide au travail paternel.

Les jours passaient devant eux, moroses et sans joie, lorsqu'un matin Daniel Gendron fit sa bruyante entrée dans la maison des délaissés.

Gendron arrivait en droite ligne de Saint-Férol. Là, il avait entendu dire que par en bas la pêche était bonne.

Si la pauvreté contrariait maître Daniel, en revanche, l'esprit d'ordre ne le taquinait pas trop et, repoussé de toutes les fermes du comté de Montmorency, il s'en était venu solliciter un engagement à la maison Robit. Elle avait besoin de bras ; il était accepté, et sa première visite fut pour Cyprien, avec qui il avait eu plus d'un bon coup, lors des interminables flâneries de jadis, sur les bords de la Grande-Rivière de Sainte-Anne.

Cyprien n'aimait pas trop à revoir ceux qui avaient eu connaissance de sa vie de jeunesse ; aussi lui fit-il un accueil assez froid.

Gendron ne put s'empêcher de le remarquer.

—Comme tu as l'air tout chose aujourd'hui, maître Cyprien, est-ce que ça ne te ferait pas plaisir de me revoir ?

—Oui, oui, Daniel, ça me ferait plaisir en tout autre moment ; mais aujourd'hui c'est jour de pêche et, comme tu es novice, j'aimerais te dire qu'on ne prépare pas en une minute tout ce qu'il faut emporter pour aller au large.

—Tiens ! je serais curieux de t'accompagner pour voir ça ; tu me donneras ta première leçon.

—Je veux bien ; mais si tu veux suivre un bon conseil, tu ferais mieux de profiter de ton dernier jour de liberté, car on travaille dur par ici.

—Bah ! ça ne me fait plaisir d'aller jeter une ligne ; et puis, nous parlerons du bon temps.

—Pourquoi donc, mon cher ? Nous buvions sec et nous chantions fort alors ! est-ce que cela n'était pas le vrai plaisir, Cyprien ?

—Daniel, ce qui est mort est mort, laissons ça là.

—Comme tu voudras, monsieur ; mais tout de même, tu es devenu fierement ennuyé ! et toi qui riais de si bon cœur de notre cure, tu as rattrapé le temps perdu, et te voilà maintenant plus dévot que le pape.

Sans répondre, Cyprien se dirigea vers la grève, suivi de Jean et de Daniel ; là, ils poussèrent la berge à l'eau, et se mirent à ramer vers le large.

Le temps était légèrement couvert, un petit vent soufflait doucement, et tout promettait une bonne pêche. Daniel chantait une chanson de ramener, pendant que Cyprien et Jean fendaient silencieusement la lame ; cela dura ainsi jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés sur les fonds ; alors, ils se mirent courageusement à pêcher.

Pendant deux heures, ils y allèrent de tout cœur, et la berge s'emplit de morues, lorsque Daniel interrompit tout-à-coup son travail, en disant :

—Ne trouves-tu pas Cyprien que la brise renforcée ? Il serait plus prudent de rentrer, qu'en dis-tu ?

Cyprien sembla sortir d'une longue rêverie au regard, il fit le tour de l'horizon ; puis, d'une voix brève, il commanda à Jean :

—Lève la haussière !

Et se tournant vers Daniel :

—Déferle la voile ! je prends la barre ! déferle vite, nous n'avons pas de temps à perdre, Daniel !

Une minute après, la berge était couverte de morues, la vague et volait à tire-d'aile vers la pointe du banc de Pasbévac.

Cy était alors, vers les derniers jours de mai ; il fait encore froid à cette époque, surtout par une « rosse brise », et rien de surprenant si les mains s'engourdissaient facilement. Daniel ne le savait bien que trop ; car il se soufflait dans les doigts depuis quelques temps, lorsque tout-à-coup, en retirant une bouteille de rhum, il le tendit triomphalement à Cyprien :

—Prends un coup, mon homme, ça réchauffe, et ça n'est pas l'occasion qui manque par cette température-ci. Diabla ! qu'il a l'idée d'appeler cette baie, la baie des Chaleurs ?

—Garde pour toi, Daniel, je n'en prends pas, merci ! Veille toujours à l'écoute ! Et il secoua tristement sa pipe par-dessus bord de l'air d'un homme qui ne sent pas le cœur à l'aise.

Cependant la brise montait grand train. De minute en minute, le temps se changeait, les nuages gris étaient devenus noirs comme de l'encre, et pour cette nuit-là la mer ne trépassait rien de bon. Tout-à-coup la berge prit le flanc, et une vague plus « rosse » que les autres, arrivant en ce moment, couvrit Cyprien des pieds à la tête.

Roussi tint bon tout de même ; sa main n'avait pas lâché la barre ; ses habits ruisselaient, le froid augmen-

taut, et Daniel qui avait à demi esquivé ce coup de mer s'en consolait en reprenant un second coup.

—Là, vraiment, Cyprien, tu n'en prendrais pas ? Ça fait furieusement du bien pourtant, lorsqu'on est mouillé !

Cyprien eut un frisson ; il ne sentait plus la pression de ses doigts sur la barre ; l'onglée l'avait saisi, détachant une main du gouvernail, il le tendit enfin vers Daniel et but à longs traits.

Il avait menti à sa pauvre morte ! Qu'adviendrait-il d'eux depuis ? Nul ne le sait.

Le lendemain matin, on trouva à l'entrée du Banc une berge jetée au plein, la quille en l'air, et à ses côtés maître Daniel Gendron qui avait perdu connaissance.

Depuis ce sinistre, on aperçoit à la veillée du mauvais temps une flamme bleutée courir sur la baie.

—Suivant les rapports de ceux qui l'ont examinée, dit l'abbé Ferland, elle s'élevait parfois au sein de la mer, à mi-distance entre Caraque et Pasbévac. Tantôt petite comme un flambeau, tantôt grosse et étendue comme un vaste incendie, elle s'avance, elle recule, elle s'élevait. Quand le voyageur croit être arrivé au lieu où il la voyait, elle disparaît tout-à-coup, puis elle se montre de nouveau, lorsqu'il est éloigné. Les pêcheurs affirment que ces feux marviteux l'endroit où pèchent dans un gros temps une berge conduite par quelques hardis marins du nom de Roussi ; cette lumière, selon l'interprétation populaire, avertirait les passants de propager les pauvres navires.

Ceci est la pure vérité.

Aussi voyageurs et pêcheurs, lorsque vous verrez osciller un point lumineux au fond de la baie des Chaleurs, agenez-vous, et dites un « de Profundis » pour les deux défunts, car vous aurez vu le feu des Roussi.

LE FANTÔME DE LA ROCHE SEUL !

Il y a déjà huit mois que ma pauvre grand-mère est morte ; et si pendant tout ce temps là j'ai dû...

41. Honorable L. A. Olivier, ex-sénateur et aujourd'hui juge de la Cour Supérieure, a publié en 1845, sous le titre « Le débiteur fidèle », une nouvelle charmante dont le fond est brodé sur cette légende.

Une note de M. Olivier, publiée dans le « Répertoire National », dit : « Le fait sur lequel repose cette histoire m'a été rapporté comme véritable. L'est-il ? Jugera qui lira. »

Le lieu de la scène était l'île d'Orléans, près de Québec. Fraser le nom, au lieu de Dumont.

Il y a erreur de localité : la scène s'est passée à Beaumont, où M. Fraser vint s'établir après la conquête.

Si la pauvreté contrariait maître Daniel, en revanche, l'esprit d'ordre ne le taquinait pas trop et, repoussé de toutes les fermes du comté de Montmorency, il s'en était venu solliciter un engagement à la maison Robit. Elle avait besoin de bras ; il était accepté, et sa première visite fut pour Cyprien, avec qui il avait eu plus d'un bon coup, lors des interminables flâneries de jadis, sur les bords de la Grande-Rivière de Sainte-Anne.

Cyprien n'aimait pas trop à revoir ceux qui avaient eu connaissance de sa vie de jeunesse ; aussi lui fit-il un accueil assez froid.

Gendron ne put s'empêcher de le remarquer.

—Comme tu as l'air tout chose aujourd'hui, maître Cyprien, est-ce que ça ne te ferait pas plaisir de me revoir ?

—Oui, oui, Daniel, ça me ferait plaisir en tout autre moment ; mais aujourd'hui c'est jour de pêche et, comme tu es novice, j'aimerais te dire qu'on ne prépare pas en une minute tout ce qu'il faut emporter pour aller au large.

—Tiens ! je serais curieux de t'accompagner pour voir ça ; tu me donneras ta première leçon.

—Je veux bien ; mais si tu veux suivre un bon conseil, tu ferais mieux de profiter de ton dernier jour de liberté, car on travaille dur par ici.

—Bah ! ça ne me fait plaisir d'aller jeter une ligne ; et puis, nous parlerons du bon temps.

—Pourquoi donc, mon cher ? Nous buvions sec et nous chantions fort alors ! est-ce que cela n'était pas le vrai plaisir, Cyprien ?

—Daniel, ce qui est mort est mort, laissons ça là.

—Comme tu voudras, monsieur ; mais tout de même, tu es devenu fierement ennuyé ! et toi qui riais de si bon cœur de notre cure, tu as rattrapé le temps perdu, et te voilà maintenant plus dévot que le pape.

Sans répondre, Cyprien se dirigea vers la grève, suivi de Jean et de Daniel ; là, ils poussèrent la berge à l'eau, et se mirent à ramer vers le large.

Le temps était légèrement couvert, un petit vent soufflait doucement, et tout promettait une bonne pêche. Daniel chantait une chanson de ramener, pendant que Cyprien et Jean fendaient silencieusement la lame ; cela dura ainsi jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés sur les fonds ; alors, ils se mirent courageusement à pêcher.

Pendant deux heures, ils y allèrent de tout cœur, et la berge s'emplit de morues, lorsque Daniel interrompit tout-à-coup son travail, en disant :

—Ne trouves-tu pas Cyprien que la brise renforcée ? Il serait plus prudent de rentrer, qu'en dis-tu ?

Cyprien sembla sortir d'une longue rêverie au regard, il fit le tour de l'horizon ; puis, d'une voix brève, il commanda à Jean :

—Lève la haussière !

Et se tournant vers Daniel :

—Déferle la voile ! je prends la barre ! déferle vite, nous n'avons pas de temps à perdre, Daniel !

Une minute après, la berge était couverte de morues, la vague et volait à tire-d'aile vers la pointe du banc de Pasbévac.

Cy était alors, vers les derniers jours de mai ; il fait encore froid à cette époque, surtout par une « rosse brise », et rien de surprenant si les mains s'engourdissaient facilement. Daniel ne le savait bien que trop ; car il se soufflait dans les doigts depuis quelques temps, lorsque tout-à-coup, en retirant une bouteille de rhum, il le tendit triomphalement à Cyprien :

—Prends un coup, mon homme, ça réchauffe, et ça n'est pas l'occasion qui manque par cette température-ci. Diabla ! qu'il a l'idée d'appeler cette baie, la baie des Chaleurs ?

—Garde pour toi, Daniel, je n'en prends pas, merci ! Veille toujours à l'écoute ! Et il secoua tristement sa pipe par-dessus bord de l'air d'un homme qui ne sent pas le cœur à l'aise.

le cimetière creusait silencieusement avec amour.

Je la revois encore au fond de ma chambre, aimable, souriante et belle sous son diadème de cheveux blancs, me regarder de son œil gris et serein et, s'appuyant sur sa petite canne de frêne, gagner tout doucement, clopin-clopant, le grand fauteuil en cuir de Russie d'où elle savait causer avec tant d'esprit et d'indulgence sur les douces choses d'autrefois et sur les curieuses absurdités du temps présent.

Pauvre grand-mère ! dire que vous nous avez quittés depuis huit longs mois, et cela, malgré toute notre tendresse et tous nos petits soins ! Le canapé où vous êtes morte est encore là, triste et solitaire, en face de votre causeuse à peine tressée, et pourtant, rien qu'à regarder ces objets que vous aimiez tant et qui respirent encore votre vie, il me semble entendre votre voix claire et sympathique me raconter les légendes et les histoires de jadis.

Je suis seul, ici, ce soir, grand-mère ! Le vent dehors et la pluie tombent froide et serrée au cimetière. Allons ! revenez auprès de moi, tisonnez le feu qui s'éteint et assemblez-vous là, bien en face de moi. Personne ne vous dérangera, j'ai fermé ma porte à tous les bruits du dehors. Causez en deux tête-à-tête, et contez-moi une longue histoire bien horrible, telle que celle du Fantôme de la Roche.

Elle me faisait si peur dans les temps ! vous souvenez-vous, grand-mère ?

(A suivre)

Demandez le tabac coupé à fumer «TIGER» Naturel-Le plus doux de tous les tabacs. 5c le gros paquet.

Sirop du Dr Fred Demers pour les enfants

Ce sirop ne peut être trop recommandé pour le sommeil, la dentition, contre les coliques, la diarrhée et le rhume. En vente partout. Dépôt, 1387 rue St-Laurent, Montréal.

LE FANTÔME DE LA ROCHE SEUL !

Il y a déjà huit mois que ma pauvre grand-mère est morte ; et si pendant tout ce temps là j'ai dû...

41. Honorable L. A. Olivier, ex-sénateur et aujourd'hui juge de la Cour Supérieure, a publié en 1845, sous le titre « Le débiteur fidèle », une nouvelle charmante dont le fond est brodé sur cette légende.

Une note de M. Olivier, publiée dans le « Répertoire National », dit : « Le fait sur lequel repose cette histoire m'a été rapporté comme véritable. L'est-il ? Jugera qui lira. »

Le lieu de la scène était l'île d'Orléans, près de Québec. Fraser le nom, au lieu de Dumont.

Il y a erreur de localité : la scène s'est passée à Beaumont, où M. Fraser vint s'établir après la conquête.

Si la pauvreté contrariait maître Daniel, en revanche, l'esprit d'ordre ne le taquinait pas trop et, repoussé de toutes les fermes du comté de Montmorency, il s'en était venu solliciter un engagement à la maison Robit. Elle avait besoin de bras ; il était accepté, et sa première visite fut pour Cyprien, avec qui il avait eu plus d'un bon coup, lors des interminables flâneries de jadis, sur les bords de la Grande-Rivière de Sainte-Anne.

Cyprien n'aimait pas trop à revoir ceux qui avaient eu connaissance de sa vie de jeunesse ; aussi lui fit-il un accueil assez froid.

Gendron ne put s'empêcher de le remarquer.

—Comme tu as l'air tout chose aujourd'hui, maître Cyprien, est-ce que ça ne te ferait pas plaisir de me revoir ?

—Oui, oui, Daniel, ça me ferait plaisir en tout autre moment ; mais aujourd'hui c'est jour de pêche et, comme tu es novice, j'aimerais te dire qu'on ne prépare pas en une minute tout ce qu'il faut emporter pour aller au large.

—Tiens ! je serais curieux de t'accompagner pour voir ça ; tu me donneras ta première leçon.

—Je veux bien ; mais si tu veux suivre un bon conseil, tu ferais mieux de profiter de ton dernier jour de liberté, car on travaille dur par ici.

—Bah ! ça ne me fait plaisir d'aller jeter une ligne ; et puis, nous parlerons du bon temps.

—Pourquoi donc, mon cher ? Nous buvions sec et nous chantions fort alors ! est-ce que cela n'était pas le vrai plaisir, Cyprien ?

—Daniel, ce qui est mort est mort, laissons ça là.

—Comme tu voudras, monsieur ; mais tout de même, tu es devenu fierement ennuyé ! et toi qui riais de si bon cœur de notre cure, tu as rattrapé le temps perdu, et te voilà maintenant plus dévot que le pape.

Sans répondre, Cyprien se dirigea vers la grève, suivi de Jean et de Daniel ; là, ils poussèrent la berge à l'eau, et se mirent à ramer vers le large.

Le temps était légèrement couvert, un petit vent soufflait doucement, et tout promettait une bonne pêche. Daniel chantait une chanson de ramener, pendant que Cyprien et Jean fendaient silencieusement la lame ; cela dura ainsi jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés sur les fonds ; alors, ils se mirent courageusement à pêcher.

Pendant deux heures, ils y allèrent de tout cœur, et la berge s'emplit de morues, lorsque Daniel interrompit tout-à-coup son travail, en disant :

—Ne trouves-tu pas Cyprien que la brise renforcée ? Il serait plus prudent de rentrer, qu'en dis-tu ?

Cyprien sembla sortir d'une longue rêverie au regard, il fit le tour de l'horizon ; puis, d'une voix brève, il commanda à Jean :

—Lève la haussière !

Et se tournant vers Daniel :

—Déferle la voile ! je prends la barre ! déferle vite, nous n'avons pas de temps à perdre, Daniel !

Une minute après, la berge était couverte de morues, la vague et volait à tire-d'aile vers la pointe du banc de Pasbévac.

Cy était alors, vers les derniers jours de mai ; il fait encore froid à cette époque, surtout par une « rosse brise », et rien de surprenant si les mains s'engourdissaient facilement. Daniel ne le savait bien que trop ; car il se soufflait dans les doigts depuis quelques temps, lorsque tout-à-coup, en retirant une bouteille de rhum, il le tendit triomphalement à Cyprien :

**CERTIFICAT DONNÉ PAR UN DES PRIN.
CIPAUX MÉDECINS DE MONTRÉAL**

Le Vin Saint-Sever, de M.
Antoine Falcon, propriétaire au
Puy-en-Velay (France) est
reconnu par les médecins français
comme un vin tonique et digestif
de première qualité.
Il a d'excellentes vertus apé-
ritives, et je puis ajouter que c'est
un fortifiant de premier ordre.

Montréal 9 mai 1906

D. Deschamps,

des Hospitales de Paris

J. G. Rachel, Montréal.

P. E. ST-CHARLES, S. C. B. - Seuls Dépositaires pour le Canada
80, 41, 43 rue St-Gabriel, Montréal.

François de Bienville

Scènes de la Vie Canadienne au XVII^e Siècle
PAR JOSEPH MARMETTE.

Pensez-vous quelquefois à ces temps glorieux
Où seuls, abandonnés par la France leur mère,
Nos aïeux défendaient son nom victorieux,
Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère ?
Regrettez-vous encore ces jours de Carillon,
Où, sur le drapeau blanc attachant laque histoire ?
Nos pères se couvraient d'un immortel victoire,
Et traquaient de leur glaive une héroïque renom.

O. CREMAZIE.

Or, Boisdon se trouvait "couvrir",
comme disent messieurs les militai-
res, le numéro treize du rang de
front, qui n'était autre que le cuis-
nier du château, Olivier Saucier. La
guelle du mousquet de l'auvergiste
(ce dernier se tenait trop en arrière
de son rang) touchait presque la
partie charnue terminant l'échine du
pauvre Saucier. Aussi ce dernier re-
çut-il dans cette partie proéminente
de son humanité, toute la charge,
houre et poudre du mousquet de
Boisdon.

—Ah ! Jésus ! mon Seigneur ! je
suis mort ! crie le cuisinier, qui s'af-
faisse à terre comme une masse inerte,
le poids de son gros ventre le fai-
sant tomber la face en avant.

On accourt, on s'empresse autour
du blessé, qui croit rendre l'âme par
la plaie saignante.

—Vite ! de l'eau ! de l'eau ! voilà
que Saucier prend feu ! s'écrie un
milicien.

En effet le coup avait atteint
le chef de si près, que la partie de
ses chairs qui recouvrait l'endroit at-
teint avait pris feu et brûlait en
grillant les chairs grasses qu'elles
avaient pour mission de voiler pudic-
quement.

—Au secours ! au secours ! miséri-
corde ! hurle Saucier.

Un soldat de ligne qui s'était ap-
proché, fend les rangs des miliciens
et frappe de toutes ses forces du plat
de la main sur la partie enflammée.

—Ah ! ah ! ah ! fait Saucier en
poussant de pitoyables gémissements
à chacun des coups vigoureux que le
malin soldat lui donne à dessein.

—Allons ! mon vieux, laissez-vous
faire, dit le militaire ; sans quoi vous
allez être incendié.

—Oh ! je vais mourir !... Je me
meurs, crie le cuisinier d'une voix
plaintive.

—Non, non, père, vous n'en mourrez
point, repart le soldat, qui vient en-
fin d'arrêter l'action dévorante du
feu. Vous en serez quitte pour le
point vous assaillir sur la dure pen-
dant trois semaines. Ne craignez
rien, mon brave, le cœur est loin !

Pendant ce temps, Boisdon ahuri
regarde tantôt son mousquet, qu'il a
laissé tomber à terre dans le premier
moment de la surprise, et tantôt son
ami qu'il vient de blesser si gauche-
ment.

On fait un brancard sur lequel Sau-
cier gémissant est transporté au
château.

—Est-ce parce que je te dois dix
écus, scélérat, que tu as voulu m'ar-
rasser ! dit à Boisdon Saucier
qu'on emmène.

—Chacun à son poste, commande le
capitaine instructeur. Serrez vos
rangs ! Et vous, numéro treize de
serre-file, vous n'êtes qu'une bête !
Vous feriez mieux d'aller retrouver
vos cruches, broc à vin !

Et voilà comment Boisdon fit ses
premières armes.

CHAPITRE IX
CANONNADE ET BATAILLE

Le plan de l'amiral anglais était
de faire débarquer sur le rivage de
Beauport quinze cents hommes qui
devaient ensuite traverser la rivière
Saint-Charles sur les chaloupes, et
puis marcher contre la ville. Pendant
ce temps, quelques vaisseaux s'avan-

çaient vers la place et feraient mi-
ne de la tourner pour simuler un dé-
barquement à Sillery. Alors, les
quinze cents hommes du major Whal-
ley, commandant des troupes anglai-
ses, s'élancèrent sur la ville, du
côté de la rivière ; une fois sur la
hauteur, ils mettraient le feu à une
maison, signal qu'on reconnaissait de
la flotte en débarquant à la basse
ville deux cents hommes qui s'ouvri-
raient un passage du port à la ville
haute. Les assiégés, ainsi pris entre
deux feux, ne sauraient où porter
leurs coups, tandis que les deux dé-
tachements anglais se rejoindraient
dans la place et cerneraient les habi-
tants.

Mais la précipitation et l'incon-
séquence de l'amiral, ainsi que la vi-
goureuse résistance que rencontra
Whalley, mirent ces projets à néant.

M. de Frontenac n'avait pas le
dessin d'empêcher l'ennemi de prendre
position sur terre. Il n'était dé-
cidé qu'à inquiéter, par quelque es-
camouche, le débarquement des trou-
pes anglaises pour les engager à se
transporter de ce côté-ci de la rivie-
re Saint-Charles, où il aurait donné
contre elles avec ses forces, alors que
la marée haute eût enlevé toute
chance de fuite aux ennemis. De la
sorte, ceux qui auraient échappé aux
balles françaises n'auraient guère pu
se préserver d'un bain forcé non
moins dangereux.

Aussi le gouverneur n'envoya-t-il à
leur rencontre, lorsqu'il prit pied à
la Canardière, le 18 octobre, que
trois cents hommes choisis parmi les
troupes de Montréal et commandés
par M. de Longueuil.

Du côté de Beauport, M. Juchereau
de Saint-Denis, le seigneur du lieu,
devait inquiéter les Anglais avec les
soixante miliciens, ses censitaires,
que, malgré son grand âge, il diri-
geait en personne.

Nous verrons bientôt comment le
major Whalley fut reçu avec ses
quinze cents hommes par les trois
cents soixante Canadiens. Suivons
pour le moment cinq gros vaisseaux
anglais, qui, l'amiral en tête, s'avan-
çaient formidables vers la ville.

Il pouvait être deux heures de l'ap-
rès-midi lorsqu'ils jetèrent l'ancre
pour s'embarquer devant Québec.

Suivirent quelques minutes, em-
ployées à charger les voiles. Et, sou-
dain, d'innombrables éclairs jaillirent
des sabords, comme autant de
longs serpents de feu.

Au même instant, nos remparts et
nos quais se couvrirent à leur tour
de flamme et de fumée, tandis que
de formidables détonations s'entre-cho-
quaient dans l'air qu'elles faisaient
vibrer d'un fracas terrible.

Alors une scène splendide anima la
ville et la vallée de la rivière Saint-
Charles.

C'était par une de ces belles jour-
nées d'automne où la saison d'été
et de la pluie semble suspendre ses
rigueurs comme pour nous faire sou-
venir de l'été qui n'est plus, et nous
permettre d'oublier un moment les
jours froids et sombres trop prompts
à paraître.

Le ciel était pur et bleu, à l'excepti-
on d'une teinte purpurine et vineuse
qui frangeait l'horizon sur la cime
des monts lointains.

Les arbres qui ombrageaient encore
à cette époque la vallée de la rivière
Saint-Charles, exhibaient mille nuan-

ces variées jusqu'aux montagnes, que
l'éloignement teignait d'un bleu pâ-
le.

Partout, dans la vallée comme sur
les monts, les feuilles des arbres,
dont la sève était figée, se dessé-
chaient sous les étreintes du froid et
sous l'action des pluies d'automne.

Sur certains arbres du vallon, elles
se paraient d'un rouge feu tranchant
sur les tons plus pâles qui en do-
raient d'autres. Sur le plus grand
nombre, elles n'avaient qu'une teinte
jaune clair. Enfin, on voyait encore,
ça et là, quelques rameaux conserver
un reste de verdure.

Mais pour contraster avec ce riche
deuil de la nature, ce n'était partout
que bruit et mouvement.

Dans les intervalles de chaque dé-
charge d'artillerie, on entendait au
loin crépiter la fusillade ; car tandis
que les vaisseaux de Phipps jetaient
l'ancre devant la ville, les troupes
commandées par Whalley et portées
sur une multitude de bateaux et de
chaloupes, forçaient de rames vers
la terre, où elles paraissaient être
chaudement reçues. Ce bruit distant
de mousqueterie se confondait avec
les détonations plus bruyantes du
canon, roulant de roche en roche, de
vallon en vallon, pour aller se perdre
enfin dans les lointains Laurentides
comme le grondement d'un tonnerre
décroissant.

Enfin, on entendait de temps à au-
tre, au-dessus de la ville, le siffle-
ment des boulets anglais, qui se
frayaient dans l'air un bruyant pas-
sage.

Si le feu de la flotte était bien
hurri, celui de nos cinq batteries ne
l'était pas moins, ce qui étonnait
beaucoup les Anglais. Car ayant cap-
turé, près de l'île d'Anticosti, mada-
me Lalonde et mademoiselle Joliette,
les ennemis leur avaient demandé si
Québec était bien défendu. Ces dames
avaient dit que non, ajoutant même
que le peu de canons qu'il y avait
dans la place étaient démontés et à
moitié engloutis dans la terre et le sa-
ble. Mais quand nos boulets de dix-
huit et de vingt-quatre se mirent à
hacher les cordages, à casser la mâture,
à fracasser les bords, à trouer la coque
des vaisseaux et à dépecer les équipages,
les assiégés, les assistants durent modérer la joie prématurée
que la réponse de leurs prisonnières
leur avait causée. Et faisant venir
les dames, ils leur montrèrent quel-
ques-uns de nos projectiles, en di-
sant : Sont-ce là les boulets de ces
canons que vous disiez enterrés dans
le sable ?

Mais si l'on voit notre artillerie
faire du dégât sur la flotte ennemie,
il n'en faut pas conclure que les ef-
fets de la sienne soient aussi domma-
geables à la place assiégée. Bien au
contraire, jamais ville bombardée ne
souffrit moins du boulet. A peine y
eut-il quelques hommes de blessés,
dont un seul mourut. Ce dernier était
un écuyer ; il fut atteint par un bou-
let qui le frappa après avoir ricoché
sur le clocher de la cathédrale.

La Hontan rapporte que pendant
tout le bombardement, qui dura la
plus grande partie de l'après-midi du
18 octobre pour recommencer le ma-
tin et finir le soir du 19, c'est à
peine si les projectiles ennemis firent
pour cinq à six pistoles de dommage
aux maisons.

Et pourtant, il devait pleuvoir des
boulets par toute la ville, puisque la
sœur Juchereau de Saint-Ignace ra-
conte, dans "l'Histoire de l'Hôtel-Dieu",
qu'il en tomba tellement sur le
terrain des révérendes mères, que
celles-ci "en firent tenir jusqu'à
vingt-six en un jour à ceux qui a-
vaient soin des batteries, pour les
renvoyer aux Anglais."

Aux Ursulines, un boulet rompit la
fenêtre et le volet d'un dortoir et
vint, sans respect pour cet inviolable
asile, tomber au pied du lit d'une
jeune pensionnaire. Un autre projec-
tile, non moins impudent, souleva puis
emporta gaillardement le coin du ta-
blier de l'une des sœurs. "Quantité
d'autres boulets," dit la narratrice
des annales de la communauté, "sont
tombés dans nos cours, jardins et
"parcs ; mais, par la grâce et pro-
tection de Dieu, personne n'en a été
"blessé ; nous en avons été quittes
"pour la peur."

Le fait suivant, rapporté dans
l'"Histoire de l'Hôtel-Dieu", explique,
jusqu'à un certain point, l'innocuité
singulière des artilleurs anglais.

Il paraît que ces derniers, ayant aperçu
le tableau de la Sainte-Famille sus-
pendu au clocher de la cathédrale, in-
terrogèrent encore leurs prisonnières
à cet égard. Celles-ci leur répondi-
rent que ce n'était sans doute qu'un
pieux talisman que les fervents ca-
tholiques de la ville avaient placé là
pour la protection de leurs demeures.

Les susceptibilités religieuses des
marins et des soldats protestants qui
montaient la flotte anglaise, s'irri-
tèrent de ce que nos frères dissidents
ont toujours appelé une grossière su-
perstition. Et le tableau servit de
but à leurs projectiles. Mais en vain
ces nouveaux iconoclastes pointèrent
leurs pièces avec le plus grand soin
et tirèrent un grand nombre de coups
sur le cadre, aucun projectile n'attei-
gnit son but. Cela fit que tous leurs
boulets qui prirent cette direction é-
levée passèrent par-dessus la ville, et
allèrent s'enfoncer inoffensifs dans le
terrain alors inoccupé de nos fau-
bourgs.

Tandis que les ennemis perdent leur
temps et leurs munitions de la sorte,
nos artilleurs canadiens, loin de
tirer comme eux leur poudre aux mo-
deaux, pointent en plein bois sur les
flancs rebondis des vaisseaux an-
glais.

Les deux batteries servies par MM.
de Maricourt et de Sainte-Hélène font
surtout des merveilles.

—Allons ! courage, enfants, dit le
capitaine de Maricourt à ses hommes
pour les animer. Chargez vite, mais

sans précipitation.

—Ayez pas peur, mon capitaine,
lui répond un vieux marin, nous al-
lons lui pratiquer une si grande gueu-
le à ce gredin de vaisseau amiral,
qu'il ira bientôt boire à la grande
tasse.

Maricourt de rire, et se tournant
vers son frère :
—Bien tiré, Bienville ! dit-il à ce
dernier, qui était chargé, avec Louis
d'Orsy, du commandement des deux
autres canons de la batterie.

Puis revenant à ses propres pièces :
—Chargez !... Pointez !... Feu !
crie-t-il.

Sans relâche l'airain hurle, bondit
et tonne en vomissant soufre et ni-
traille.

Cet ouragan de fer et de flamme
dura sans discontinuer jusqu'au soir,
mais quand l'obscurité ne permit plus
de bien pointer les pièces, on cessa
le feu des deux côtés.

Il n'y a pas à douter que, s'il eût
été donné à Maricourt d'arrêter la
marche du soleil à l'instar de Josué,
il se fût trouvé le plus heureux des
hommes. Mais l'amiral Phipps en eût
été bien marri ; car ses vaisseaux
faisaient eau de partout, troués
qu'ils étaient en maints endroits
dans leurs œuvres vives.

Il pouvait être huit heures, lorsque
le dernier écho de la dernière détona-
tion s'éteignit au loin dans l'ombre
crépuleuse qui déjà couvrait la
plaine et les montagnes.

Bientôt vint la nuit silencieuse et
sérène. Groupés alors autour des
pièces, les artilleurs français voulu-
rent compter leurs pertes ; mais pas
un soldat ne manquait à l'appel.

En attendant qu'on les vint rele-
ver du service, les officiers et les sol-
dats causaient entre eux.

Assis à terre, auprès des canons,
les artilleurs de Maricourt, le brûle-
goutte aux lèvres, fumaient en échan-
geant des quolibets sur la maladres-
se montrée par les Anglais.

Mais ils ne parlaient qu'à voix basse,
vu que les vaisseaux ennemis ne sont
pas loin de terre et que le canon
rapprochait singulièrement les distan-
ces. Bien que la nuit soit froide, on
se leurre point permis d'allumer de
feu, de peur que l'ennemi ne s'en ser-
vise comme d'un point de mire. Aussi
sont-ils tous plongés dans une obscu-
rité tempérée seulement par la mi-
nime des étoiles, et ne présentent-ils
tous au regard que des groupes indé-
cis et se mouvant dans l'ombre. Par-
fois cependant, le feu de quelque four-
neau de pipe, venant à percer la ce-
dre du tabac embrasé, jette une lu-
mière fugitive sur la mâle figure de
l'un des fumeurs.

MM. de Maricourt, de Bienville et
d'Orsy, appuyés tous trois sur un af-
fût de canon, devisent à voix basse.

—Il y a maintenant une couple
d'heures que la mousqueterie a cessé
là-bas, dit Maricourt.

—Oui, répond d'Orsy ; mais le si-
lence régnant partout depuis, il est
difficile de conjecturer si l'ennemi a
pris position sur terre ou s'il a été
forcé de se rembarquer.

—Regardez donc, interromp Bienville
dont les yeux sont fixés depuis
quelques moments dans la direction
de la rivière Saint-Charles. Ne sont-
ce pas des feux de bivouac qu'on alu-
me là-bas, sur les hauteurs de la
Canardière, et à mi-chemin entre
Beauport et la ville ?

—Eh ! vive Dieu ! tu as raison,
Bienville, répond d'Orsy.

En effet, plusieurs feux rapprochés
les uns des autres, semblaient jaillir
successivement des hauteurs de la
Canardière, et de dix qu'ils étaient
tout d'abord, il y en eut bientôt
vingt, cinquante, puis enfin cent et
plus.

—Alors, les Anglais sont campés
là, reprend Bienville ; car les milices
de Beauport ont dû regagner leur
village ou retrahir vers la ville avec
les hommes de M. de Longueuil.

D'ailleurs, ceux-ci seraient-ils réunis,
ce grand nombre de feux leur serait
inutile. Mais je m'étonne de ce que
mon frère et ses hommes ne soient
pas encore de retour.

En ce moment, un roulement de
tambours, d'abord éloigné, mais se
rapprochant de plus en plus, frappe
l'oreille des officiers.

—Ce bruit vient, je crois, du Pa-
lais, dit le capitaine. Alors, ce sont
nos gens qui reviennent du combat ;
et nous aurons bientôt des nouvelles
par Bras-de-Fer.

Le roulement des tambours se rap-
prochant de plus en plus, on put dis-
tinguer bientôt un air seméant joué
par quelques fifres qui les accompa-
gnaient en jetant leurs rires aigus
au vent du soir.

Dix minutes plus tard, un canonier
qui M. de Maricourt avait placé
en sentinelle à quelques pas des pi-
èces, entendant quelqu'un s'engager
sur le quai, arma le mousquet qu'il
portait et dont la mèche brûlait len-
tement entre les dents du serpent.

Il épaula son arme et cria :
—Qui vive !
—France et Bras-de-Fer.

La réponse de l'arrivant excita
l'hilarité générale ; mais, comme son
nom n'avait aucun rapport avec le
mot d'ordre, le capitaine dut aller
au-devant du nouveau venu pour le
reconnaître d'une manière plus offi-
cielle.

—Qui va là ? demanda-t-il à l'arri-
vant, que le mousquet de la sentinelle
tenait toujours à distance respectueuse.

—C'est moi, Pierre Bras-de-Fer,
mon capitaine, répondit l'autre.

—Avance à l'ordre, Pierre Bras-de-
Fer, reprit Maricourt.

Le factionnaire releva son mous-
quet, et une espèce de géant se rap-
procha du capitaine en deux enjam-
bées.

—D'où viens-tu donc à pareille
heure ? lui demanda l'officier.

—Du feu, mon capitaine. J'ai à
peine eu le temps d'arrêter une minu-

te chez Boisdon, pour me glisser une
petite larme dans le gosier, que j'a-
vais aussi sec que de l'amadou d'un
an. C'est que, voyez-vous, mon capi-
taine, on en a mangé de la poussière
aujourd'hui, sans compter le reste.
Je vous assure qu'on s'est joliment
escrimé là-bas ; joint à cela que...

—C'est bon ! c'est bon ! bavard,
interrompt M. de Maricourt. Mais il
n'est rien arrivé de fâcheux à mon
frère M. de Longueuil ?
—Non, Dieu merci. Mais ce pauvre
M. de Clermont !...
—Comment ! qu'entends-tu dire ?
s'écrièrent à la fois tous ceux qui
étaient présents.

—Atteints d'une balle et mort à
mon côté !
—Mort ! répétèrent les assistants
sur tous les tons d'une émotion dou-
loureuse.

Tandis que cette nouvelle attriste
tous les auditeurs, donnons quelques
détails sur Bras-de-Fer, et les motifs
qui lui ont fait quitter sa compagnie
durant la journée.

Pierre Martel, surnommé Bras-de-
Fer, avait trente-cinq ans, six pieds
de haut, un physique assez agréable,
avec une langue des mieux pendues.

Sa figure sympathique et placide an-
nonçait plutôt la bonté que toute au-
tre chose. Aussi les malins disaient-
ils, mais bien bas, que Pierre était
plus fort des bras que de la tête, et
qui n'empêchait pourtant pas qu'il
eût, lors d'une rencontre avec les
Iroquois, reçu en plein crâne un coup
violent de tomahawk, lequel avait
rebondi et glissé sur l'os, ne laissant
d'autre marque de son passage qu'une
grande balafre qui descendait, en dé-
crivant les chairs, jusqu'à l'œil gau-
che. Voilà probablement ce qu'aurait
répondu Pierre à celui qui aurait osé
lui laisser entrevoir la différence qui
pouvait exister entre la face de sa
tête et celle de son bras.

Car notre homme ne se faisait pas
aisément. La colère était si profon-
dément enfoncée dans ce robuste
corps, qu'il fallait de temps, voire
même de la patience, pour l'en faire
sortir. Mais une fois irrité, il était
terrible. On ne se souvenait de l'a-
voir vu fâché qu'en deux occasions
seulement, et voici ce qui s'en suivit.

Il labourait un jour certain champ
pierreux et accidenté, avec des
bœufs dont l'un traînait la charrue
pour la première fois. Ce dernier,
dont la jeunesse et l'ardeur s'alli-
aient mal avec la marche lente et
grave de son vieux compagnon, était
toujours hors de la voie, marchant
lorsqu'il fallait arrêter ou s'arrêtant
quand il aurait dû avancer. Pendant
tout le jour, Pierre l'avait plus ou
moins contenu au moyen de l'aiguil-
lon, sans qu'aucun mouvement de co-
lère démentit sa patience. Mais l'ani-
mal récalcitraient ayant, sur le soir,
cassé tout à coup le joug qui le rete-
nait à la charrue, Pierre finit par
s'impatience, et, de sa main gauche,
le saisissant par une corne, il lui as-
sena de la droite le plus formidable
coup de poing qui ait jamais broyé
le front d'un taureau. L'animal tom-
ba mourant aux pieds du jeune hom-
me, étonné seulement d'avoir mis un
tel emportement dans sa correction.

C'est alors qu'on lui donna le sur-
nom de Bras-de-Fer.

Six ans après, lors d'une course à
travers les forêts, Pierre, devenu
coursier des bois, fut fait prisonnier
avec son jeune frère, par dix Iroquois
qui rôdaient dans les environs du lac
Saint-Pierre, près duquel ils chas-
saient tous deux. Sur le soir, les sau-
vages lièrent leurs captifs à des po-
teaux de chêne solidement plantés en
terre ; et, jugeant que Pierre, le plus
robuste des deux, souffrirait plus
longtemps la torture, ils le garde-
rent comme pour le dessert. Commen-
çant par son frère, l'un des sau-
vages s'avança vers ce dernier avec
une hache rougie au feu et la lui ap-
pliqua tranquillement sur la poitrine
mise à nue.

(A suivre.)

Montmagny, 22 Oct. 1905

MM. BOIVIN, WILSON & CIE.,

Montreal.

Messieurs :

Le VIN ST. MICHEL

est supérieur à tous les autres vins toniques. Il est
incomparable pour relever les forces abattues par la
maladie ou la fatigue. Par l'usage de ce vin, mon
appétit est revenu et ma digestion se fait maintenant
facilement. Le VIN ST. MICHEL tient le sang riche et
pur.

Votre tout dévoué,

JEAN THIBAUT,

Montmagny, P.Q.


HOTEL BLMORAL
HILAIRE CARTIER, Prop.

La Société sous
le nom de Cartier
& Benoît, étant
dissoute de con-
sentement mutuel,
seul M. Car-
tier continuera à
exploiter cet hôte-
tel sur un ton à
rivaliser avec les
grandes villes.



COIN DES RUES CHAMPLAIN ET ST-JACQUES,
ST-JEAN, P.Q.

D. GODIN,

COMMERÇANT DE
CHARBON, BOIS,
FOIN, GRAINS, FLEUR PROVISIONS
149 rue Richelieu.



TELEPHONE BEL 236

Aussi de la broche en rouleau toute pré-
parée pour pressage du foin

PIERRE TRAHAN

— ENTREPRENEUR —

CHARPENTERIE, MENUISERIE, CONSTRUCTION DE MAISON, Etc.

SPECIALITÉ : TRANSPORT DE BATISSES.

62 Rue St-Jean, ST-JEAN, P.Q.

EPICERIE GENERALE
EGIL LORD
PROPRIETAIRE
79 RUE RICHELIEU
SAINT-JEAN, P.Q.

On trouvera chez lui un assortiment complet d'épicerie ainsi que
Fruits, Légumes, Thé, Café Moka et Java.

AUSSI :

ETAL DE BOUCHER,
MODERNEMENT CONSTRUIT

Pour la conservation des viandes de toutes sortes, etc
Qu'on aille voir son étal qui est une véritable merveille sous tous rapports

Celebre Systeme de Coupe "MADISON" avec Diplôme
SATISFACTION GARANTIE. PRIX MODERES

Commerce.

Le département du Commerce, à Ottawa, a été avisé que l'ordonnance décrétant l'analyse des conserves alimentaires, et leur destruction si elles sont trouvées défectueuses, a été votée, le 23 juillet, par le Conseil législatif de Trinidad et Tobago.

L'expédition de bœufs canadiens qui s'est faite à Milan en Italie, durant les dernières semaines, est considérable. Ces animaux, quoique destinés à la consommation italienne, passaient par le Havre. Le gouvernement italien a fait examiner ce bétail par des experts qui l'ont déclaré en parfaite condition.

L'Allemagne est menacée d'une disette de viande. Le prix du lard a monté de 17 1/2 à 24 la livre. Plusieurs journaux accusent ouvertement les bouchers de conspirer pour faire monter les prix.

Les rapports du commerce canadien pour juillet accusent une augmentation sur le mois correspondant de 1905. Les importations se sont élevées à \$23,652,122, soit une augmentation de \$5,172,357, et les exportations à \$16,549,515, soit une augmentation de \$3,509,000. L'augmentation des exportations a été constatée dans les chefs suivants : animaux et leurs produits, \$1,555,420; produits agricoles, \$805,181; produits manufacturés, \$447,996.

BEURRE ET FROMAGE

Mercredi, sur le marché de Montréal, le fromage témoignait beaucoup de fermeté, à la cote de 12 3/4 et 12 7/8 pour les qualités de l'Ontario et à celle de 12 1/4 et 12 1/2 pour les marques de notre province.

Le beurre, de son côté, manifestait beaucoup d'entrain et commandait fermement 22 1/2 à 23 c pour les qualités choisies, tandis que les grades inférieurs variaient de 22 1/4 à 22 1/2 avant de changer de propriétaires.

Aux ventes publiques de samedi, à Montréal, le fromage a atteint le plus haut prix de la saison : 12 9/16 l'an dernier, à la date ci-haut, il ne dépassait pas 11 3/8 à 11 5/8.

Dans la métropole, les qualités de l'Ontario réclamaient 12 1/2 à 12 5/8, et celles de notre province, 12 à 12 1/8.

Le même jour, le beurre se vendait bien, depuis 22 3/8 à 22 1/2, au lieu de 22 1/8 à 22 1/4, il y a un an, à pareille date.

Prix obtenus, samedi, aux ventes du fromage, dans l'Ontario : Brockville : 12 3/8 à 12 1/2, Belleville : 12 1/2 à 12 9/16, Vankeek Hill : 12 7/16, London : 12 1/4, Russell : 12 1/4, Winchester : 12 7/16.

A Cowansville, Qué., samedi, le beurre trouvait preneurs à 22 3/8 et 22 1/2, pendant que le fromage obtenait 12 5/16 et 12 3/8.

Sur le marché de Londres, le fromage canadien, à la date du 18 de ce mois, était en demande active, à la cote de 5/6 à 6/8 les 100 livres, et le beurre à 10/6 et 11/0, avec marché bien fréquenté.

A Bristol, le fromage du Canada faisait ferme contenance, depuis 5/6 à 6/8.

Sur le marché de Liverpool, on cote le fromage canadien : 5/8 6d pour le blanc, et 5/9 6d pour le coloré.

Les marchands de gros de provisions exigent encore des marchands détaillants de provisions et d'épicerie, les prix que nous annonçons la semaine précédente, pour le beurre et fromage.

AUTRES PRODUITS DE LA FERME

Les patates nouvelles sont maintenant marquées \$1 le baril, avec tendance à une augmentation de leurs prix. Quant aux patates de la récolte précédente, les acheteurs en gros refusent encore d'en indiquer la valeur.

La volaille n'a pas varié ses prix, mais sa demande reste bonne.

Les fèves blanches gardent leur prix de la dernière huitaine.

En fait de sucre et de sirop d'érable, la demande ne consiste que pour alimenter une faible partie des consommateurs. Prix sans variante.

Le miel en rayon et coulé se vend aux prix de la semaine précédente avec demande de peu d'importance.

Mardi et mercredi de cette semaine, les réceptions d'œufs, sur le marché de Montréal, s'élevaient à 1,179 caisses réclamant 20c à 20 1/2 c pour les qualités choisies ; 17c à 17 1/2 c pour les mirés No 1, et 15c pour les marques de moindre mérite.

Aux détaillants, les prix de la dernière huitaine demeurent sans changements.

GRAINS ET FARINES

Certaines qualités de farines ont diminué leurs prix.

Les issues de blé sont fermes. Leur demande se maintient bonne avec approvisionnement de peu de valeur.

La farine de blé d'Inde de qualité ordinaire vaut aujourd'hui, \$1.75 le sac.

L'avoine fait du progrès. Une augmentation de ses prix serait prochaine, à en croire les dernières nouvelles.

L'orge à moudre, le sarrasin et les pois restent à prix nominaux avec chiffre de ventes sans importance.

POUR LES CULTIVATEURS

LES PORCS.

Le ministère de l'Agriculture d'Ontario vient de publier un bulletin sur l'élevage des porcs. La race Yorkshire est la plus populaire ; la race Berkshire vient ensuite. La production augmente légèrement. On craint une surproduction qui rendrait cet élevage non profitable. Le nombre de truies d'élevage augmente. Partout la demande excède l'offre. On estime l'alimentation, en moyenne, à \$1.51 par cent livres en été et à \$1.38 en hiver. Quelques racines affinent qu'avec des racines fourragères et des porcherie chaude, le coût de l'alimentation n'est pas plus élevé en hiver qu'en été.

EN ANGLETERRE.

En Angleterre les herbes sont toujours coupées jeunes. Lorsqu'elles montent en graine, les éléments nutritifs de toute la plante se concentrent dans la graine. On dit quelquefois que les herbes en mûrissant épuisent le sol, il est plus exact de dire que tout retard apporté au fauchage ou à la coupe des herbes, en affaiblissant leur constitution. Même dans les prairies, pour la même raison, on ne devrait pas permettre aux herbes de monter en graine. Lorsque l'herbe est broutée court, elle croît avec plus de vigueur au pied.

POMME DE TERRE.

On a commencé à cultiver en France une nouvelle variété de pomme de terre importée de l'Uruguay. Son nom est "Solano" commersonii violet. Son goût est excellent ; elle est très nutritive et ne le cède en rien à la meilleure pomme de terre de table connue en France. Elle est résistante à la maladie et au froid. Elle réussit surtout dans les sols humides où aucune autre sorte de pomme de terre ne pousserait. Le prix de cette pomme de terre est maintenant de quarante-huit sous la livre.

RACES PURES.

Il n'y a aucun doute que l'élevage des races pures est plus rémunérateur que celui de la poule commune, dont les produits ne peuvent jamais se vendre qu'au cours du jour. Il en est tout autrement des sujets de race pure qui se vendent toujours à des prix supérieurs, non seulement pour la reproduction, mais même pour la chair. Personne ne peut contester cela.

Tout fermier qui ne veut pas faire une certaine dépense pour se monter un petit troupeau de poules, peut s'acheter, de temps à autre, un bon coq de race pure. En quelques années, avec très peu de dépenses, il peut créer une bonne basse-cour, s'il a le soin de bien observer les règles les plus élémentaires de la sélection.

Chaque poule qui achète de bons résultats. Il peut aussi acheter des œufs à couver chez un éleveur de renom. Six mois plus tard, il aura un bon troupeau de poulets qui remplaceront avantageusement, à l'automne, les vieilles poules communes.

On ne peut donc invoquer que, pour se monter une bonne basse-cour, il faut tant de dépenses. Non, il faut, ce sont moins de dépenses, moins de "C'est trop difficile", "trop coûteux", et plus de courage et de bonne volonté.

Quand un jeune aviculteur ou cultivateur désire de suite se faire une bonne réputation, en aviculture, c'est aux meilleurs sujets de race pure qu'il devra s'adresser. On trouvera-t-il des oiseaux ? On a vu de grandes expositions avicoles ; 20 dans les cours des éleveurs spécialistes.

Quelques-uns de ces producteurs de chair peuvent paraître chers à acquiescer ; la devise doit être : "Le meilleur n'est pas trop bon, c'est le moins cher". Avec l'argent dépensé judicieusement pour l'achat de sujets d'élite, de soins intelligents, de la persévérance, le succès viendra, les bénéfices aussi.

La production des sujets de concours n'est pas, il est vrai, à la portée de tous. Pour réussir dans cet élevage de luxe, il faut des qualités toutes spéciales et notamment un rare esprit d'observation et une connaissance approfondie de la race.

Ne craignez pas, aviculteur ou cultivateur novice, d'être embarrassé de vos produits. Si vous n'avez que du bon, vous serez dispensé d'envoyer vos produits aux marchés : vos œufs seront enlevés pour l'incubation, d'autres viendront chez vous pour acheter vos sujets disponibles. Il suffit de les annoncer dans un bon journal. Ne dites pas que vous offrez du premier choix pour fournir du médiocre, vous ruinerez à jamais votre clientèle. Livrez du meilleur que vous n'annoncez, votre client sera agréablement surpris, vous ne pourrez qu'y gagner. Soyez exact dans votre correspondance, prompt dans vos expéditions, vos clients l'apprécieront. — Victor Fortier, Ottawa.

LES CHOUX.

AUX ETATS UNIS.

Les choux que nous réservons à la consommation domestique sont réservés dans le sable ou de la terre de jardin très meuble. L'endroit où on les garde doit être sec et posséder une température égale. Une fosse de deux pieds de profondeur par quatre pieds de largeur, et pouvant se garder sèche convient bien pour cela. Nous vendons le plus possible directement les choux aussitôt récoltés, préférant même les vendre ainsi à un prix plus bas. — R. L. Risley, Tolland County, Ct.

REMEDE DU Dr FRED DEMERS POUR LES FEMMES

Pour guérir de la faiblesse, débiliter, rendre les femmes et les filles fortes et vigoureuses ce "Remède" est une puissance merveilleuse ; aussi contre le beau mal et troubles de l'âge critique. — En vente partout, dépôt : 1387 rue St-Laurent.

Deux Excursions des récoltes du Lac Saint-Jean

Tel que prévu les récoltes sont très abondantes dans toute la région. Deux excursions des récoltes sont à s'organiser pour le 18 et 25 septembre prochains, les prix comme toujours sont très réduits.

Tous nos compatriotes qui ont entendu parler du grand et fertile pays du Lac St-Jean, feront bien de profiter de ces dernières occasions pour se rendre compte de la fertilité, de la richesse et de la beauté de cette vaste région du lac St-Jean, surtout au temps des récoltes.

Pour nous, la meilleure méthode de conservation consiste à creuser un fossé dans un endroit sec, à y mettre des rangs de choux, les uns en bas, aussi rapprochés que possible, en ayant soin au préalable de placer une planche en dessous de chaque rangée ; alors nous recouvrons la fosse avec la terre qui en provient. — M. C. Safford, Washington County, N.Y.

On doit planter les choux dans une terre fraîche, la meilleure étant un défrichement de tréfle engraisé l'automne précédent. Planter entre le 25 juin et le 10 juillet, et maintenez le sol meuble par de fréquentes binages et binages. On protège les choux contre les vers en les saupoudrant de chaux éteinte à l'air, ou de sel. Je commence ma récolte dans la seconde moitié d'octobre, j'enlève les feuilles extérieures en laissant deux pouces de tige, et je place mes choux sur des tablettes dans mon caveau situé au-dessus du sol. Si la récolte est considérable, une partie est aussi mise en fosse et pourvue d'un bon ventilateur que j'ouvre quand le temps se réchauffe. Il est préférable de vendre directement la récolte dans le champ, si le prix est suffisamment élevé. — R. P. H. Haska, Monroe County, Mich.

conservation consiste à creuser un fossé dans un endroit sec, à y mettre des rangs de choux, les uns en bas, aussi rapprochés que possible, en ayant soin au préalable de placer une planche en dessous de chaque rangée ; alors nous recouvrons la fosse avec la terre qui en provient. — M. C. Safford, Washington County, N.Y.

On doit planter les choux dans une terre fraîche, la meilleure étant un défrichement de tréfle engraisé l'automne précédent. Planter entre le 25 juin et le 10 juillet, et maintenez le sol meuble par de fréquentes binages et binages. On protège les choux contre les vers en les saupoudrant de chaux éteinte à l'air, ou de sel. Je commence ma récolte dans la seconde moitié d'octobre, j'enlève les feuilles extérieures en laissant deux pouces de tige, et je place mes choux sur des tablettes dans mon caveau situé au-dessus du sol. Si la récolte est considérable, une partie est aussi mise en fosse et pourvue d'un bon ventilateur que j'ouvre quand le temps se réchauffe. Il est préférable de vendre directement la récolte dans le champ, si le prix est suffisamment élevé. — R. P. H. Haska, Monroe County, Mich.

Pour conserver longtemps en hiver une petite quantité de choux, enveloppez-les dans un papier et placez-les sur des tablettes dans la cave, ou bien mettez-les dans des tonneaux ou fûts dans la terre. La plus grande partie de la récolte doit être mise sur le sol, les tiges en haut, et recouverte de deux pouces de terre. Ce système est bon jusqu'à l'arrivée des fortes gelées ; mais, après cela, on doit les enterrer dans un tas de paille ou de foin, les recouvrir de paille ou de foin, et les laisser ainsi jusqu'à l'arrivée de la saison de la récolte. Les choux ainsi traités se conserveront beaucoup plus longtemps que s'ils étaient emmagasinés immédiatement après leur récolte. — C. V. Gardner, Magrew, O.

BEURRE.

Nous extrayons des comptes rendus de la Société Nationale d'Agriculture de France ce qui suit relativement au jugement des beurres :

"M. Sagnier fait remarquer que les modes d'appréciation de la qualité du beurre diffèrent souvent en France et dans les autres pays. La dégustation est surtout une affaire d'éducation ; c'est seulement par l'exercice qu'on s'appréhend la finesse et l'arôme de produits aussi délicats que le beurre."

M. de Saint-Quentin connaît la préférence que certains étrangers accordent aux beurres fabriqués à l'aide de l'écrémage centrifuge. Habituellement des beurres sans bouquet, d'une pâte dure et dense, ils en arrivent à trouver que les beurres normands manquent de fermeté et sont trop parfumés."

M. Tisserand explique qu'il faut bien distinguer les provenances des laits qui ont fourni la crème employée pour fabriquer deux sortes de beurre, car il y a pour les laits, comme pour les vins et le tabac, des crus de différentes qualités. Les grands beurres d'Alsace, fabriqués à l'aide de l'écrémage naturel, possèdent un arôme spécial, un parfum particulier, qui semble ne pas se développer au même degré dans les beurres fabriqués avec l'écrémage centrifuge."

La supériorité des beurres obtenus par des crèmes montées spontanément, peut être attribuée, dit M. Lindet, aux causes suivantes :

Quand un lait est abandonné à l'écrémage spontané, il offre à la fermentation lactique, qui aujourd'hui est reconnue comme l'agent unique de la maturation des crèmes, une grande quantité de lactose. Quand, au contraire, on fait mûrir une crème dans laquelle il y a peu de lactose, par rapport à la matière grasse, le ferment lactique se trouve épuisé sur un terrain plus restreint ; cela est si vrai que dans le travail d'hiver, on produit des crèmes moins épaisses qu'en été, de façon qu'elles fermentent plus de lactose, et que la fermentation soit plus active."

D'autre part, quand la crème monte spontanément, au sein du lait en fermentation, les globules de matière grasse ont le temps, au cours de leur ascension, d'absorber les produits odorants et sapides, que les microbes ont élaborés."

Enfin, il convient de remarquer que, dans le travail de la ferme, le lait ne sort pas de la laiterie où il se peuple des ferments lactiques, acclimatés dans la laiterie même ; au contraire, dans les beurseries coopératives, on ramasse des quantités de distances considérables, soit le lait, soit la crème. Le lait ou la crème ont le temps de se peupler, en route, des microbes variés qu'ils rencontrent dans les bidons insuffisamment nettoyés ; ils arrivent donc à la laiterie centrale avec une flore étrangère à celle qui doit assurer la qualité des produits, qu'on devra en retirer. Cela est si vrai que, pour assurer le succès de son travail, le fabricant de beurre est obligé de pasteuriser sa crème et de l'ensemencer. C'est à cette pratique que devront se conformer tous ceux qui veulent faire du bon beurre avec des laits ramassés dans les fermes ou avec des crèmes recueillies dans les stations d'écrémage."

LE BÉTAIL CANADIEN. Nous extrayons ce qui suit d'un rapport que nous avons communiqué par le Dr J. A. Couture de Québec :

La valeur du bétail canadien, comme bétail laitier, n'a jamais été démontre d'une façon si évidente que par les rapports de la Ferme expérimentale d'Ottawa pour 1904 et 1905 que nous prions tous les cultivateurs de lire avec attention.

Tableau démontrant la production et les profits donnés par les différents troupeaux de bétail laitier et pure race durant l'année. Chaque troupeau comprenait les trois meilleures vaches de race.

Ce tableau démontre : (a) Que ce sont les vaches canadiennes qui ont donné la plus grande quantité de beurre durant l'année. (b) Que ce sont les vaches canadiennes qui ont donné le rendement le plus élevé.

(c) Que c'est le beurre des vaches canadiennes qui a coûté le meilleur marché. (d) Que ce sont les vaches canadiennes qui ont donné le plus de profit par une livre de beurre.

(e) Que ce sont les vaches canadiennes qui donnent le profit net le plus élevé durant l'année. Ce tableau démontre aussi :

(1) Que les vaches canadiennes ont donné presque autant de lait que les Ayrshires, la différence n'étant que de 32 centimes.

(2) Les éleveurs de bétail canadien ont toujours dit que la vache canadienne donnait assurément moins de lait que l'Ayrshire lactation, mais qu'elle

en donnait presque autant d'un vêlage à l'autre. Ils ajoutaient que la canadienne comme laitière était plus profitable.

Les rapports de la Ferme Expérimentale pour 1903 et 1904 confirment, sous ce rapport, par une expérimentation imparfaitement contrôlée, les assertions des éleveurs de bétail canadien.

Nous avons toujours dit que le lait de la vache canadienne était moins riche que la Guernsey. Les rapports officiels ci-dessus démontrent, ce que nous n'aurions jamais osé prétendre, savoir : que la richesse du lait de la Canadienne est pratiquement aussi grande que celle de la Guernsey.

Dans les concours de longue haleine, de 365 jours, la vache canadienne prouve invariablement sa supériorité sous le rapport de la quantité de beurre produit et du profit nets réalisés à son propriétaire. Quant à la quantité de lait, elle prouve, comme à la Ferme Expérimentale, qu'elle en donne presque autant que l'Ayrshire.

Mais le point sur lequel il convient d'insister c'est que la vache canadienne est plus profitable que les autres. Or, la valeur absolue d'une race laitière est proportionnelle à la somme de profits nets qu'elle donne durant l'année et non pas à la quantité totale de lait donnée dans les trois mois de lactation abondante.

Le tableau préparé par M. Couture démontre que durant l'année, la vache canadienne a donné :

\$31.42 plus de profit que la Courtes-Cornes.

\$9.09 plus de profit net que l'Ayrshire.

Ce qui veut dire qu'avec un troupeau de 20 vaches canadiennes elle aurait donné :

\$688.10 plus de profit net que la Courtes-Cornes, soit l'intérêt sur un capital de \$11,173.00 à 6 par cent ;

\$281.80 plus de profit net que la Guernsey, soit l'intérêt sur un capital de \$3,030.00 à 6 par cent ;

\$134.60 plus de profit net que l'Ayrshire, soit l'intérêt sur un capital de \$2,243.00 à 6 par cent.

Les résultats obtenus à la Ferme Expérimentale démontrent clairement, aussi, trois faits sur lesquels il est nécessaire d'attirer l'attention publique :

1o Que les concours d'un jour, ou d'une semaine sont plutôt de nature à tromper le public qu'à le renseigner sur la valeur comparative réelle des concurrents.

2o Que la vache canadienne bien nourrie et bien traitée, comme elle l'est à la Ferme Expérimentale, vaut plus que toutes les autres races pour le cultivateur ordinaire.

3o Que les cultivateurs Canadiens-Français qui ont des troupeaux de vaches canadiennes (c'est le grand nombre de la province de Québec) perdent un temps précieux et de l'argent en voulant les remplacer par une autre race ; qu'ils doivent plutôt garder leurs vaches canadiennes, les nourrir abondamment, leur donner de bons soins, tout en s'efforçant d'en améliorer la taille, les formes et la couleur par l'emploi de mâles reproducteurs de la même race venant de troupeaux améliorés.

LA BANQUE NATIONALE

BUREAU CHEF QUEBEC.

Capital - \$1,500,000.00
Réserve et Profits indivis 648,920.02

DIRECTEURS

R. AUDETTE, Président, J. HON, J. A. CHAUVEAU, Vice-Prés.,
NARCISSE RHOX, J. B. LALIBERTÉ, NAZ. FORTIER,
VICTOR CHATEAUVERT, P. LAFRANCE, Gérant,
N. LAVOIE, Inspecteur.

SUCCURSALES.

Québec, (Basse-Ville) : Plessisville, St-François du Lac, Rimouski, Amqui, Murray Bay, Baie St-Paul, Chicoutimi, Roberval, St-Casimir, Joliette, Ottawa, Ont.
(St-Roch) : Deschambault, Lévis, St-Charles, 1^{re} Montmagny, Ste-Anne de la Pocatière, Rivière du Loup, St-Francisville, Trois-Pistoles, Ste-Marie, Beauce, St-Evariste, Beauceville, St-Martin, Beauce.

CORRESPONDANTS : — A Londres, Eng. The National Bank of Scotland, Ltd., Paris France, Le Crédit Lyonnais, New-York, First Nat. Bank, Boston, Mass., First Nat. Bank of Boston.

Les affaires confiées à notre soin recevront toute notre attention. La correspondance est respectueusement sollicitée.

A. U. DORRIS, Gérant de la succursale à St-Jean.

Desirez-vous un Poêle DE PREMIERE QUALITE

AVEC OU SANS BOUILLOIRE. — VENEZ AU

"ST. JOHNS FUR NITRE STORE"

Nous vous en vendrons à bon marché.

Si vous avez besoin de

MEUBLES

pour votre salon, salle à dîner, chambre, cuisine, nous vous en vendrons à de bonnes conditions.

Si vos meubles sont endommagés, nous les réparons.

Ouvrage garanti, au plus bas prix !

Venez voir nos Tapis, Portières, Rideaux, Vaiselles, Moulins à laver, etc.

D. KUSHNER, Prop.

Via-avis l'Hotel Monnette 125 Rue Richelieu, ST-JEAN

WILBROD LANDRY,

LACOLLE, Que.

Marchandises Sèches, Chaussures, Hards-Faites, Epicerie, Etc., Etc.

La Colonisation

— DANS LA —

PROVINCE DE QUEBEC.

Pour brochures, cartes, tarifs spéciaux de chemin de fer etc., etc., pour les colons allant s'établir dans les régions de colonisation, savoir :

LA GASPESIE.

LA MATAPEDIA.

LE LAC ST-JEAN.

LE NORD DE MONTREAL.

LE LAC TEMISCAMINGUE

ET LA GATINKAU.

s'adresser par lettre ou autrement au

Bureau de Colonisation de Montreal

1546 rue Notre Dame, Montreal

N. B. — Au même bureau pour les terres en partie défrichées dans la province.

La Librairie Populaire

L. BARON & CIE

'Agent de la "PATRIE"

No. 13 RUE ST-JACQUES

Bâtisse voisine de l'HOTEL BALMORAL

M. Baron possède un établissement, aménagé de la façon la plus moderne et où l'on trouve un assortiment complet de livres, revues, magazines, journaux du pays et de l'étranger ; aussi cahiers, plumes, crayons, papier et enveloppes de toutes sortes à très bas prix.

Spécialité : Cartes Postales illustrées

N'oubliez pas de vous rendre à la librairie populaire de L. BARON & CIE, 13 rue St-Jacques, St-Jean, P. Q.

MM. LORD & HEBERT

ont l'honneur d'annoncer au public qu'ils sont en état de fournir de la

PIERRE POUR Maçonnerie, Macadam, Bton,

Ainsi que le Sable, etc. etc.

s'adresser à M. NARCISSE LORD, Place du Marché ou à M. J. E. HEBERT, Tailleur, rue Richelieu, ST-JEAN, P. Q.

Les cors, qu'ils soient durs ou mous, ne peuvent résister à l'effet du remède d'Holloway pour les cors. Ce remède est effectif toujours. Achetez une bouteille tout de suite et soyez heureux. — 26

NOUVELLES DES ETATS-UNIS

SOUTHBRIDGE

Mlle Flora Brunau, demeurant rue Hook, est de retour d'une vacance de deux semaines qu'elle a passées à Bridgeport, Jewett City et Albany, N.Y.

M. Léon Boiteau, demeurant rue Central, est retenu à sa chambre par la maladie.

M. Joseph Martel, de Southbridge, est venu rendre une courte visite à ses amis, hier.

M. Damase Chausse, de North Adams, était à Southbridge, ces jours-ci.

M. et Mme Joseph Paquin sont heureux d'annoncer à leurs amis la naissance d'un fils.

MARTLEBORO

Mme Frank Noel, après un séjour de deux semaines en cette ville, chez des parents, est retournée à Brockton, jeudi dernier.

M. Pierre Benoit, de Putnam, Conn., était de passage en cette ville, ces jours derniers.

M. Herman Duplessis est allé passer quelques jours de vacances à Portland.

FITCHBURG

Mlle Alida Laliberté, de Nashua, N.H., est retournée chez elle après quelques jours de visite chez le Dr. Yvon.

M. Léon Gâté est revenu d'une promenade au Canada où il a passé six semaines. Il est actuellement à New York par affaires.

La manufacture Iver Johnson est fermée pour deux semaines, afin de faire l'inventaire.

M. Ralph Lussier, tailleur de la rue Fairmount, a passé la journée de dimanche chez des parents, à Nashua.

NEWPORT

M. Arthur Leber, de Montréal, est en visite chez M. L. P. Aubin.

Mlle Corinne Tétreault, de Lawrence, Mass., est en visite chez son oncle, Charles E. Tétreault, de la rue Pleasant.

M. Hermas Proulx est en visite chez son frère, à Rigou.

Le Rév. Père Clement est allé assister à la bénédiction de la chapelle des Pères Trappistes, à Oka.

Mlle Legault et Plouffe sont en visite à Montréal.

M. J. A. Gendron, épicière de ce village, est partie pour une promenade au Canada.

LEOMINSTER

M. et Mme Niste Normandin, de East Brookfield, sont en visite chez leur neveu, M. J. B. Gendreau, pour quelques jours.

M. Albert et Ralph Lachapelle, sont en -romenade chez leur frère de Leominster.

WILLIAMSVILLE

M. Isaac Fortier, de Fall River, Albion Proulx et Albert Fortier de Pawtucket, étaient en visite chez M. A. Fortier, samedi et dimanche.

M. Philias Massé a fait baptiser son douzième enfant, samedi dernier. C'est un enthousiaste de la doctrine Roosevelt.

WARE

M. et Mme Henri Bachand, de la rue Parker, et leur fille, Mlle Bella, sont revenus d'une promenade de deux semaines au Canada. Ils sont enchantés de leur voyage.

Ces jours derniers a été célébré à l'église Notre-Dame du Mont Carmel, par M. le curé J. T. Sheehan, la mariée de Mlle Anna Dextrader et de M. Edouard Lanier. M. Wilfrid Richard et Mlle Georgiana Dextrader, étaient garçon et fille d'honneur.

Pendant le service divin, M. L. S. Charbonneau, a chanté de jolis solos. Immédiatement après la cérémonie à l'église, les nombreux invités se rendirent à la résidence de M. et Mme Vital Dextrader, rue Canal, où les

QUEST LE MAL DE REINS ?
C'est un avis de la nature aux Femmes

Les maladies de l'organisme féminin guéries et les douleurs vaincues par le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

"Il me semblait que j'avais les reins broyés." Les femmes protestent ces paroles continuellement mais continuent à se trainer et à souffrir de douleurs à la chute des reins, souffrances éternelles, nervosité et aucun enthousiasme au travail.

Elle ne se rend pas compte que les reins sont une des plus importantes parties de l'organisme féminin, et que lorsqu'ils sont affectés c'est un sûr symptôme de maladie des organes ou des reins, et que la douleur durera jusqu'à ce que la cause en soit éliminée.

Depuis plusieurs années, le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a été l'unique remède efficace pour de tels cas. Il guérit promptement tous désordres de l'organisme féminin et des reins et les rend dans une saine condition.

Chère Madame Pinkham—
"J'ai souffert longtemps de maladie particulière aux femmes, éprouvant des douleurs intenses dans le dos et l'abdomen et ayant d'atroces migraines tous les mois. J'étais continuellement fatiguée et nerveuse et la vie m'apparaissait morte et pas désirable, jusqu'à ce que j'aie commencé à prendre le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, qui me procura du soulagement. Ma guérison fut lente mais sûre et je n'ai jamais regretté l'argent dépensé pour le Composé car il me redonna la santé."

"Il semble être un remède spécialement adapté aux maladies de notre sexe et je suis heureuse d'en dire un bon mot."—Mme Albert Mann, 154 Avenue Gore Vale, Toronto, Ont.

Personne ne peut donner de conseil plus utile aux femmes, que Madame Pinkham, bru de Lydia E. Pinkham. Son adresse est Lynn, Mass., et ses conseils sont gratuits.

Elle ne se rend pas compte que les reins sont une des plus importantes parties de l'organisme féminin, et que lorsqu'ils sont affectés c'est un sûr symptôme de maladie des organes ou des reins, et que la douleur durera jusqu'à ce que la cause en soit éliminée.

Depuis plusieurs années, le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a été l'unique remède efficace pour de tels cas. Il guérit promptement tous désordres de l'organisme féminin et des reins et les rend dans une saine condition.

Chère Madame Pinkham—
"J'ai souffert longtemps de maladie particulière aux femmes, éprouvant des douleurs intenses dans le dos et l'abdomen et ayant d'atroces migraines tous les mois. J'étais continuellement fatiguée et nerveuse et la vie m'apparaissait morte et pas désirable, jusqu'à ce que j'aie commencé à prendre le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, qui me procura du soulagement. Ma guérison fut lente mais sûre et je n'ai jamais regretté l'argent dépensé pour le Composé car il me redonna la santé."

"Il semble être un remède spécialement adapté aux maladies de notre sexe et je suis heureuse d'en dire un bon mot."—Mme Albert Mann, 154 Avenue Gore Vale, Toronto, Ont.

Personne ne peut donner de conseil plus utile aux femmes, que Madame Pinkham, bru de Lydia E. Pinkham. Son adresse est Lynn, Mass., et ses conseils sont gratuits.

Elle ne se rend pas compte que les reins sont une des plus importantes parties de l'organisme féminin, et que lorsqu'ils sont affectés c'est un sûr symptôme de maladie des organes ou des reins, et que la douleur durera jusqu'à ce que la cause en soit éliminée.

Depuis plusieurs années, le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a été l'unique remède efficace pour de tels cas. Il guérit promptement tous désordres de l'organisme féminin et des reins et les rend dans une saine condition.

Chère Madame Pinkham—
"J'ai souffert longtemps de maladie particulière aux femmes, éprouvant des douleurs intenses dans le dos et l'abdomen et ayant d'atroces migraines tous les mois. J'étais continuellement fatiguée et nerveuse et la vie m'apparaissait morte et pas désirable, jusqu'à ce que j'aie commencé à prendre le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, qui me procura du soulagement. Ma guérison fut lente mais sûre et je n'ai jamais regretté l'argent dépensé pour le Composé car il me redonna la santé."

attendant un somptueux déjeuner auquel ils firent honneur. Quelques-uns des nouveaux mariés profitèrent aussi de cette occasion pour venir leur souhaiter bonheur et prospérité et leur laisser en même temps de nombreux cadeaux en témoignage d'estime. L'heureux couple est parti pour un voyage à Boston.

LOUISVILLE

Allen Mathis, le nègre incarcéré à Mayfield, sous l'inculpation d'avoir violé Ethel MacLaren, a été transporté par la police à Mayfield. Le géolier Pfanz avait refusé la veille de remettre le prisonnier, comme il en avait reçu l'ordre télégraphique du juge Bogg, de la cour de Mayfield.

Précédemment, le même géolier avait été appelé au téléphone où une voix lui donna l'ordre de la part du gouverneur Beckham, de remettre le nègre à la compagnie de l'Illinois Central, où des agents devaient s'assurer de lui, mais Pfanz avait refusé de se conformer à cet ordre, craignant qu'il ne cachait une ruse pour lyncher son prisonnier.

ATLANTA

Le nègre Floyd Carmichael, âgé de vingt-deux ans, accusé d'avoir attaqué Mlle Annie Poole, jeune fille blanche demeurant à Lakewood, et identifié par elle, a été exécuté sommairement par les habitants de Lakewood qui s'étaient mis à la poursuite du nègre et avaient réussi à le capturer.

Le nègre a été amené devant la maison de Mlle Poole et fusillé sous les yeux mêmes de celle qu'il avait attaquée.

Aussitôt après la fusillade, on entendit les cris "Brûlez-le!", mais la police arriva et dispersa la foule.

WASHINGTON

Le jury du coroner a décerné la mise en accusation pour meurtre au premier degré du nègre Elmer Dempster, qui, il y a quelques jours, a tué et violé Mlle Peatrice et deux de ses enfants. Le troisième enfant, qui était gravement blessé, est mort à l'hôpital de cette ville.

La nouvelle de cette mort a de nouveau excité les esprits, et les autorités redoublent de vigilance pour que la foule n'attaque pas la prison afin de faire subir la loi de Lynch au nègre qui, lorsqu'il a appris la mort de l'enfant, n'a manifesté aucune émotion, se contentant de dire : "Qu'il ait vécu ou non, je sais que mon sort sera le même, et que je serai condamné à être pendu."

NEWCASTLE

Thomas O'Toole, condamné à mort pour avoir tué son beau-frère, Leroy Barker, s'est échappé, la nuit, de la prison du comté. L'évasion n'a été découverte que le matin et la police, avec des milliers, est partie à sa poursuite.

Il est incontestable que le criminel a été aidé de l'extérieur par des amis qui ont percé le mur de briques. O'Toole était la terreur de ses voisins. Il passe pour être un homme des plus dangereux, aussi croit-on qu'il ne sera pas arrêté sans qu'il y ait eu effusion de sang. Comme on ne s'est aperçu de son évasion que dans la matinée, il a sur ceux qui le poursuivent quelques heures d'avance qu'il a dû mettre à profit.

GARDNER

Il est maintenant reconnu que Luigi Camerini, qui fut arrêté lundi, avec Mme Lillian Samuel, de Leominster, avait, qu'il vivait, dans une maison de la rue North Main, est un comte italien et appartient à une riche famille de banquiers de Como, Italie, où il est connu comme le comte Luigi Camerini.

Camerini a raconté à son avocat qu'il est venu dans ce pays pour étudier à l'université Columbia de la ville de New York, où ses parents le croient encore. Il trempe dans de mauvaises affaires à New York et s'est échappé de cette ville pour venir à Leominster où il obtint de l'emploi dans une manufacture. Il loua une chambre chez Mme Lillian Samuel, de qui il devint bientôt amoureux. Cette dernière ne fut pas insensible à son amour et bien qu'ayant un mari et un enfant avec qui elle vivait, elle s'enfuit néanmoins avec Camerini. Le couple vint à Gardner et d'après le rapport de la police, vécut maritalement. Le jeune homme travaillait dans une manufacture de chaussures, permettant d'accumuler assez d'argent pour retourner dans son pays natal avec l'objet de son affection. M. Samuel poursuivit sa femme et avec l'aide de la police l'espionna à Gardner et les fit arrêter.

PITTSBURG

Pendant les années que Harry Kendall Thaw a vécu en cette ville, il a montré qu'il avait un faible qui l'a toujours entraîné dans quelque guéguier son amour pour les jolies femmes. Dès qu'il avait triomphé d'une beauté récalcitrante, il s'en dégoûtait tout aussitôt et se mettait en quête de nouveaux exploits dans le royaume de Cythère, où l'argent compte pour beaucoup.

Si les documents du bureau de J. W. Creelman, juge de paix à Wilkesburg, pouvaient être compilés ils démontreraient que le jeune Harry Thaw, aujourd'hui en prison à New-York pour le meurtre de Stanford White, a comparu devant ce magistrat précisément trois mois après son mariage avec Mlle Evelyn Nesbit, parce qu'une jolie fille avait un jour captivé son cœur.

Après son mariage, quand il vivait avec sa jeune femme à Lyndhurst, le tout maternel, Harry Thaw avait l'habitude de faire de longues promenades à pied et lui arrivait assez souvent de pousser des points jusqu'à Wilkesburg, un faubourg à deux milles environ de Lyndhurst. Un jour il remarqua une jeune fille d'une grande beauté, âgée de dix-sept ans, environ assise sur le perron d'un cottage assez coquet, mais sans aucune prétention architecturale. Il la contempla longuement, avec délices, en amateur passionné de la beauté féminine. Il lui sourit, mais elle tourna la tête. Il passa plus tard et quelques instants plus tard et recommença le même manège mais sans plus de succès.

Il se renseigna, apprit son nom et lui écrivit. Il lui envoya des bijoux, de l'argent, lui proposant des rendez-vous. Si bien que la jeune fille affolée un bon jour remit argent, bijoux, lettres à son père.

Le père, très en colère, jura qu'il tuerait le galand dès qu'il le rencontrerait, mais sa fille le persuada d'aller avertir plutôt les autorités, il se rendit donc auprès du juge de paix Creelman, et le chef de police Doran fut également dans la confidence.

Il fut alors décidé de tendre un piège au jeune homme. On ignorait encore que c'était le fils du défunt millionnaire Thaw. La jeune fille en question devait accepter un rendez-vous, et de cette manière des détectives déguisés pourraient se saisir de la personne du galand par trop audacieux.

Il fut fait comme on l'avait décidé. Le rendez-vous eut lieu et Thaw fut appréhendé. Conduit devant le juge de paix Creelman celui-ci le reconnut et le relâcha après lui avoir fait une verte leçon, afin d'éviter un scandale, à cause du récent mariage du jeune millionnaire avec Mlle Nesbit.

terrait, mais sa fille le persuada d'aller avertir plutôt les autorités, il se rendit donc auprès du juge de paix Creelman, et le chef de police Doran fut également dans la confidence.

Il fut alors décidé de tendre un piège au jeune homme. On ignorait encore que c'était le fils du défunt millionnaire Thaw. La jeune fille en question devait accepter un rendez-vous, et de cette manière des détectives déguisés pourraient se saisir de la personne du galand par trop audacieux.

Il fut fait comme on l'avait décidé. Le rendez-vous eut lieu et Thaw fut appréhendé. Conduit devant le juge de paix Creelman celui-ci le reconnut et le relâcha après lui avoir fait une verte leçon, afin d'éviter un scandale, à cause du récent mariage du jeune millionnaire avec Mlle Nesbit.

CANZONETTA

Avec l'oubli des jours moroses, Sous le ciel devenu plus clair, Respirons l'haléine des roses Mêlée aux caresses de l'air.

L'hiver s'est enfui d'un coup d'aile, Semaient de neige le chemin, Par où vient le printemps fidèle Avec des lilas dans la main.

La neige fondra tout à l'heure, Les lilas mourront à leur tour, Car, seule, éternelle demeure La fleur divine de l'amour.

ARMAND SILVESTRE

LA SECURITE DES ENFANTS

Les remèdes liquides annoncés pour guérir les dérangements de l'estomac et des intestins et les maladies de l'été contiennent des opiacés et sont dangereux. En donnant les Tablettes Baby's Own à ses petits enfants, la mère a la garantie de l'analyse du gouvernement que ce remède ne contient pas la moindre particule d'opiacé ou de toute drogue malfaisante.

La mère sage apprécie le fait que les Tablettes Baby's Own offrent une sécurité absolue. Une dose de temps à autre à l'enfant en santé le tiendra bien portant, et ces tablettes guérissent promptement les indispositions propres à l'enfance et que l'on ne peut prévoir. Voici ce qu'écrit Mme G. Hamelin, de St-Adolphe, Qué. :

"J'ai fait usage des Tablettes Baby's Own dans des cas de colique et de dérangements d'intestins et j'ai constaté qu'elles guérissent sûrement et promptement." Vendues chez tous les vendeurs de remèdes ou, par la poste, à 25c la boîte, par la Dr Williams' Medicine Co., Brockville, Ont. Ayez des Tablettes à la maison.

Trois Mille Francs de Rente

Avoir trois mille francs de rente ! Quatre ferait encore mieux ; Mais c'est par trop ambitieux ; J'ai dit trois et je m'en contente.

Que peut-on demander de plus ? Quoi qu'en ait prétendu Voltaire, Quand nous avons le nécessaire, Les autres biens sont superflus !

Certes, avec cette fortune, Personne ne se piquera De protéger l'Opéra Une danseuse blonde ou brune.

Mais celui qui, sans en douter, Saurait résoudre ce problème, De se faire aimer par lui-même, Aurait le droit de s'en vanter.

Trois mille francs, pour un artiste, Pour un artiste d'autrefois, C'est l'été passé dans les bois, En peintre, en poète, en touriste ;

C'est le voyage de piéton, Et lorsque la jambe se lasse, Le wagon de troisième classe, Le seul où l'on soit gai, dit-on.

L'hiver, c'est Paris, la grandville, Où l'on vit le mal et le bien, Où l'on vit de tout et de rien, Où l'on se montre, où l'on s'exile.

Trois mille francs ! On peut toujours Se payer, si l'on se promène, Une voiture par semaine Et des omnibus tous les jours.

Trois mille francs ! Vivre à sa guise, Sans soin de l'œuvre ou de trafic Sans besoin de plaire au public Et de placer sa marchandise !

Travailler seul, selon ses goûts, N'accepter d'ordre de personne, Prendre l'éloge qui se donne, Et le succès qui vient à vous !

Trois mille francs ! La Providence ! Le pain assuré des vieux jours, Notre-Dame de Bon-Secours, La dignité, l'indépendance !

Vivre de peu, telle est la loi ; Les besoins sont la servitude, Hommes de paix, hommes d'étude, Venez donc chanter avec moi :

Avoir trois mille francs de rente ! Quatre ferait encore mieux ; Mais c'est par trop ambitieux ; J'ai dit trois et je m'en contente.

GUSTAVE NADAUD

LA SECURITE DES ENFANTS

Les remèdes liquides annoncés pour guérir les dérangements de l'estomac et des intestins et les maladies de l'été contiennent des opiacés et sont dangereux. En donnant les Tablettes Baby's Own à ses petits enfants, la mère a la garantie de l'analyse du gouvernement que ce remède ne contient pas la moindre particule d'opiacé ou de toute drogue malfaisante.

La mère sage apprécie le fait que les Tablettes Baby's Own offrent une sécurité absolue. Une dose de temps à autre à l'enfant en santé le tiendra bien portant, et ces tablettes guérissent promptement les indispositions propres à l'enfance et que l'on ne peut prévoir. Voici ce qu'écrit Mme G. Hamelin, de St-Adolphe, Qué. :

"J'ai fait usage des Tablettes Baby's Own dans des cas de colique et de dérangements d'intestins et j'ai constaté qu'elles guérissent sûrement et promptement." Vendues chez tous les vendeurs de remèdes ou, par la poste, à 25c la boîte, par la Dr Williams' Medicine Co., Brockville, Ont. Ayez des Tablettes à la maison.

Trois Mille Francs de Rente

Avoir trois mille francs de rente ! Quatre ferait encore mieux ; Mais c'est par trop ambitieux ; J'ai dit trois et je m'en contente.

Que peut-on demander de plus ? Quoi qu'en ait prétendu Voltaire, Quand nous avons le nécessaire, Les autres biens sont superflus !

Certes, avec cette fortune, Personne ne se piquera De protéger l'Opéra Une danseuse blonde ou brune.

Mais celui qui, sans en douter, Saurait résoudre ce problème, De se faire aimer par lui-même, Aurait le droit de s'en vanter.

Trois mille francs, pour un artiste, Pour un artiste d'autrefois, C'est l'été passé dans les bois, En peintre, en poète, en touriste ;

C'est le voyage de piéton, Et lorsque la jambe se lasse, Le wagon de troisième classe, Le seul où l'on soit gai, dit-on.

L'hiver, c'est Paris, la grandville, Où l'on vit le mal et le bien, Où l'on vit de tout et de rien, Où l'on se montre, où l'on s'exile.

Trois mille francs ! On peut toujours Se payer, si l'on se promène, Une voiture par semaine Et des omnibus tous les jours.

Trois mille francs ! Vivre à sa guise, Sans soin de l'œuvre ou de trafic Sans besoin de plaire au public Et de placer sa marchandise !

La Jeune Femme chez l'Epicier.

La première année de notre mariage, ma femme me déclara de la farine "Royal Household". "Non seulement cela me plaît, dit-elle, mais je crois pouvoir y réaliser des économies."

"L'épicer, notre voisin, est sa première visite. "Ce que je veux, dit-elle, c'est faire le plus d'économies possible. Je suis décidée de faire moi-même mon pain et mes pâtisseries."

"Combien la douzaine, demanda-t-elle à l'épicer ?"

"Comme vous le savez, les œufs sont très chers, mais ma femme fut surprise du prix, 25cts. "Vingt-cinq cents ! Mais ce prix est tout simplement impossible."

Je vous ai dit que je voulais faire des économies, n'auriez-vous pas des œufs à 18 cts ou à 20cts ? Ce prix est très élevé."

Notre épicer est un honnête homme doublé d'un philosophe, aussi donna-t-il à ma femme les explications que la situation demandait.

"J'ai des œufs à 20 cts la douzaine, mais je ne puis vous les recommander. S'il s'agit pour vous de faire de bonnes pâtisseries, il ne vous faut pas songer à faire des économies sous ce rapport."

Le beurre, les œufs et la farine sont des articles qu'il vous faut de toute nécessité avoir de première qualité."

Ainsi parla l'épicer, en homme sage qu'il était. Ma femme reprit : "Mais, alors, sur quoi pourrais je faire des économies ?"

"Sur une foule de choses, mais jamais sur ce qui est absolument nécessaire, dit l'épicer, la farine de première qualité, les œufs frais et le bon beurre sont indispensables."

"Quelle est votre meilleure farine, questionna la nouvelle ménagère ?"

"La farine 'Royal Household', dit simplement l'épicer."

"Quel en est le prix ?"

"Il lui dit ?"

"Mais vous devez en avoir de meilleur marché ?"

"J'en ai qui coûte moins cher, mais ce n'est pas meilleur marché pour cela, car à la longue, elle coûte plus cher."

La Parisienne au Bois

Le Bois est charmant en cette saison. C'est surtout le matin qu'il y faut aller, quand il est encore tout frais. C'est un plaisir d'y entendre siffler les merles ou de voir, tout à coup, une pie traverser le chemin en sautillant. Je sais des promeneurs à qui ce plaisir suffit. Quant aux plus mondains, il y a pour eux des chaises à l'entrée de l'allée des Poteaux. C'est un poste commode pour ceux qui aiment à voir passer des visages connus. Des huit heures, l'allée des Poteaux est couverte de cavaliers. Cette allée à la mode est jolie elle-même. Assez étroite pour que les arbres se rejoignent au sommet, elle est ombragée et fraîche. J'ai toujours éprouvé, pour ma part, que les petits chemins étaient plus doux que les grands. L'œil est égayé de voir, dans le feuillage, la robe brune ou claire d'un cheval, la tunique bleue d'un officier de chasseurs ou la noire amazone d'une promeneuse. Beaucoup de femmes montent le matin. La veille, ces femmes se sont dépensées chez le couturier, dans les magasins, à des expositions de peinture, en visites, en promenades, en changements de toilette ; elles ont eu la fatigue d'un dîner, d'un spectacle, d'une soirée ; et les voilà, le matin, toutes fraîches. Elles semblent délicates et sont infatigables. Il faudrait qu'elles fussent toutes belles. Celles qui le sont vraiment, qui sont belles grandement et de toutes parts, celles-là, le cheval les embellit encore. La savante précision de l'habit, toute l'assiette de la personne, dont le buste se développe dans sa plénitude, cette grâce puissante, qui résulte de tout acte de domination facilement accompli, l'harmonie des courbes qui s'établit entre les formes de la femme et celles de la bête ; le balancement rythmique de la taille et je ne sais quoi de fier et de voluptueux, que donne l'exercice du cheval, ces lèvres entr'ouvertes, ces regards brillants qui flottent, cette peau moite, ces cheveux relevés sur la nuque, ce cou délicat que le soleil caresse ; tout cela, insaisissable et rapide, laisse au cœur une ardente image et fait couler une flamme dans les veines.

Le cheval aggrave encore cette terrible chose, la beauté vivante, et rend la femme tout ensemble plus amère et plus douce. Mais il ne faut pas qu'elle en descende. A la séparation, ce n'est pas le cheval, c'est elle qui perd de sa beauté. A peine à terre, elle est étiolée et pauvre. La jupe, trop longue et trop étroite, l'embarasse ; sa démarche est gauche, ses bottes lui alourdissent la jambe. Si vous avez le goût savant et raffiné, je ne vous conseille pas de vous arrêter trop longtemps à l'entrée de l'avenue du Bois, à l'endroit où les plus élégantes amazones descendent de cheval pour rentrer chez elles en voiture. Ce spectacle n'est pas esthétique. Pourtant, il amuse les curieux, l'humanité n'a pas que des plaisirs esthétiques.

ANATOLE FRANCE, de l'Académie française

deux Excursions des récoltes au lac St-Jean

Les Mardis, 18 et 25 septembre prochain. Départ de Québec à 8.15 a.m.

Prix du passage, \$1.50 de Québec à Roberval ou à Hébertville et retour, 2ème classe. Des billets de 1ère classe au taux de \$2.50 aller et retour seront vendus avant le jour de chaque excursion aux cultivateurs seulement.

Les membres de Québec de la Société de Colonisation du lac St-Jean qui auront payé leurs souscriptions pour l'année courante 1906-07 auront droit de faire partie du voyage.

Les billets seront bons pour le retour dans l'intervalle de 30 jours après la date du départ de chaque excursion.

Les Dames peuvent aussi faire partie du voyage. Les enfants de 5 ans et au-dessous paient le plein prix du billet d'excursion.

Prière de faire part de ces détails à vos amis, et obligé.

Votre tout dévoué, RENE DUPONT, Agent de Colonisation, Che. de fer Q. & L. St. J. Québec.

Dr. L. NOLIN TRUDEAU

CHIRURGIEN-DENTISTE, Chez M. C. H. BEAUCHEMIN, RUE LONGUEUIL, ST-JEAN, P.Q.

JOSEPH NOLIN

CHIRURGIEN DENTISTE 389 rue Sherbrooke 4me porte à l'ouest de la rue St-Denis TEL. Bell Est 764 MONTREAL

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description will quickly ascertain our opinion from our expert and experienced patent attorneys. Terms, 30c per page, four months. Send to J. E. Munn & Co. Patent Attorneys, 525 Broadway, New York.

Scientific American.

A Handbook of Scientific American, Largest collection of scientific and technical information, 60c per copy, four months. Send to J. E. Munn & Co. Patent Attorneys, 525 Broadway, New York.

Branch Office, 25 St. St. Washington, D.C.

"En achetant la farine 'Royal Household', vous en avez beaucoup plus pour votre argent, vous avez une plus grande valeur pour un prix plus supérieur. En un mot, vous avez toute la valeur

LE FOYER.

SOMMAIRE

FABLE : LE CYGNE, Pamphile Lemay.—ENFANTS ET MERES, Mme Alphonse Daudet.—LE SOMMEIL DE BEBE, Dr Brémont.—L'ABUS DU THE, O. Sully.—LA QUESTION D'ARGENT DANS LE MARIAGE CONTEMPORAIN, A. Franck.—LES SALONS BLANCS, Jacques Normand.—PENSEES CHOISIES.

LE CYGNE

Dans la nappe d'or d'un fleuve paisible,
A l'heure où s'en va le bac du pêcheur,
Un cygne mirait, fier de sa blancheur,
En se balançant, son galbe flexible ;
Puis autour de lui des cerceaux nouveaux
Toujours s'éloignant sur les claires eaux,
Traquaient tour à tour comme une auréole.
Un poisson jaloux, prenant la parole,
Aux autres poissons dit en le voyant :

—Souffrons-nous donc dans notre domaine
Ce fier étranger au col endoyant ?
Son vol l'apporta que son vol l'emmena ;
Il est un oiseau, non pas un poisson.

—Qu'il s'en aille ! dit à l'unisson,
Le cœur menaçant des poissons stupides,
Et tous contre lui s'élançaient alors.

Le cygne ouvre, emu, ses ailes rapides
Et vole en chantant jusque sur les bords.

—De quel droit viens-tu ? dit un quadrupède,
Sortant irrité de l'ombre des bois—
Je ne souffre pas qu'on me dépossède ;
Va-t-en dans les airs. —Le cygne, aux abois,

Nagea dans l'air pur et dans la lumière,
Modulant encore un soupir divin,
Alors tout à coup, la tête première,
D'un nuage noir fondit l'aigle vain :

—Descends, lui dit-il, tu n'es pas des nôtres !
Sur le sol hai souvent tu te vantes
Comme l'animal qui ne vole pas ;
Comme un vil poisson tu nages, toi cygne,
Et tu prends dans l'eau tes joyeux ébats.
Descends, ou, vois-tu, j'appelle d'un signe,
Pour te foudroyer, mes sujets de l'air.

Le cygne s'enfuit au fond du ciel clair.
Depuis ce temps-là dans la solitude
Le sage oiseau se cache avec soin ;
Il soupire seul, plein d'inquiétude,
Et le moindre bruit le fait fuir au loin.

Parmi nous, hélas ! souvent le génie
A même destin que le cygne doux ;
Il sème, en fuyant, des floes d'harmonie,
Sur les oublieux et sur les jaloux.

PAMPHILE LEMAY

Enfants et Meres

PREMIERS PAS

Certes, Bébé tenait déjà bien sa place nouvelle dans la maison, son berceau près du lit, sa haute chaise à table, et partout un rappel de cette vie enfantine, souriant dans les joujoux qui traînaient, et les blancs et doux vêtements du premier âge. Mais voici tout à coup sur les tapis et les parquets, l'appui d'un petit pas maladroit, d'abord irrégulier, court et qui bronche, puis marquant l'enfant et la vitesse d'une poursuite ou d'un jeu. Vif émoi ! Il marche ! Il marche avec une hésitation de tout l'être, ses petites mains tendues écartées en balancier, et à le surveiller, à le suivre, on sent qu'un être se révèle d'initiative et de volonté allant tout de suite à la lumière, à l'attraitante fenêtre où l'espace lui apparaît, la transformation du ciel, le vol des oiseaux ; cet avant la recherche d'un coin préféré où l'enfant vers un jouet qu'il rattrape avec un désir d'un jeu rapide que les petites jambes, une fixité de regard, une volonté du but et de l'indépendance.

Un joli mot de mère : "Quand mon fils a commencé à marcher seul, j'ai senti qu'il se détachait de moi." Un coup pénible au cœur, cette première tentative d'éloignement que l'enfant renouvellera plus tard à chaque élan de sa jeunesse... "Il s'appuyait aux meubles, s'accrochait à ma robe, puis un jour il se retourne, essaie ses pas tout branlants, s'équilibre, et le voilà parti ! Oh ! j'ai pleuré !"

Où, c'est le premier départ et la première imprudence : heurt aux meubles, chutes légères ; des cris et d'abondantes larmes en révolte contre la douleur inattendue et la dureté de la vie aux inexpériences ; viendront l'adresse, la précaution, les repères choisis pour aller d'ici, là. Et c'est une étape importante dans la vie enfantine, si bien que les mères l'inscrivent dans cette mémoire des menus faits et des dates charmées qui font le divin rabâchage des familles, et que les premiers petits souliers comptent parmi leurs reliques, plus tard retrouvés et comparés à ceux-là plus larges, plus forts, aux pieds solidement chevillés des fils, ceux-ci étroits, délicatement enrubannés pour les fillettes, et tous presque neufs, à peine fanés aux semelles, ayant la destinée de toutes les paires du jeune âge, dépassées vite par la croissance de l'être, car l'enfant pousse et grandit toujours, de matin en matin : c'est son travail et sa loi, écartant et rejetant ses enveloppes successives, montant jusqu'au baiser qui se penchait pour lui.

Le Sommeil de Bébé

Je n'aime pas que l'on berce les enfants pour les endormir. Je suis l'adversaire de cette pratique—chantée par les poètes cellophane—d'abord parce que le berçage trop rapide est dangereux et provoque de nombreuses

maladies ; je repousse le berçage par cette autre raison que les marmots, bercés une fois, veulent être bercés toujours et ne s'endorment plus qu'au roulis de leur couche.

J'ai dit ailleurs, et je récite ici, combien je trouve utiles les précautions minutieuses que l'on prend, lorsque S. M. Bébé va s'endormir. Le silence le plus profond, le mutisme le plus complet sont imposés, par certaines mères, à toutes les personnes de la maison, quand vient l'heure de coucher l'enfant ; ce mutisme et ce silence doivent continuer, tant que l'enfant n'a pas fini son somme.

Ne tombez pas dans ce travers, mesdames, ne faites pas prendre à vos fils la "mauvaise habitude" de ne s'endormir qu'au milieu du silence, donnez-leur la "bonne habitude" de s'endormir que cette condition pour commencer leur somme : avoir sommeil.

Toute autre circonstance exigée est inutile ou dangereuse, parce que le sommeil manque, le jour ou cette circonstance vient à manquer. Si vous en doutez, interrogez votre menuier, il vous dira qu'il s'éveille quand il cesse d'entendre le bruit de son moulin.

Faut-il une veilleuse, la nuit, dans la chambre des petits-enfants ? Si je n'envisageais que la question de commodité et de sentiment, je répondrais oui sans hésiter. En me plaçant au point de vue de l'hygiène pure, je suis tenté de dire non.

Voici, mesdames et chères mamans, la raison de mon indécision. Je sais, d'une part, combien il est agréable et doux de pouvoir, au premier appel de Bébé ou au moindre mouvement, voler vers le berceau, sans perdre du temps à chercher et froter une allumette ; mais, d'autre part, je sais encore que la veilleuse plait beaucoup aux enfants et que ceux qui s'y habituent ne peuvent plus s'en passer. A propos de la lumière, je dis donc comme à propos du silence : ni jamais, ni toujours. Habituez d'abord les enfants à s'endormir indifféremment dans l'obscurité ou dans la clarté, vous serez libres, ensuite, de faire émettre d'une lampe nocturne.

Si cette éplette n'est pas faite, permettez-moi de vous donner un conseil : achetez une veilleuse à lumière très pâle, plutôt qu'une veilleuse à feu éclatant, et parmi les appareils que le marchand vous offrira, choisissez de préférence celui qui ressemblera le plus à une lanterne sourde, munie d'une très petite ouverture ; avec ce modèle de veilleuse vous aurez toujours de la lumière sous la main et il vous sera loisible de la laisser voir ou de dissimuler sa présence à l'enfant.

Avec les veilleuses ordinaires on est exposé à des inconvénients divers dont voici un exemple.
Un de mes parents a une petite fille de cinq ans adorable, à laquelle on ne connaissait, chez papa, aucune mauvaise habitude. On l'a conduite

chez sa marraine, et, là, l'habitude mauvaise s'est montrée. Depuis sa naissance, l'enfant couchait dans une chambre éclairée toute la nuit ; dans le nouveau domicile la bougie a été éteinte avant l'heure du sommeil ; il a fallu la rallumer pour que la petite fille s'endormit. Pendant la nuit, elle s'est réveillée et s'est mise à pleurer en criant : "Je n'y vois pas clair." Ses plaintes et sa frayeur n'ont cessé que quand la marraine a eu, de rechef, rallumé la bougie.

Ainsi, voilà donc un enfant, intelligent parmi les plus intelligents, qui risque de rester peureux la nuit ou même de contracter l'affection appelée "héméralopie" simplement parce qu'on a laissé prendre à un de ses sens une habitude mauvaise.

Dr FELIX BREMONT

L'abus du Thé

On connaît les relations entre l'abus du thé et les troubles du système nerveux. On peut les résumer brièvement : 1o l'empoisonnement chronique par le thé produit un état d'irritabilité exagérée du système nerveux et indirectement en provoquant des désordres de la digestion.

2o Le système nerveux, par l'usage modéré mais prolongé du thé, devient plus impressionnable aux influences extérieures, ce qui favorise la production des névroses fonctionnelles ou les entretient.

3o Le thé ne saurait provoquer des lésions fonctionnelles du système nerveux, mais il aggrave probablement les symptômes lorsque ces lésions existent.

4o Il n'est pas prouvé que le thé, à lui seul, puisse occasionner des névroses fonctionnelles sérieuses chez des personnes non prédisposées. Mais il constitue un facteur important dans la production des névralgies, de l'hystérie et autres affections de ce genre.

5o Lorsque le thé est pris habituellement à dose très élevée, les symptômes dyspeptiques surviennent avant que le système nerveux ait subi un dommage irréparable.

Dans la migraine et peut-être dans d'autres névroses fonctionnelles, le système nerveux a probablement besoin d'une légère stimulation que le thé procure plus facilement que d'autres substances également accessibles au public, c'est pour ce motif que les migraineux sont si fréquemment buveurs de thé.

OCT. SULLY

La question d'argent dans le mariage contemporain

Quand la femme, par la licence des mœurs et l'égoïsme des caractères, est simplement une dot, alors elle n'excite plus que la convoitise, non celle du désir, mais une autre encore plus basse peut-être, celle de la cupidité, et le mariage devient un affaire. N'est-ce point, hélas ! le caractère qu'il revêt souvent, non-seulement dans la vie réelle, mais dans le domaine de l'imagination, sur le théâtre et dans le roman, partout où devrait se montrer la divine poésie pour nous consoler ou nous révéler de la triste existence que nous sommes faites ? Qui n'a entendu agiter la question d'argent ? Qui ne la rencontre quelque part sous une forme ou sous une autre ? Vous désertez, pour lui échapper, au moins pendant quelques instants, votre cabinet de travail, votre salon, votre maison, le salon et la maison de vos amis ; vous la trouvez installée sur la scène, plus âpre, plus pressante, plus implacable que jamais. Elle est entrée si profondément dans l'esprit et dans le cœur de notre génération que ceux-là même qui s'efforcent de l'éloigner comme un lugubre fantôme, pour laisser respirer à l'aise la poésie, l'amour, la jeunesse, subissent encore à leur insu sa fatale influence.

Pourquoi la question d'argent garderait-elle cette prépondérance. Le bonheur n'est pas aussi cher qu'on le pense quand on sait le chercher où il est et qu'on s'en est d'avance rendu digne par une vie laborieuse et pure. Apprenez d'abord à payer votre dette à la société par une profession honorable, puis, quand vous aurez prouvé à vous-même et aux autres que vous la savez et que vous l'exercez en honnête homme, ne craignez pas d'appeler à votre foyer une compagne digne de vous et que vous puissiez nommer avec l'écriture "l'épouse de votre jeunesse". Associez à votre existence une chaste et tendre jeune fille dont le cœur bat à l'unisson du vôtre, dont la pensée répond à votre pensée, qui ne vous demande pas si le chemin de la fortune est ouvert, et que vous n'avez pas interrogé sur le chiffre de ses espérances, mais qui est décidée à ne vivre que par vous et pour vous. Aussitôt vous sentirez croître vos forces, grandir votre talent, s'élever votre âme. Vous serez soutenu, protégé, inspiré au dehors par cette même puissance qui fait la joie et la force, la lumière et la grâce de votre intérieur. Les tapis pourront manquer sous vos pieds, les bronzes sur votre cheminée, la vaisselle plate sur vos étagères ; mais vous ne voudrez pas échanger votre sort contre celui des grands de la terre.

N'ajoutez pas foi à ceux qui vous annoncent que l'expérience tôt ou tard viendra chasser ces illusions et vous faire repentir d'avoir écouté ces beaux rêves. Non, ces prophètes de malheur sont eux-mêmes le jouet d'un triste cauchemar. L'expérience, quand elle coule d'une noble source, quand elle vient à la suite d'une existence pleine, nous apprend au contraire que c'est la capitale de la vie, qu'on a d'autant plus vécu qu'on a plus et mieux aimé.

A. FRANCK

Les salons blancs

Foin du Louis treize incommode !
Du Louis quatorze à galons !
Blanc, blanc, blanc, blanc—telle est la mode
Des nouveaux salons.

Le Louis quinze règne en maître ;
Le Louis seize a tous les droits ;
"Blanc partout..." où l'on en peut mettre

Sur nos murs étroits.

On vit dans la crème liquide,
Dans des odeurs de petit-lait ;
C'est écumant peut-être, et vide...
Qu'importe ? Ça plaît !

Vitrines, magasins, boutiques
Se "louisquinisent" par tas ;
Et l'on voit des blancs esthétiques
Chez les bruns rastas.

Plus de tableaux, ces "taches tristes"
Sur le blanc ne font pas bien !
Victimes du blanc les artistes
Ne vendent plus rien.

Plus de bahuts, plus de crédences
Aux beaux plats où tremble un éclair ;
Plus de vieux bois, plus de façades.
Rien, rien que du clair !

Du blanc par tranches, par tartines,
Du blanc jusqu'à satiété !
Et partout—effroi des rétines—
L'électricité !

Du blanc ! du blanc ! qu'on en déco-
re
Les murailles à tour de bras !
Du blanc toujours ! du blanc encore...
Et du haut en bas !

Soit donc ! Que cette mode dure !
Blanchissons tout de tous côtés ;
Faisons-nous comme une ceinture
De virginités...

Mais du moins—vivant dans les crè-
mes,
Dans ces océans de savons—
Tâchons de nous blanchir nous-mêmes...

Si nous le pouvons !

Tâchons, frères, d'être moins "ros-
ses"
(Puisse c'est le mot convenu) ;
Désarmez, chers "petits féroces"
Au front ingénu !

Mes sœurs, soyez moins médisantes,
Et repoussez d'un haut-le-cœur
Les méchancetés séduisantes
D'un potin moqueur !

Frottons-nous de pure morale,
D'indulgence, de charité ;
Couvre-nous de ton eau lustrale
O sainte Bonté !

Bref, par nos efforts méritoires,
Faisons—chrétiens plus vigilants—
Qu'on trouve un peu moins d'âmes
noires

Dans nos salons blancs !

JACQUES NORMAND

Pensées Choies

La nature a mis le bonheur à la portée de tout le monde. Il ne faut que savoir le choisir.

LUCRECE

Le vrai moyen d'être trompés, c'est de nous croire plus fins que les autres.

LA ROCHEFOUCAULD

L'argent qu'on possède est l'insinuation de la liberté ; celui qu'on poursuit est celui de la servitude.

J. J. ROUSSEAU

C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire.

LA BRUYERE

Il faut absolument que la femme soit gracieuse. Elle n'est pas tenue d'être belle. Mais la grâce lui est propre. Elle la doit à la nature, qui l'a faite pour s'y mirer. Elle la doit à l'humanité. La grâce charme les arts virils et donne un sourire à la société tout entière.

J. MICHELET

CHOPIN

Cela devient une mode en France, semble-t-il de rattraper le temps perdu en dotant de deux monuments au lieu d'un les illustrations qui ont attendu plus que de raison ce genre d'hommage.

Musset a été honoré presque simultanément par les statues de MM. Antonin Mercier et Granet ; aujourd'hui, un monument à Chopin sera mis en place au parc Monceau, qui n'aura ainsi plus rien à envier au Luxembourg, déjà orné d'une œuvre sculpturale élevée à la gloire de l'auteur de la "Marche funèbre".

La physiologie de l'illustre artiste dont la carrière fut si courte et si laissée cependant une trace lumineuse dans l'histoire du XIXe siècle, est bien faite pour tenter le statuaire. Né en 1810, près de Varsovie, il mourut à Paris en 1849. Il venait de donner à Londres plusieurs concerts dans lesquels son génie se surpassa. Cet effort suprême lui fut fatal et sa santé accablée arriva juste à temps pour lui fermer les yeux.

Le Chopin du Luxembourg est de M. Georges Dubois, qui a délaissé la sculpture pour devenir professeur d'architecture ; celui que l'on place au parc Monceau a pour auteur le statuaire Jacques Froment-Meurice.

L'ILLUSION

TITANIA

Ma bien-aimée est un enfant,
Une enfant aux yeux de pervenche,
Dont le jeune cœur triomphant
Semble un oiseau sur une branche.

Ma bien-aimée est un oiseau,
Un oiseau dont l'aile est légère,
Qui se berce sur un roseau,
Puis vole et fuit dans la lumière.

Ma bien-aimée au regard clair
Sans doute eut pour mère ou mar-
riage, et d'autres encore, elles les ont
longueusement développées dans une
réunion à laquelle assistait la fine fleur de l'acrobatie féminine de Londres.

Il y avait là des boucles de boucles, des femmes projectiles ou serpents, des virtuoses de la barre fixe ou du trapèze, et l'une d'elles, qui excellait au double saut périlleux, a obtenu un succès très vif en contestant au gouvernement, à la magistrature et à la police, toute compétence en la matière, car il n'est que trop évident, a-t-elle déclaré, que M. Gladstone lui-même se romprait les os, s'il avait à exécuter le moindre "cumulet".

A l'issue de cette réunion, les dames acrobates ont chargé quelques-unes d'entre elles de se rendre chez le ministre de l'Intérieur, et "de forcer sa porte au besoin" ; et dans le nombre de ces déléguées figure la redoutable Vulcana, luttes émérites et spécialiste du coup de poing.

Le premier essai de l'Extremite de la Mère Grave, pour les vers, vous convaincront qu'il est sans égal en fait de remède pour les vers. Achetez-en une bouteille et faites-en l'essai.—25

Une Mère

Une jeune femme, Mme Pasquelin, demeurant à un cinquième étage de la rue Saint-Maur, à Paris, (France), a accompli, pour sauver son enfant, un acte d'énergie incroyable.

L'explosion d'une lampe à alcool avait mis le feu, dans sa chambre, et les flammes avaient gagné les rideaux du berceau de son enfant.

Présentement vivement, Mme Pasquelin voulut fuir en gagnant la porte. Mais il était déjà trop tard. L'incendie barrait le chemin.

Affolée, la jeune femme enjamba l'appui de sa fenêtre, et se hasarda, toujours avec son enfant dans les bras, sur une étroite corniche, recouverte de zinc et qui entoure la façade. Elle marcha ainsi à petits pas, le dos contre le mur, les yeux levés pour éviter le vertige, risquant à chaque pas la plus effroyable mort.

Dans la rue, des passants, des voisins, sont attroupés et regardent l'audacieuse tentative de cette femme à qui il est impossible de porter secours. Tous sont immobiles, halelants, n'osant ni un mot, ni un geste. Des femmes pleurent.

L'horrible émotion est à son comble, et pourtant la situation de la courageuse femme devient plus tragique encore. En effet, elle a atteint la fenêtre la plus voisine de sa chambre, elle baisse les yeux, tourne un peu la tête : les volets sont fermés !

De nouveau elle se met à glisser sur l'étré rebord, elle arrive enfin jusqu'à la deuxième fenêtre ; ses bras se tendent, on saisit son enfant qu'elle offre d'abord à ceux qui sont là.

Des mains l'agrippent, l'entraînent à l'intérieur. A ce moment l'admirable mère redevient une pauvre femme et tombe évanouie.

Le commencement d'incendie a pu être éteint peu après par les pompiers accourus au premier appel.

MENUET

Marquise, vous souvenez-vous
Du menuet que nous dansâmes ?
Il était discret, noble et doux,
Comme l'accord de nos deux âmes

Aux bocages de la chaux
A ces notes pures et lentes ?
C'était un air du grand Rameau,
Un vieil air des Indes galantes.

Triomphante, vous surprenez
Tous les cœurs et tous les hommages,
Dans votre robe à grands paniers,
Dans votre robe à grands ramages.

Vous levez, de vos doigts gantés
Et selon la cadence douce,
Votre jupe des deux côtés
Prise entre l'index et le pouce.

Plus d'une belle, à Trianon,
Enviait, parmi vos émules,
Le manège exquis et mignon
De vos deux petits pieds à mules ?

Et, distraite par le bonheur
De leur causer cette souffrance,
A la reprise en ? mineur,
Vous manquâtes la révérence.

FRANÇOIS COPPEE,

de l'Académie française.

CASTORIA
Pour Bébes et Enfants
La Sorte Que Vous Avez Toujours Achetée

Porte la
Signature de *Chas. H. Titche*

ENTRE AMIS

—Ainsi vous ne voulez pas me rendre ce service ? je m'en souviendrai ; songez-y, c'est un rien que je vous demande, dit l'un.

L'autre, plein de logique :
—Votre rancune, alors, n'a pas sa raison d'être, car vous conviendrez que c'est un rien que je vous refuse !

La consommation de l'huile Electrique du Dr Thomas a augmenté dans des proportions considérables. Malgré qu'elle soit sur le marché depuis au delà de 31 ans, sa prospection est plus grande que jamais et sa demande, durant cette période, a continuellement augmenté. Cette huile est utile dans tous les pays et partout où on l'introduit elle fait apprécier sa valeur.—5

Les dames acrobates

Une grande effervescence règne depuis quelques jours parmi les dames acrobates de Londres. Elles s'insurgent contre un projet de loi présenté par M. Herbert Samuel, appuyé par le ministre de l'Intérieur, M. Gladstone, et qui prétend les protéger en interdisant aux directeurs de cirques, barnums de foires et autres managers, de les employer à des exercices dangereux.

Elles estiment, en effet, qu'elles ne sont pas de ces "faibles femmes" dont le législateur ait à s'occuper, et déclarent qu'elles s'opposent par tous les moyens au vote d'une loi qui aurait d'autre effet que de leur enlever leur gagne-pain. Toutes ces raisons, et d'autres encore, elles les ont longuement développées dans une réunion à laquelle assistait la fine fleur de l'acrobatie féminine de Londres.

Il y avait là des boucles de boucles, des femmes projectiles ou serpents, des virtuoses de la barre fixe ou du trapèze, et l'une d'elles, qui excellait au double saut périlleux, a obtenu un succès très vif en contestant au gouvernement, à la magistrature et à la police, toute compétence en la matière, car il n'est que trop évident, a-t-elle déclaré, que M. Gladstone lui-même se romprait les os, s'il avait à exécuter le moindre "cumulet".

A l'issue de cette réunion, les dames acrobates ont chargé quelques-unes d'entre elles de se rendre chez le ministre de l'Intérieur, et "de forcer sa porte au besoin" ; et dans le nombre de ces déléguées figure la redoutable Vulcana, luttes émérites et spécialiste du coup de poing.

Le premier essai de l'Extremite de la Mère Grave, pour les vers, vous convaincront qu'il est sans égal en fait de remède pour les vers. Achetez-en une bouteille et faites-en l'essai.—25

Les trésors de Delos

Il y a quelques jours, les journaux anglais ont publié une dépêche d'Athènes annonçant qu'on avait découvert, dans les fouilles de Delos, la réduction de la Vénus de Milo ; d'après cette dépêche, la miniature était sans bras.

Après enquête, voici ce qu'apprend à ce sujet le correspondant à Athènes du "Matin" :

"Des informations prises à l'Ecole française d'Athènes, il résulte qu'il n'a été fait aucune découverte de ce genre, ni aucune autre pouvant prêter matière à confusion. Tout au plus pourrait-il s'agir d'une Aphrodite faisant partie d'un groupe mis au jour depuis environ deux ans.

"Ce qui est vrai, c'est que les fouilles de Delos se poursuivent avec une énergie méthodique. On fait chaque jour sortir du sol, non pas une, mais deux cités arrachées à la nuit des siècles : la ville sainte et la ville

Le Sirop Anti-Consumptif de Biele n'a pas besoin d'être recommandé. Il se recommande par lui-même à tous ceux qui le connaissent. Des années d'usage dans le traitement du rhume et de la toux et de toutes les affections de la gorge, ont établi d'une façon indéniable qu'il doit être placé au nombre des meilleurs remèdes pour le traitement de ces maladies. Si vous en faites l'essai vous ne le regretterez pas. Vous n'aurez jamais mieux dépensé 25 cents.—25

La Vieille Mediane

Hâtivement pour aller boire
Ensuite, sans joie et sans deuil,
Quatre hommes en jaquette noire
Transportent le maigre cerceuil.

Eux suivront la route pareille,
Un peu plus tôt, un peu plus tard ;
Dors sans rancune, pauvre vieille,
Oubliée avant ton départ !

Les quatre, après t'avoir vêtue
D'un suaire aux lambeaux étroits,
Ont mis sur ta tête étendue
Le débris d'une ancienne croix ;

Et là-haut, dans la paix profonde,
Tu plains le métier de ces gens
Forcés d'offrir, aux yeux du monde,
Un dieu pauvre à des indigents !

Plus d'un gendarme se rappelle
Pourtant, avec certain frisson,
Les soirs où tu fus la plus belle
A la fête de la moisson !

Mais nul d'entre eux, qui, dans la
plaine,
Ont jadis avec toi sauté,
Ne suit ton cerceuil, l'âme pleine
D'un vieux regret de ta beauté !

Prête devant, mais rien derrière,
On te conduit vers le grand Tout ;
Seuls, l'abandon et la misère
Te sont fidèles jusqu'au bout !...

EMILE LUTZ

AU VILLAGE

Le feu éclate au village.
On se précipite chez le maire pour lui demander la clef de l'écurie où se trouve la pompe nouvellement acquise par la commune.

—Jamais de la vie ! s'écrie cet excellent citoyen,—on n'aurait qu'à l'abimer.

LA BANQUE DE ST. JEAN

—FONDÉE EN 1872—

CAPITAL AUTORISÉ \$1,000,000
CAPITAL SOUSCRIT \$500,000

DIRECTEURS :—P. H. ROY, Eor., M. P. P., Président
FRANÇOIS LAMOURÉUX, cultivateur, Vice-Président
ALPHONSE MORIN, Protonotaire,
MARCELIN ROBERT, cultivateur,
PIERRE DIONNE, bourgeois.

SUCCESSALES : { St. Rémi, C. A. Bédard, gérant.
Henryville, Richard Harbec, gérant.
Napierville, Charles Brault, gérant.
CORRESPONDANTS : { La Banque Molson, Montréal.
La Banque Montréal, New-York.
The First National Bank Boston.

INTERETS ALLOUES SUR DEPOTS D'EPARGNES

GRANDE

VENTE A SACRIFICE!

Jacob Simard

MRCHAND de
Charbon, Bois, Grain, Foin, Chaux,

— ABESTOS POUR ENDUITS —
Le tout en Gros et en Detail.

Agent pour la Compagnie des prêts.

Cooperative Home Investement Co.

Et pour Assurance sur la Vie et Contre le Feu.

BUREAU:

Rue Richelieu, voisin du Bureau de Poste.

Tel. Bureau 133. — Résidence 224

Souvenirs du Levant

A ALBERT CAHEN

S'il est un souvenir où se plaisent nos âmes,
Qui nous semble plus doux, plus cher, plus décevant,
A qui notre regret s'attache plus souvent,
Oh ! dites, n'est-ce pas le souvenir des femmes
Dont la beauté fleurit sous le ciel du Levant ?

Nous les vîmes, un jour, et c'était dans les îles
Où les vagues se tordaient au soleil.
Il en est dont le charme obsède mon sommeil,
Et mon rêve revêt leur front, leurs yeux tranquilles,
Leur sourire, à celui des déesses pareil.

Mais il est d'autres yeux, il est d'autres sourires
Entrevus sous l'azur du ciel italien,
— Oh ! dites, votre cœur bat-il comme le mien ? —
Qui font soudain en moi s'éveiller mille lyes,
Tout un langage frais, sonore, aérien.

Et les femmes de Rome, et les femmes de Zante,
Et celles qui dansaient dans l'île de Corfou,
Et celles qui passaient, allant je ne sais où,
Sur la plage où s'étend Naples retentissante ;
Oh ! toutes ces beautés tentent mon désir fou.

C'est Albert, voulez-vous partir ? je tends les voiles,
Venez, la barque est prête et les flots sont chanteurs.
Alions-nous-en parmi ces pays enchanteurs
Saluez la clarté de nouvelles étoiles,
Et des vagues citronnières respirez les senteurs.

Tandis que nous pensons aux amours commencées
Comme on pense aux romans entr'ouverts un matin,
Sous les climats heureux où s'est fait leur destin,
Ces femmes ont peut-être envoyé leurs pensées
Vers les deux étrangers, fils d'un soleil lointain.

Et plus d'une peut-être entre ces étrangères
Se répète à mi-voix qu'elle nous eût aimés,
Et plus d'une, le long des sentiers parfumés,
S'enivre ainsi que nous des douceurs mensongères
Des beaux songes d'amour si tôt morts que formés.

Que de désirs perdus se croisent dans l'espace,
Que de pleurs répandus dans de muets combats,
Que de baisers jetés par des enfants, tout bas,
Au vent qui ne dit pas son secret quand il passe !
Oh ! dites, que de mots d'amour on n'entend pas !

PAUL BOURGET

Echos des Alentours

ST-LUC

Mlle Louise Chabot, organiste de cette paroisse, est partie pour une pramade à Pointe Claire.

STANBRIDGE STATION

Messieurs Lévy et Grégoire Simard étaient en visite dimanche chez leur oncle M. Alfred Girard.

— N. J. B. Landry, de Bristol, Conn., était de passage ici la semaine dernière.

— N. Frank Hastings est en bonne voie de guérison.

— M. Domina Campbell est dangereusement malade.

SAINT-REVOIS

Mme J. B. Bissonnette, de St-Henri, Montréal, est chez sa mère Mme Hector Bissonnette.

— Mademoiselle H. Comeau, de St-Jean, est en promenade pour quelque temps chez sa grand-mère Mme A. Comeau.

— Cette semaine, M. H. Pinsonnault et M. Pierre Comeau organisent un grand pique-nique à l'île-aux-Bois, à bord du vapeur Richelieu. Les excursionnistes doivent aussi se rendre à Rousses Point. Tout promet d'être un succès.

— Madame Julien Goyette est dangereusement malade.

— Madame Albert White, malade depuis quelques semaines, prend beaucoup de mieux. Elle peut maintenant vaquer à ses occupations.

— Madame Joseph Bonneau est partie, ces jours derniers, pour l'hôpital où elle doit subir une opération.

— Monsieur Bénédict Morin et sa femme étaient en promenade, dimanche dernier, chez M. Pierre Morin.

CLARENCEVILLE

Ces jours derniers a eu lieu, dans le village de Clarenceville la "Harvest Home" chez M. W. Robinson.

— L'ouverture des écoles du village se fera lundi prochain.

— Monsieur Sylva Coudal et ses deux sœurs Mmes Sidonia et Diana, de Sabrevois, étaient à Clarenceville dimanche, chez Monsieur Joseph Le-doux.

NAPIERVILLE

Nous avons le regret d'annoncer la mort de Madame Marie Céline Pâlin, épouse de notre estimable citoyen M. Pierre Leblanc, machiniste du village de Napierville. M. Leblanc a subi une bien douloureuse épreuve en perdant son épouse, car on pouvait la comparer à la femme forte de l'Evangile.

Madame Leblanc était cousine germaine avec M. l'abbé Clément Pâlin, prêtre sulpicien de Montréal. Elle laisse quatre enfants : deux garçons et deux filles. La défunte fut frappée d'apoplexie le vingt-cinq courant au matin et elle expira quelques heures plus tard, après avoir reçu les derniers sacrements. Elle a été inhumée le vingt-deux à St-Cyprien, en présence d'un grand nombre de parents et d'amis. Le deuil était conduit par M. J. C. Girard, de Napierville, les porteurs étaient Messieurs Euphrasie Faucher, J. B. Renaudette, Joseph Thibodeau, Delphis Lussier, tous de Napierville.

L'année 1906 est une année d'épreuves pour M. Leblanc; au mois de mai dernier un incendie détruisait de fond en comble tous ses moulins. Nous offrons nos sympathies les plus sincères à ce concitoyen courageux.

— L'épouse de M. Delphis Lussier a

— L'épouse de M. Delphis Lussier a

— L'épouse de M. Delphis Lussier a

— L'épouse de M. Delphis Lussier a

— L'épouse de M. Delphis Lussier a

— L'épouse de M. Delphis Lussier a

— L'épouse de M. Delphis Lussier a

— L'épouse de M. Delphis Lussier a

— L'épouse de M. Delphis Lussier a

— L'épouse de M. Delphis Lussier a

— L'épouse de M. Delphis Lussier a

— L'épouse de M. Delphis Lussier a

— L'épouse de M. Delphis Lussier a

donné naissance à une grosse fille baptisée sous les prénoms de Marie-Yvonne-Annette. Parrain M. Alfred Lemaire, marraine Mlle Flora Smith, de Napierville.

— MM. Elie Boivin, Philias Tétreau, Moïse Derome, Sylvio Fortin, Isaïe Fortin de notre village, doivent partir jeudi le trente courant pour un voyage au Nord-Ouest.

— M. Pierre Bourgeois qui était retenu à sa chambre depuis dimanche le dix-neuf courant, pour cause de maladie, prend beaucoup de mieux.

— MM. Lazare et Théophile Fortin, fabricants de beurre, de notre village, viennent de faire l'acquisition de l'ancienne manufacture de voiture Caudal, propriété de W. A. Stuart.

Les messieurs Fortin entendent faire le commerce de bois et charbon ainsi que du grain et foin. Nous leur souhaitons tout le succès possible.

ST-PAUL DE L'ILE-AUX-NOIX

Sous le vert feuillage qu'agitait la brise du soir avait lieu, dimanche dans notre village, un magnifique parti de "Euchre". Les nombreux amis de Mlle Flore Messier s'étaient réunis afin de saluer son départ pour les Etats-Unis, en même temps que pour lui présenter leurs vœux à l'occasion de ses dix-neuf ans.

L'illumination disposée avec tant de symétrie et de goût charmait tous les regards. Aussi les invités n'ont pas manqué d'adresser leurs chaleureuses félicitations aux organisateurs dévoués. M. C. Rivet, étudiant, et M. C. Cockburn, capitaine du dragueur "Richelieu".

Un délicieux goûter fut servi et mesdemoiselles Alma et Agnès Messier, se firent remarquer par leur courtoisie.

Les vainqueurs du "euchre" furent Mlle Alice Poutre, 1er prix des dames, M. Ed. Moquin, 1er prix des messieurs. Les seconds prix ont été remportés par Mlle Alice Moquin et M. O. Gagnon.

La soirée se prolongea à une heure bien avancée de la nuit mais comme tous les heureux moments elle fut courte.

Au nombre des personnes présentes mentionnons : Mmes Blanchés Dubois, de Montréal ; Alice Poutre, Georgine Poutre, de St-Jean ; A. Laplante, O. Laplante, Alma Corbière, de l'île-aux-Bois ; G. Gamache, de Manchester ; E. Hébert, Sophie Hébert, Rose Hébert, Alice Moquin, Antoinette Moquin, Blanche Girard, Flore Messier, Alma Messier, Agnès Messier, Blanche Messier, O. Boudreau, M. C. Boudreau, de l'île-aux-Bois ; MM. C. Cockburn, de Chambly ; C. Rivet, de Montréal ; E. Moquin, de l'île-aux-Bois ; A. Moquin, de Clarenceville ; F. Choquette, d'Iberville ; Oscar Girard, Emile Girard, de Montréal ; Eugène Girard, de l'île-aux-Bois ; O. Gagnon, de Lacadie ; G. Derome, de St-Jean ; H. Messier, de l'île-aux-Bois.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

— MM. Oscar Girard, de la Baie des Marchands, de Montréal, et Emile Girard, de la Cie d'assurance Guardian Life, aussi de Montréal, étaient en promenade chez leur père M. Elphège Girard, ici, dimanche dernier.

Noces Parisiennes

Au Bois, traînés par leurs deux roses,

Conduits par des cochers loustics, Parmi les équipages "chics", Passent des landaus pleins de noces.

Des messieurs en habits bon teint Qu'on sent achetés de la veille, Pument, le chapeau sur l'oreille, Un cigare cent fois éteint.

Ils s'empilent dans les voitures, Un sur le siège et six dedans, Et lancent des regards ardents Sur le bataillon des "impures".

En toilettes très comme il faut, Les dames, plus rouges que braise, Ont dénoué, pour être à l'aise, Leurs brides... qui leur tenaient chaud.

Dans le landau qui marche en tête Les époux, la main dans la main, Savourent l'orgueil surhumain De se sentir rois de la fête.

Et sous le croisement brutal Des regards, ainsi qu'au théâtre, Prennent un air ou trop folâtre Ou bêtement sentimental.

Et c'est la même promenade Pour tous, sans nulle exception : Jardin d'Acclimatation Et visite de la Cascade.

Voyez-les à la queue-leu-leu Sur le rocher de carton-pierre, Regardant en pleine lumière, La plaine verte et le ciel bleu.

Et, sous la chute d'eau striée Par le soleil, jupon troussés, Parmi les lazzi insensés, Voyez sauter la mariée !

Daignez l'admirer maintenant Dans le jardin zoologique, Comme la Cléopâtre antique Sur l'éléphant se pavanant !

Dans la noce du pachyderme Sa robe met un gros point blanc : Et le garçon d'honneur galant Crie : "Hé ! là-haut ! Tenons-nous ferme !" !

Le soir toute la noce ira Dans un restaurant à prix fixe, Absorber un dîner prolixe, Café, liqueurs, et caetera...

Puis un bout de bal s'organise Dehors, aux Jardins et Bosquets, Et les messieurs ronds et coquets, Y dansent en bras de chemise.

Ne rions pas trop, voyez-vous, De ces humbles qu'un rien amuse : La gaité souvent se refuse A des sceptiques tels que nous.

Quand à Paris tout les attache De leur désir est charmé : Qu'importe un horizon fermé Quand on ignore ce qu'il cache ?

Pour eux qui n'ont point visité La Suisse coquette ou sauvage, Cette cascade-enfantillage A de faux airs d'immensité.

Sur ces rochers-miniature S'asseyant à califourchon, Ils pensent, comme Perrichon, Admirer la belle nature.

Cet éléphant dégénéré, Affublé d'un harnais grotesque, Est pour eux le roi gigantesque D'un pays toujours ignoré,

Et le soir, au son du trombone, Le pauvre bosquet pousseux, Sous le gaz trouble, vaut pour eux Tous les jardins de Babylone !

Leur vil esprit faubourien, Plein du souvenir des fêtes, Se crée aux moindres rêveries Un vrai royaume aérien ;

Un beau royaume fait d'albâtre, D'émeraude et de saphirs, Où des figurants grands vizirs Coudoient des reines de théâtre ;

Un royaume où les fruits nouveaux Pendent aux arbres par centaines ; Où les soldats—tous capitaines !—Défilent parmi les braves ;

Où la fée en toilette blanche Exauce les moindres souhaits ; Où les trucs ne ratent jamais, Où chaque jour est un dimanche !

Heureux ?... Oui, sans doute, ils le sont... Mille fois plus que nous, peut-être ; Car tout ce qu'ils n'ont pu connaître Les rend content de ce qu'ils ont.

Ils goûtent ces heures brèves Qui s'envolent sans lendemain L'idéal du bonheur humain : Un peu de vrai, beaucoup de rêves !

JACQUES NORMAND

CASTORIA.

La Soie Que Vous Avez Toujours Achetée

Partez la

Sur LE BOULEVARD

Sur le boulevard :

— Avez-vous remarqué que dans tous ces championnats de course, de natation, etc., il n'y a jamais parmi les femmes qui y prennent part aucune Parisienne ?

— Pas étonnant, mon cher, les Parisiennes ne courent pas... elles font courir !

AU CONSERVATOIRE

Entre concurrents de comédie au Conservatoire.

— Ma famille s'est imposé de grands sacrifices pour mes études ; c'est une traite qu'elle a tirée sur mes futurs succès au théâtre.

— Autrement dit, la traite des "planches" !



Plaisir Défendu

Les enfants vous démontront les mérites des biscuits Mooney si vous leur en donnez la chance.

Les Mooney's Perfection Cream Sodas

sont devenus fameux par tout le Canada, en peu de temps. Ils sont tendres, tentateurs et appétissants. Ils ne ressemblent en rien aux autres biscuits que vous avez déjà mangés.

Demandez les "Mooney" à votre épicer

La Quiche Lorraine

Voici la recette d'une délicieuse pâtisserie provinciale qui a réjoui mon enfance et qui est peu connue des Parisiens : je veux parler de la "quiche" ou "galette lorraine".

Vous prenez de la pâte à pain, vous l'amincissez au rouleau jusqu'à ce qu'elle ait la consistance d'une pièce de deux sous ; puis, vous la saupoudrez délicatement sur la tourtière de tôle, aux bords légèrement relevés et tuya-

autés, préalablement saupoudrés de fleur de farine. Sur cette surface ronde, vous disposez en damier, des dés de beurre frais. Cette première opération achevée, vous battez dans un saladier, avec des jaunes d'œufs en nombre suffisant, une jatte de crème savoureuse, épaisse et levée de la veille. Lorsque cette farce est bien mélangée et convenablement salée, vous la répandez sur la pâte. Portez, ensuite, votre galette au four flam-

bant du boulanger voisin. Laissez-l'y cinq minutes, pas plus. Elle en sortira dorée, bouillonnée, alléchante, onctueuse, et embaumera de son odeur triante toute la maison. Mangez-la bouillante, en l'arrosant d'un léger vin de pinceau récolté dans nos vignobles lorrains, et alors vous saurez ce que c'est que faire bonne chère !

ANDRÉ THEURIET,

de l'Académie française.

Une Comète

On est enfin rassuré sur le sort de la comète Finlay, au sujet de laquelle les savants n'étaient pas sans inquiétude. C'est une jeune comète qui a été découverte il y a quelques années à peine, et l'on pouvait craindre qu'elle ne comât pas encore très bien sa route. Ce n'était pourtant pas sa première sortie. Elle avait déjà fait quelques courtes apparitions au firmament, et sa venue avait été encore annoncée, d'une façon à peu près certaine, pour cette année.

Mais on l'attendait beaucoup plus tôt, et elle était déjà en retard de quelques mois. Dans les observations on se perdait en conjectures, mais on se gardait toutefois d'écarter la chose de peur d'émouvoir l'opinion. Il n'y a plus lieu aujourd'hui à être si discret : la jeune comète est, en effet, retrouvée. Elle ne s'était pas égarée : elle avait seulement fait une mauvaise rencontre. Un distingué savant, M. Schuholz, du bureau des longitudes de Paris, a démontré que le retard constaté provenait de ce que la comète avait passé près de Jupiter, ce qui a modifié les éléments de son orbite.

Il convient donc de jeter un usage sur cette escapade, mais ce Jupiter, tout de même, à son âge !

COURS D'HISTOIRE

— Au fond, Achille, n'ayant que le talon de vulnérable, était immortel.

— Oui, excepté quand il avait très faim.

— ?

— Dame, parce qu'alors il avait l'estomac dans les talons.

Nouveau Magasin

d'Articles de fantaisie et de toilette pour Dames

Ancienne place de Mlle Grégoire

C'est avec plaisir que Mlle Louise Roy, annonce à ses nouveaux clients qu'elle est maintenant en position de répondre aux commandes que l'on voudra bien lui donner pour broderies, dentelle au crochet, etc. etc.

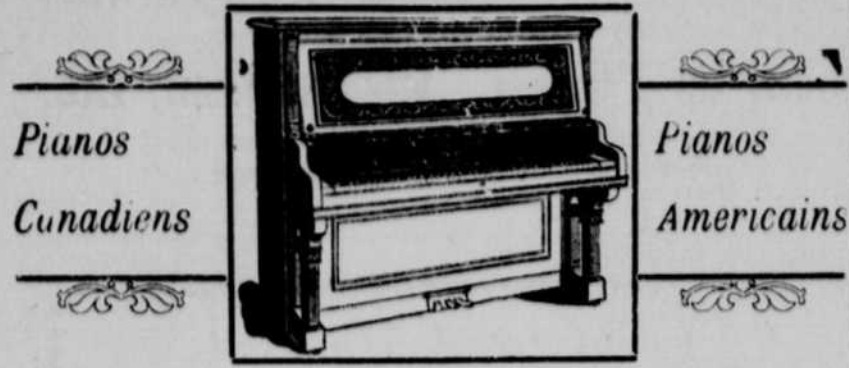
Elle a renouvelé ses marchandises et a complété son assortiment.

Elle prie ses am

J. P. MEUNIER,

BIJOUTIER

A le plaisir d'annoncer au public en général, qu'en vertu d'un arrangement spécial fait avec nos meilleures maisons



Vendra à des conditions avantageuses, les meilleurs Pianos Canadiens et Américains.

Il sollicite une part du patronage local et des environs.

RUE RICHELIEU - SAINT-JEAN.

NOUVELLES DE SAINT-JEAN

ETRANGERS EN NOTRE VILLE

—M. Joseph Asselin, de St-Henri, était en promenade à St-Jean, avec sa famille, la semaine dernière.

—M. Tancrède Tremblay, de Beloeil et MM. Honoré Bessette et Emile Auclair, de St-Hilaire, étaient de passage au milieu de nous mardi dernier.

—Madame A. Tremblay, de St-Hilaire et sa fille Mme Millier, de St-Hélène de Bagot, sont venus à St-Jean au commencement de la semaine, en visite chez des amis.

—M. Alfred Dubois, du département des Travaux Publics à Ottawa, est en vacances chez ses parents et amis de St-Jean.

—Mademoiselle Adèle Beauvais, de Boston, Mass., était en promenade, mardi dernier, chez Mme A. N. Charland.

—L'hon. D. Monet, protonotaire de Montréal, était de passage au milieu de nous, ces jours derniers.

—Mme Beason, de New-York, est venue rendre visite à Mme A. N. Charland, à la fin de la semaine dernière.

—Mardi et mercredi, madame Alfred Rémy, de St-Valentin, et Stottsville, était en visite chez sa sœur Madame Jérémie Lord.

—Mlle Lillie Dandurand, fille de M. H. C. Dandurand, de Rossland, C.A., est en promenade à St-Jean pour quelques mois.

—Mme Girard, de Rossland, était de passage en cette ville, ces jours derniers. Elle se rendait chez des parents à Rougemont.

DE RETOUR

Madame A. O. Tremblay est de retour d'une promenade de quelques jours chez des parents dans les Cantons de l'Est.

A L'ASILE DES SOEURS GRISES

La rentrée des enfants à l'Asile des Sœurs Grises aura lieu mardi, quatre septembre, et l'ouverture des classes mercredi, cinq septembre.

LE MARCHÉ DE SAMEDI

Les produits de la ferme étaient encore en grande abondance sur notre marché samedi dernier. Il y avait surtout beaucoup de légumes. Le prix du beurre a augmenté. Voir notre page du commerce.

LE HOP DE VENDREDI

Le "hop" de vendredi, au "Yacht Club" de St-Jean, a été une brillante fête.

La salle du bal et les terrasses du club étaient remplies de jolis couples.

L'orchestre de St-Jean a exécuté un magnifique programme musical.

A minuit il y eut joyeux réveillon.

BELLE PÊCHE

L'hon. juge Loranger, M. le Dr Mount, MM. Henri Delbosse et J. A. E. Delbosse, de Montréal, étaient de passage à St-Jean, samedi dernier.

Ces messieurs revenaient d'une excursion de pêche à l'île-aux-Bois, où en quelques jours ils ont pris cent livres de poisson.

Inutile de dire que les excursionnistes sont enchantés de cet exploit.

EXCURSIONNISTES A ST-JEAN

Le coquet vapeur de MM. Fecteau, de St-Antoine sur Richelieu, a amené en notre ville, mardi dernier, quelques centaines d'excursionnistes des différentes paroisses situées le long du Richelieu, entre St-Antoine et Chambly.

Ces étrangers ont employé les quelques heures passées au milieu de nous à visiter notre ville.

LE TERME DE SEPTEMBRE

Les vacances judiciaires sont sur le point de se terminer. Déjà l'on aperçoit nos éminents jurisconsultes hantant les abords du Palais de Justice.

Il paraît que les plaideurs aussi se réveillent.

A tous ceux que cela peut intéresser nous annonçons l'ouverture du terme de septembre de la cour supérieure en ce district, pour le dix-sept septembre prochain, sous la présidence de l'hon. juge Paradis.

ARRESTATIONS

Le grand constable Massé, assisté du constable Tremblay, a opéré l'arrestation, mardi dernier, de Michaël Clark, et mercredi, de John Whitton, tous deux accusés d'assaut.

Les deux inculpés ont été remis en liberté sous caution.

Ils comparaitront devant le juge Lantôt, le quatre septembre prochain.

LA GARE DU PACIFIQUE CANADIEN

La compagnie de chemin de fer Pacifique Canadien, a décidé d'agrandir sa gare à St-Jean, d'une allonge de trente-sept pieds par vingt-cinq, afin d'y placer un bureau d'express et d'améliorer les salles d'attente.

Ces travaux commenceront d'ici à quelques jours.

LE ST. JOHN'S YACHT CLUB

Ce club traverse la période la plus glorieuse et la plus prospère depuis sa fondation.

Le nombre de ses membres, cette année est de trois cent quatre.

Tous les samedis soir, il y a un bal avec orchestre, et quelquefois au commencement ou au milieu de la semaine.

A part cela tous les soirs sauteries improvisées, avec piano.

La fermeture de ce club n'aura lieu qu'à la fin de septembre.

CONDOLEANCES

A une assemblée de la C.M.B.A., tenue mardi soir, sous la présidence du Dr Jules Lafleur, des résolutions de condoléances ont été passées au sujet de la mort de Joseph-Aimé-Léopold, enfant de M. le notaire Aimé Lussier, secrétaire de la société.

"Le Canada-Français" profite de l'occasion pour offrir à M. le notaire Lussier et à son épouse, ses sympathies dans la cruelle épreuve qu'ils viennent d'éprouver par la perte de leur enfant.

CONCERTS EN PLEIN AIR

Jeu de dernière le Cercle Philharmonique de St-Jean a exécuté, au parc Richelieu, le magnifique programme que nous avons publié dans notre numéro précédent.

Les auditeurs, malheureusement, étaient peu nombreux, à cause de l'insuffisance de la température.

Mardi soir nos musiciens ont donné un autre concert au parc Marchand.

La soirée était belle et l'assistance très nombreuse.

Notre fanfare, sous la direction de M. L. N. Boisvert, se perfectionne tous les jours et est à l'heure actuelle un des meilleurs corps de musique du pays.

AU CLAIR DE LA LUNE

Mardi prochain, il y aura excursion au clair de la lune, à bord du nouveau vapeur "Richelieu".

Cette excursion est sous le patronage du "Cercle Philharmonique de St-Jean" qui donnera un magnifique concert à bord.

Départ à sept heures et demie, au quai O'Can. Prix des billets, cinquante cents.

Ce sera un voyage de plusieurs milles sur l'eau, sans arrêt, avec musique et lune, ou l'autre.

L'excursion sera remise au lendemain pour cause de mauvais temps.

Il y aura des rafraîchissements à bord.

Ce sera une occasion unique cette année de passer une charmante soirée sur l'eau avec sa famille ou ses amis.

L'OUVERTURE DES CLASSES

C'est mardi prochain, quatre septembre qu'aura lieu l'ouverture des classes en notre ville.

A cette occasion nous croyons devoir rappeler aux parents qu'il est très important d'envoyer leurs enfants à l'école dès l'ouverture des classes. Les enfants qui arrivent en retard peuvent difficilement rattraper le temps perdu et souvent se décourager.

L'importance d'une solide instruction dans les temps modernes, n'est plus à démontrer. Dans n'importe quelle classe de la société l'ignorant

parvient difficilement à gagner sa vie.

Tout le monde ne peut être savant, c'est entendu, mais dans un pays démocratique comme le nôtre, tout le monde doit posséder au moins les connaissances élémentaires de l'instruction, afin de pouvoir se renseigner par soi-même et faire ses affaires sans le secours de personne.

Nous croyons que parmi nos lecteurs, il n'en est pas un seul qui soit d'avis contraire. C'est pourquoi nous sommes convaincu d'avance, que tous nos garçons, et fillettes, répondront à l'appel à l'ouverture des classes mardi le quatre septembre.

DE RETOUR D'OTTAWA

M. J. E. A. Benoit, architecte et ingénieur de cette ville nous revient d'Ottawa avec d'excellentes nouvelles. Les travaux du bureau de poste de St-Jean commenceront probablement avant longtemps.

M. Benoit s'est entendu avec les ingénieurs du département des Travaux Publics au sujet de la construction d'un manège à l'école militaire. Les chevaux de notre escadron de cavalerie seront logés dans l'ancien manège.

Ces travaux seront exécutés prochainement.

Madame J. E. A. Benoit, qui accompagnait son mari à Ottawa, a passé quelques jours en promenade chez le Dr Robillard.

COMPATRIOTES DU KANSAS

Nous avons eu dernièrement, à nos bureaux, la visite de MM. Emilien Bombardier et Joseph Mailhot, de Jamestown, Kansas, deux de nos compatriotes qui ont fait fortune dans l'ouest américain.

Ces messieurs n'étaient pas venus au pays depuis vingt-quatre ans. Dans cette contrée fertile de l'ouest, ils se sont livrés à l'agriculture, et possèdent à l'heure actuelle chacun cinq cents acres d'excellente terre à blé. Ils s'occupent aussi de l'élevage d'animaux. C'est ainsi qu'ils réalisent, en moyenne, chacun deux mille dollars de profits par année.

Ces entrepreneurs compatriotes représentent dignement notre race à l'étranger.

BAPTEMES

Le vingt et un août, Marie-Rosalba-Marguerite-Leone, fille de M. Joseph Delorme, Parrain et marraine, M. Joseph Lemieux et son épouse.

Le vingt-six août, Marie-Lucienne-Gisèle, fille de M. Agnus Marsan, Parrain et marraine, M. Henri Langlois et son épouse.

Le vingt-sept août, Joseph-Narcisse-Edouard, fils de M. Eustache Granger, Parrain et marraine, M. Joseph Boudreau et son épouse.

Le vingt-huit août, Joseph-Alfred-Ernest, fils de M. Henri Lefebvre, Parrain et marraine, M. Alfred Ladouceur et son épouse.

SEPTUAGESIMES

Le vingt-trois août, dame Eluire Robert, veuve de Louis Bouchard, décédée à Montréal, le vingt et un, à l'âge de soixante-trois ans.

Le même jour, à l'âge de deux ans et demie, Rose-Anna, fille de M. Edouard Tremblay.

FEU GEORGE PARKER

Un des plus vieux et des plus respectables citoyens de St-Jean est décédé à l'hôpital, dimanche, le vingt-six août, dans la personne de M. George Parker, mort à l'âge avancé de quatre-vingt-six ans.

Le défunt était natif de Belfast, Irlande, il émigra au Canada à l'âge de douze ans.

Ménager de son état, il a toujours demeuré à St-Jean où il jouissait, à juste titre, de la considération publique.

Ce fut un bon époux et un excellent père de famille. Il était le père de Mme Pierre Bouchard, épouse de notre chef de police, et de Mme Thomas Frith. Il laisse quatre petits-enfants: Mme Jacob Simard et MM. George, Léandre et Dan Frith. Il a aussi un neveu demeurant à Fairhaven (Vermont). Il était veuf depuis seize ans.

Feu George Parker prit une part active dans la rébellion de dix-huit cent trente-sept. Il combattit vaillamment aux côtés des patriotes canadiens-français. Il alla aussi défendre la frontière canadienne menacée en dix-huit cent soixante-six, par l'invasion des fédérés. Il portait glorieusement sur sa poitrine la médaille des braves vétérans de cette époque. Il fut toujours un ardent partisan de la cause libérale. C'était un des partisans les plus dévoués de la cause.

Ensuite le programme suivant de courses pour hommes, femmes et enfants sera exécuté:

1-Course de 120 yds, 3 prix.
2-Course, 1-2 mille, 3 prix.
3-Course, 1 mille, 3 prix.
4-Course d'hommes gras, de 200 livres ou plus, 2 prix.

5-Course dans un sac, 3 prix.
6-Course à trois jambes, 2 prix doubles.

7-Saut, 2 prix.
8-Course aux patates, pour garçons, 2 prix.

9-Course aux œufs, pour jeunes filles, 2 prix.
10-Course avec obstacles, 3 prix.
11-Course de jeunes filles, 3 prix.
12-Course des marchands et des commis, 100 verges, 3 prix.
13-Course en bicyclette, 1 mille, 3 prix.

14-Concours de mangeurs de gaufres, pour garçons, 2 prix.
15-Grand "tag of war" entre visiteurs et citoyens de la ville, 100 cigares.

16-Concours: Monter un poteau graissé. Prix \$5.00.
17-Concours: Prendre et retenir un cochon graissé: prix, le cochon.
18-Course de consolation, 3 prix.
Le prix d'entrée au terrain sera de

l'ancien premier ministre de la province de Québec, le regretté M. F. G. Marchand.

Ses funérailles ont eu lieu mardi le vingt-huit courant en notre église paroissiale. Une foule nombreuse de parents et d'amis accompagnait au cimetière la dépouille funéraire.

Nous prions sa famille en deuil d'accepter nos sympathies.

BASE BALL

Dimanche dernier les "Farnham" sont venus rencontrer les "St-Jean" au terrain de l'Exposition.

Ce fut une des parties les plus intéressantes qui aient encore été jouées en notre ville comme on le verra par le résultat détaillé que nous en publions ci-dessous.

Les points saillants de la joute furent le jeu d'Anteil comme pitcher, et les exploits de White, Gaudreau et Goyette comme frappeurs.

Notre vaillant club a remporté la victoire par un score de 7 à 6.

FARNHAM

Noms Positions	A.B.R.I.B.P.O.A.E.
Longtin, 1b.	5 2 1 1 0 1 2
Gaudreau, s.s., 3b.	5 1 3 2 3 0
Whitney, p.	5 1 1 0 3 1
Baichand, r.f.	0 0 1 1 0
Barbeau, 3b, c.f.	3 0 1 1 0 2
Lussier, 2b.	4 0 0 2 1 0
McKenzie, c.f., s.s.	4 0 0 2 0 0
Champagne, 1f.	4 0 0 2 0 0
Goyette, c.f.	4 2 2 6 1 0

Total, 39 6 8 26 10 5

SAINT-JEAN

Noms Positions	A.B.R.I.B.P.O.A.E.
Leblanc, s.s.	3 2 1 0 0 2
Gillen, 1f.	5 0 0 3 0 0
Avard, c.	5 1 0 7 1 3
White, 3b.	3 1 2 2 0
Muhall, 2b.	4 6 1 2 2 0
Archambault, c.f.	4 0 1 3 0 0
Moreau, 1b.	4 2 1 8 0 0
Page, r.f.	3 0 0 1 0 0
Anteil, p.	4 1 2 1 3 0

Total, 35 7 8 27 8 5

Score par innings:
Farnham, 210010002-6
Saint-Jean, 200201002-7

SOMMAIRE

Points mérités, Farnham 1, Saint-Jean 2. Coups bons pour deux buts, Goyette, Anteil. Coups bons pour trois buts, Gaudreau, Anteil. Sacrifices hits, Whitney, Muhall 2, Anteil 2. Buts volés, Goyette, Gillen, White. Premier but sur quatre balles, par Whitney, 4, par Anteil 1. Laissez les buts, Farnham 7, Saint-Jean 6. Premier but sur erreur, Farnham 4, Saint-Jean 5. Struck out, par Whitney 5, par Anteil 7. Double jeu, White à Muhall à Moreau. Frappé par le pitcher, McKenzie 2.

Temps, 2.10. Umpire, Curran. Il y avait de neuf cents à mille personnes sur le terrain.

De nombreux paris se sont engagés et un enthousiasme indescriptible salua la victoire des "St-Jean" au dernier inning.

Les "Farnham" sont de forts joueurs et la partie a été chaudement contestée: c'est ce qui rend la victoire des "St-Jean" encore plus glorieuse.

LIGUE CANADIENNE DE L'EST
Gagné, Perdu, à jouer, Percé.
Valleyfield, 5 1 2 833
Saint-Jean, 4 3 1 571
Mascotte, 3 3 2 500
Farnham, 4 4 0 500
Saint-Denis, 1 6 1 113

Dimanche prochain le club St-Jean ira rencontrer les "St-Denis", à Montréal, au parc St-Denis, dans une partie de ligue.

LA FÊTE DU TRAVAIL

Nous donnons ci-dessous, en entier, le programme de la célébration de la Fête du Travail, en notre ville, lundi prochain, trois septembre.

Ce sera jour de fête civique, comme on le verra par la proclamation du maire publiée dans le présent numéro.

Cette fête a été organisée sous les auspices des Unions Ouvrières de cette ville, et du "Cercle Philharmonique de St-Jean".

Dans la matinée il y aura parade dans les rues, des membres des différentes unions avec fanfare et voitures décorées.

Dans l'après-midi on se rendra au terrain de l'Exposition où des discours seront prononcés par des personnalités politiques et des orateurs ouvriers.

Ensuite le programme suivant de courses pour hommes, femmes et enfants sera exécuté:

1-Course de 120 yds, 3 prix.
2-Course, 1-2 mille, 3 prix.
3-Course, 1 mille, 3 prix.
4-Course d'hommes gras, de 200 livres ou plus, 2 prix.

5-Course dans un sac, 3 prix.
6-Course à trois jambes, 2 prix doubles.

7-Saut, 2 prix.
8-Course aux patates, pour garçons, 2 prix.

9-Course aux œufs, pour jeunes filles, 2 prix.
10-Course avec obstacles, 3 prix.
11-Course de jeunes filles, 3 prix.
12-Course des marchands et des commis, 100 verges, 3 prix.
13-Course en bicyclette, 1 mille, 3 prix.

14-Concours de mangeurs de gaufres, pour garçons, 2 prix.
15-Grand "tag of war" entre visiteurs et citoyens de la ville, 100 cigares.

16-Concours: Monter un poteau graissé. Prix \$5.00.
17-Concours: Prendre et retenir un cochon graissé: prix, le cochon.
18-Course de consolation, 3 prix.
Le prix d'entrée au terrain sera de

vingt-cinq cents. Les femmes et les enfants seront admis gratuitement.

Des taux de passage réduits seront accordés sur tous les chemins de fer venant de Montréal, St-Hyacinthe, Farnham, Waterloo, Marieville, Noyan et Rousses Point.

Des repas et des rafraîchissements seront servis sur le terrain aux prix ordinaires.

Le comité d'organisation se compose comme suit: Harry Brougham, président; Arthur Ménard, vice-président; Aimé Lussier et Adélard Dionne, trésoriers-conjoints.

TEMPERATURE

Le mois d'août qui finit a été beau et très chaud. La sécheresse a quelque peu affecté les campagnes. Les pâturages surtout ont souffert.

Au commencement de la semaine nous avons eu de la pluie et du temps frais, mais, depuis hier la température s'est beaucoup élevée.

La campagne, par cette "fin d'août" à l'aspect que les vers suivants d'Antony Valabrigue, évoquent:

Le soleil chauffe à blanc le grand chemin poudreux;
Près du hameau désert la campagne est brûlée;

Une leur flamboie au milieu de l'allee,
Et va se perdre au pied du coteau vaporeux.

Et je voudrais encore m'asseoir une heure au creux
Du ravin où serpente une source voisine;

Je voudrais, en foulant la verdure étoilée,
Esquisser quelques vers sous les taillis ombrés.

Mais partout dans les champs flotte une lourde haleine;
Les travaux ont cessé jusqu'au bout de la plaine;

Je cherche en vain à fuir cette accablante ardeur.

Le sol bourdonne au loin et le chaume tressaille;
Je retombe vaincu, pareil au moissonneur.

Qui s'endort épuisé sur ses gerbes de paille.

L'EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE

L'exposition de la société d'agriculture du comté de St-Jean, aura lieu cette année jeudi le treize septembre prochain sur le terrain de la Compagnie d'Exposition de St-Jean.

Ouverture à neuf heures du matin. Voici les règlements auxquels seront soumis les exposants:

Pour concourir, il faudra être membre de cette société, ou avoir payé avant le premier septembre prochain une souscription d'une piastre entre les mains du secrétaire A. N. Deland, et payer en outre les honoraires d'inscription, comme suit:

Pour les chevaux, bestiaux et cochons, cinquante cents pour chaque inscription.

Pour les moutons, le beurre et le fromage, vingt-cinq cents pour chaque inscription.

Pour les produits de la ferme et les volailles, dix cents par inscription, sauf la collection de légumes dont l'honoraire d'inscription sera de cinquante cents.

Dans le département des femmes, l'honoraire d'inscription sera de vingt-cinq cents dans la classe dont le premier prix est de deux piastres et dans les autres classes, l'honoraire d'inscription sera de dix cents.

Aucun étalon ne sera exhibé si le propriétaire ne fournit un certificat signé par un médecin vétérinaire, attestant que tel animal est sain et propre à la reproduction.

Les compétiteurs devront être les propriétaires "bona fide" des animaux qu'ils entraineront au concours, résider dans le comté et posséder ces animaux depuis au moins trois mois.

Les vaches mises au concours devront avoir eu veau le printemps dernier, et les brebis devront avoir été tondues ras au commencement d'août, à l'exception de celles du printemps.

Les produits industriels, domestiques et de l'aiterie devront avoir été fabriqués dans le comté, avant l'année, par le concurrent lui-même, un membre de sa famille ou quelqu'un sous sa direction.

Les étoffes et les flanelles devront être exhibées telles que sortant du métier.

Les exposants qui se tiendront près des juges pendant les examens, et qui leur indiqueront leurs effets ou animaux, perdront tous les prix qui pourraient leur être accordés.

Toutes les inscriptions pour ce concours devront être faites et payées le ou avant le quatre septembre, sous peine de refus.